

UNIVERSITE RENNES 2 – VILLEJEAN
UFR ARTS, LETTRES, COMMUNICATION.

L'AXIOLOGIE

DANS

***LES FAUX-MONNAYEURS* D'ANDRÉ GIDE**

*Droit d'inventaire sur la question des valeurs dans la société bourgeoise, au début du
XX^e siècle.*

Mémoire présenté en vue de la validation du
Master Arts, Lettres et Communication,
Mention Lettres Modernes
Spécialité Recherche

Aurélien LÉVÊQUE

Juin 2012

Sous la direction de Madame Laurence Bougault

INTRODUCTION

L'objet de ce mémoire est d'apporter un éclairage stylistique au traitement de l'axiologie dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide, paru en 1925. A la fois par esprit de concision et par aspiration encyclopédique, nous avons choisi de n'étudier que deux traits stylistiques, mais nous tenterons de les analyser sous toutes leurs formes. Nous avons jugé pertinent de nous intéresser au lexème¹ « homme », ainsi qu'au traitement sémantique et lexical de la valeur.

Une simple lecture des *Faux-monnayeurs* nous engage dans un système de pensée, une morale, qui fait saillance stylistiquement. L'étude de la valeur ne peut passer sans une observation de ses réelles applications sociales ou déontique, puisque toute loi civile est fondée sur une morale socialement admise. Elle permet d'approfondir les différentes nuances que peut avoir cette axiologie : qu'est-ce que la loi, dans la bourgeoisie protestante du début du siècle ? La loi sociale prime-t-elle sur la loi morale ? Comment s'interpénètrent-elles l'une l'autre ? L'étude sémantique, portant sur le lexème « homme », est primordiale pour juger de la place que tiennent l'humanité et le genre masculin dans une société, celle donnée par le texte étant la bourgeoisie du début du XX^e siècle, dont le système de pensée, consolidé au XIX^e siècle, se trouvera bouleversé, voire annulé, dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Le traitement stylistique de ces deux caractéristiques aura pour objectif de clarifier la portée axiologique du texte, afin de répondre à cette problématique : en quoi l'axiologie dans *Les Faux-monnayeurs* est-elle savamment organisée selon une dynamique d'assourdissement des valeurs que le lexème « homme » manifeste et met en exergue ?

Pour approfondir ces domaines, cette introduction se développera en trois axes. Nous tenterons dans une première partie de justifier notre choix des *Faux-monnayeurs* parmi les textes d'André Gide susceptibles de répondre à nos interrogations (nous n'évoquerons que deux romans, malgré le grand potentiel, qui nous paraissent concentrer suffisamment de perspectives semblables aux nôtres). Puis nous justifierons nos orientations de recherche.

¹ Nous reprendrons, pour cette étude, le lexique scientifique de la description linguistique. « Il y a deux types de morphème : le grammème et le lexème. [...] Le lexème est un morphème appartenant à une ou plusieurs classes faiblement fermées, dans un état synchronique donné. Ex. « Cour- » dans « courir ». » Carine Duteil-Mougel, « La sémantique textuelle » (27/03/09), www.revue-texto.net

Liste des abréviations utilisées :

- *LFM* : GIDE (A.), *Les Faux-monnayeurs* [1925], édition Gallimard, collection Folio, 1977.
- *JDFM* : GIDE (A.), *Journal des Faux-monnayeurs* [1927], édition Gallimard, collection L'Imaginaire, 1995.
- *Journal* : GIDE (A.), *Journal : 1889-1939* [1940], Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1996.

1. L'axiologie chez André Gide : pourquoi *Les Faux-monnayeurs* ?

1.1. Axiologie ?

Avant toute chose, entendons-nous sur la nature de notre objet d'étude. Si l'axiologie nous pose dans le champ des valeurs, il y a toutefois quelques nuances à apporter, notamment par rapport à l'idéologie, souvent considérée comme synonymique. D'après le Trésor Informatique de la Langue Française, l'axiologie possède deux définitions : l'une, philosophique, la classe parmi les sciences « des valeurs philosophiques, esthétiques ou morales » qu'elle viserait à ordonner ; l'autre, historique, fait d'elle également une « science des valeurs » (Lapie, 1902 : 389), mais morales uniquement, qui « aurait [...] pour but de classer les individus d'après leur valeur ». Les notions de classement et de valeurs morales sont celles qui nous intéressent ici.

1.2. L'axiologie chez André Gide.

Nombreuses sont les œuvres d'André Gide qui traitent de la tendancieuse question de la morale. Parmi les 95 œuvres (romans, pièces de théâtre, correspondances, recueils de poèmes, essais, journaux, etc) dont il fut l'auteur, rares sont celles qui, de près ou de loin, n'abordent

pas cette thématique. C'est d'ailleurs ce qui fera la Revue Française, journal nationaliste, présenter l'œuvre de Gide comme « le scandale moral et intellectuel le plus gigantesque de ce siècle. » (Mann, 1943 : I). Cet apanage moral semble avoir deux fondements : l'éducation religieuse de Gide, élevé en protestant, et ses lectures de philosophes nihilistes du tournant du XX^e siècle, Nietzsche, en particulier. En réalité, il apparaîtra comme un auteur « fin de siècle » ... jusqu'à sa mort, en 1951.

Les interrogations métaphysiques sont au cœur de ses ouvrages les plus importants. Le roman symboliste *Les Nourritures terrestres* (1897) montre des personnages opposés à tout principe, à toute tradition. Le bonheur est ce qui compte, en dépit des préceptes religieux. De nombreux critiques ont vite fait de mettre cette nouvelle éthique sur le dos de la vie de l'auteur, considérée comme « débauchée » à l'époque, mais on peut également se permettre d'y voir une véritable (r)évolution dans son esprit. Avant cet ouvrage, le jeune Gide (28 ans en 1897) montre une morale classique, naturellement orientée par son enfance religieuse. Si un changement est amorcé lors de l'écriture de *Paludes* (1895), c'est bien en 1897 avec *Les Nourritures terrestres* et l'essai *Réflexions sur quelques points de littérature et de morale* que se cristallise la pensée morale gidienne. Cette pensée n'aura de cesse de faire de Dieu et du bonheur, souvent associé et dissocié du plaisir, des rivaux et des alliés².

« Oh, Nathanaël, ne distingue pas entre Dieu et ton bonheur ! » (Gide, 1897 : 29)

Car c'est là toute l'entreprise de l'auteur : montrer la complexité des réponses à la morale, prendre l'absence de réponse comme réponse. Après *Les Nourritures terrestres*, les ouvrages suivants sauront agacer les critiques bien-pensants qui vilipendent à la fois l'homme, considéré comme abominable pour sa vie privée dissolue, et l'auteur, jugé trop élitiste et, surtout, douteux dans ses réflexions sur la pensée de l'époque³. L'auteur remettra en cause l'éducation qu'il a reçue, pointant du doigt ses hypocrisies et les malheurs que la religion à l'échelle humaine peut causer : la question, notamment, de l'homosexualité est très prégnante dans son œuvre, elle engendre des souffrances (errances psychologiques, interrogations conjugales) desquelles l'humanité est, d'après Gide, bien plus responsable que Dieu.

² « Oh, Nathanaël, ne distingue pas entre Dieu et ton bonheur ! », *Les Nourritures Terrestres*, édition Gallimard, collection Folio, 1998, p.29

³ « Ni dans les *Cahiers d'André Walter* où s'était pourtant fourvoyée une très pénétrante analyse de la commune éducation d'un jeune garçon et d'une jeune fille, ni dans les *Poésies d'André Walter*, ni dans le *Voyage d'Urien*, ni dans les *Nourritures célestes*, ni même dans le *Traité de Narcisse* ou dans *Philoctète*, dont bien des phrases sont belles et bien construites, M. André Gide ne s'est fait entendre ni ne s'est fait comprendre au delà d'un cercle des esprits de sa race. Il se plaît, il leur plaît et je ne sais pourquoi je vous en donne la nouvelle. Je ne sais pas pourquoi je vous cite les noms de ces livres et de leur auteur : jardins fermés, ni vous ni moi ne pourrions y entrer. » («Le Prométhée mal enchaîné», *La Revue Encyclopédique*, 28 octobre 1899).

L'influence nietzschéenne est également de mise, en particulier à partir de *L'Immoraliste* (1902). Dans cet ouvrage, Gide ne va pas aussi loin que le philosophe allemand⁴, mais s'en inspire ouvertement. S'il évoque l'*immoralité* (avec ce qu'elle comprend en 1902) dans toutes ses réalités, ses possibilités, ses dangers, il critique encore une fois la morale comme sociale, comme un poids qui rend la vie de tout individu impossible. *L'Immoraliste* montre un homme, Michel, en constante tension entre le chemin rigide et vertueux qu'il s'est frayé (il épouse Marceline pour satisfaire son père, prétend l'aimer *psychiquement*) et celui que le contraint à suivre sa sensibilité (pédérastie, corruption). La maladie, omniprésente dans l'ouvrage, témoigne d'une décadence morale, une des lectures possibles de théories de Zarathoustra (Nietzsche, 1885 : 99), qui la présente souvent en symbole. La mort de Marceline, malheureuse, entraîne la culpabilité de Michel, « croix » qu'il devra porter seul : entre Dieu et Nietzsche, entre « un » bien et « un » mal, telle est la tension de *L'Immoraliste*.

1.3. *Les Faux-monnayeurs* dans l'œuvre de Gide : perspectives idéologiques.

A ce titre, *Les Faux-monnayeurs* fait également figure d'innovation. Outre l'idéologie littéraire qui y est développée, à laquelle nous ne viendrons que par nécessité d'appuyer notre sujet, l'idéologie *morale*, *Les Faux-monnayeurs* s'inscrit également dans un processus évolutif de détermination idéologique. Onze ans après *Les Caves du Vatican*, André Gide avait comme projet, comme l'indique *Le Journal des Faux-monnayeurs* (1926 : 14), d'actualiser le personnage de Lafcadio (narrateur et principe d'inauthenticité), et de lui donner des héritiers, tels Édouard, narrateur, découvreur de l'intrigue et perversisseur à son corps défendant, et Strouvilhou, personnage manipulateur et malhonnête, qui corrompt des enfants en les faisant passeurs de fausse monnaie et maîtres-chanteurs de leurs parents. S'il n'est pas narrateur, Strouvilhou déploie toute son énergie à subvertir la littérature, à grands coups d'éloquence éhontée. Ainsi, dès l'origine, l'association narration et perversion implique le fait narratif dans la sphère de la fausse monnaie. La construction narrative est, dès lors, dans le domaine du faux.

Mais la fausse monnaie a une valeur idéologique qui lui est propre, et le fait de mettre ses créateurs en titre d'ouvrage montre clairement qu'une idéologie est de mise. En effet, si la fausse monnaie est une forme d'escroquerie, c'est aussi un facteur d'anarchie dans le sens où

⁴ A la rigueur, le contenu idéologique de *L'Immoraliste* se concentrerait dans le constat critique de la société du *Crépuscule des Idoles* (« *Götzen-Dämmerung* ») de Nietzsche (1888).

elle conteste le souverain et les valeurs de référence qui en émanent. De cette manière, chaque personne acceptant de bonne foi une pièce invalide, chaque « faux-monnayeur », est coupable de lèse-majesté (Eco, 1987).

En mettant en scène une escroquerie interindividuelle et portant atteinte à l'État, André Gide montre les hypocrisies des réseaux de la société bourgeoise et utilise ce qui n'est finalement qu'une intrigue de second ordre comme prétexte pour dénuder les fils moraux et sociaux de la justice (Albéric Profitendieu, Oscar Molinier), la religion (Azaïs, Vedel), l'amitié (Olivier, Bernard), l'amour (Laura, Bernard, Sarah), les relations domestiques (Antoine), les relations conjugales (le couple Molinier, le couple Profitendieu), les relations familiales (famille Molinier, famille Profitendieu, le couple La Pérouse), la médecine (Sophroniska) et, bien sûr, la littérature (Édouard, Strouvilhou, Passavant). Cette fausse monnaie initialement apparaissant comme simple intrigue digne d'un roman noir se trouve être le centre d'un réseau de directions mettant les hommes et les femmes face à leurs propres mensonges.

Comme il apparaît clairement maintenant, la force des *Faux-monnayeurs* est celle de la toile d'araignée dessinant un monde d'hypocrisies toujours plus grand, une moralité autant bafouée que revendiquée. C'est pourquoi nous l'avons choisi : pour la densité axiologique qu'il propose, offrant ainsi un panorama de la morale en société, et pour le traitement narratif qui règne, latent, témoin *in praesentia* de la fausse monnaie de la littérature, notamment par le journal d'Édouard, l'écrivain.

2. Approche du lexème « homme » : méthode et fondements.

2.1. Méthodes d'analyse sémantique.

La visée de notre étude est sémantique, c'est-à-dire qu'elle abordera la discipline qui a pour but la description de la signification. Par ailleurs, nous adopterons une posture d'étude différentielle, propre à la sémantique structurale.

Nous étudierons, au cas par cas, toutes les acceptions du lexème « homme », dans *Les Faux-monnayeurs*. Nous analyserons les termes en traits distinctifs sémantiques (ou

« sèmes »), afin de distinguer chacun parmi un ensemble (ou « champ »). L'ensemble de ces sèmes forme le sémème. Un lexème peut comprendre plusieurs sémèmes⁵, il nous faut alors partir d'un ensemble de définitions, puis établir des comparaisons sémantiques entre les différentes acceptions afin de découvrir les traits d'équivalence et les traits d'opposition.

Pour le lexème « homme », il s'agira de comparer les acceptions génériques (être appartenant à l'espèce animale la plus développée, sans distinction de sexes) et les acceptions à valeur référentielle (l'individu de sexe masculin), entre elles et en gardant toujours à l'esprit le contexte d'étude dans lequel nous les analyserons : l'examen du traitement axiologique dans *Les Faux-monnayeurs*. Ces distinctions seront, bien sûr, ordonnées et agencées de manière à proposer des résultats clairs et nuancés.

2.2. Le lexème « Homme » et l'analyse axiologique : les fondements contextuels.

Après avoir exposé comment nous comptons procéder, voyons maintenant pourquoi l'observation du lexème « homme » nous paraît décisive pour l'étude stylistique de l'axiologie.

Nous l'avons vu, l'axiologie est une distinction aléatoire du bien et du mal. L'homme en est donc non seulement l'acteur, mais aussi le créateur. Il est celui qui met en ordre l'axiologie dans son contexte. Quand l'homme n'est que l'opposé de la femme, il a aussi un rôle prépondérant dans la morale de l'histoire : il s'oppose à la femme sémantiquement, mais aussi dans la vie de la cité, en ayant un pouvoir plus fort qu'elle sur les décisions de son temps.

Le Trésor Informatique de la Langue Française définit l'homme comme se distinguant des autres espèces animales par son intelligence, mais aussi comme limité à l'intérieur de l'univers. Dans une perspective chrétienne (qui nous intéressera plus particulièrement dans la partie 3.3.), l'homme est confronté à différents éléments qui lui confèrent une dimension morale variable, qu'il soit ainsi voué initialement à la damnation de l'Enfer ou que sa quête ultime soit celle du pardon. Ces regards sur l'homme témoignent de points de vue idéologiques très différents à son égard, conférant à l'homme un pouvoir plus ou moins grand, auquel une morale sera relative. En effet, la morale de l'homme catholique et de l'athée ne sera pas la même, tout comme celle de l'astronome, frappé d'humilité devant la petitesse de son être physique face à l'infini de l'espace, diffère de celle du monarque guerrier qui

⁵ M. Ballabriga donne l'exemple du lexème « table » dans les dictionnaires : outre son acception courante, il comporte aussi les acceptions : tables de la loi, table d'écoute, table de multiplication, etc. www.revue-texto.net

parcourt les continents à la conquête de territoires et d'un asservissement humain. Selon les comparaisons axiologiques « verticales » ou « horizontales » que l'on peut faire au sujet de l'homme, il est légitime d'entendre que, si l'homme jouit de plus grandes facultés intellectuelles que l'animal, ces dernières ont pu montrer au cours des siècles qu'elles n'étaient pas naturellement accordées aux capacités morales de l'homme. Nombreux sont les exemples de barbaries humaines ayant nécessité le recours à une grande intelligence ... là où l'animal applique une morale « utilitaire », presque plus logique parfois que celle de l'homme car n'ayant aucun fondement idéologique.

La distinction sexuelle entre l'homme et la femme est elle aussi dépositaire d'une morale que nous devons garder à l'esprit lors d'une étude de l'axiologie dans le texte. Parce qu' « être un homme », c'est devoir faire preuve de qualités (au sens : caractéristiques de *nature*, bonnes ou mauvaises), c'est aussi s'opposer à la femme et à l'enfant, ce qui contribue à les mettre au rang d'êtres différents sur l'échelle humaine, devant bénéficier de la protection de l'homme, tel que le préconise l'héritage chevaleresque. C'est également proposer une morale de la société que de hiérarchiser les peuples selon leur genre, morale à laquelle la religion, la philosophie et les sciences naturelles (!) ont su donner du crédit. Si nous avons indéniablement évolué, les traces de cette pensée demeurent prégnantes dans notre société. La littérature étant, en partie, le pendant artistique de l'histoire, nous ne pouvons pas, dans ce contexte d'analyse, occulter cette dimension générique.

2.3. Le lexème « homme » et *Les Faux-monnayeurs*.

Avec *Les Faux-monnayeurs*, Gide a voulu faire état de ses réflexions sur l'homme et sa condition. Alors qu'il travaille déjà sur le roman, à la fin des années 1910, l'auteur, déjà fortement imprégné de Nietzsche, découvre en Freud un « imbécile de génie »⁶. S'il voyait des limites aux théories du psychanalyste, il ne pouvait s'empêcher de leur reconnaître une ressemblance aux siennes. Cette rencontre avec la psychanalyse couronne les réflexions de Gide sur la nature de l'homme et sa psychologie. Mme Sophroniska en serait le contre-exemple : au moralisme normatif, qui exalte la « pureté » et le « bien », et condamne la « faute » et le « mal », Gide reconnaît une certaine latence dans l'esprit humain qui nous interdit tout jugement définitif quant à ce qu'il laisse à voir, il reconnaît la nécessité de la

⁶ cf. *Journal* du 19/06/24.

Pour les relations entre la psychanalyse de Freud et Gide, voir David Steel, « Gide à Cambridge, 1918 », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°125, janvier 2000, pp.11-74.

libération de l'inconscient et des pulsions. Sophroniska veut obtenir un aveu, elle veut normaliser Boris et entraînera sa perte, malgré sa volonté affichée de « s'intéresser aux questions de psychologie et à ce qui peut éclairer d'un jour nouveau l'âme humaine » (*LFM* : 175). Le démon, présent comme un fil rouge le long du roman, représenterait alors la zone d'ombre, cette puissance obscure qui anime l'être. A la citation par Gide de Baudelaire, « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulats simultanés (tout l'intérêt de la phrase est dans ce mot) : l'une vers Dieu, l'autre vers Satan » (Gide, 1921 : 115), fait écho « le Bon Dieu et le diable ne font qu'un » (*LFM* : 217) de La Pérouse. L'importance que les problèmes psychologiques ont pour Gide est telle qu'il consacre les chapitres deux et cinq des *Faux-monnayeurs* à la réévaluation de la psychologie individuelle et à la réadaptation sociale d'un enfant perturbé.

Le roman remet en question les différentes conceptions de l'individu, à travers un horizon de métaphores (par exemple : les apologues de Vincent sur les poissons euryhalins et sténohalins sont de vraies métaphores de la condition de bâtard : lutte pour la vie et sélection naturelle) et un tissu de valeurs philosophiques largement tissé par Nietzsche, la « mort de Dieu » et le darwinisme social.

Les Faux-monnayeurs : un roman d'hommes

Actants des principales catégories actantielles :

- Héros (Bernard, Édouard, Olivier)
- Opposants (Strouvilhou, Passavant)

Représentants des pouvoirs sociaux :

- Judiciaire (Molinier, Albéric Profitendieu)
- Religieux (Azaïs, Vedel)
- Médiatique (Strouvilhou, Passavant)
- Médical (Mme Sophroniska
→ échec, suicide du patient)
- Domestique (Molinier « détient » sa femme, méprise la souffrance de ses enfants, alors que Mme Profitendieu, pour la même raison, culpabilise au point de frôler le suicide)

Principes amoureux :

- Édouard et Olivier
- Olivier et Bernard
- Armand
- Passavant

L'homme est créateur et pourfendeur des valeurs bourgeoises. *LFM* devient prototype de Sodome : la femme, victime ou postiche⁷, n'a pas d'existence actantielle : les valeurs ne sont alors que masculines, de la même manière que seuls les hommes valent dans la diégèse.

⁷ Laura est rejetée par Vincent, et, hormis le frivole Bernard, seul le lointain Félix Douviers semble s'intéresser à elle ; Sarah, après avoir été perçue comme femme-objet par Passavant, n'a qu'une relation sexuelle avec le décevant Bernard, avant de se tourner vers une femme, témoignant du repli de la femme sur elle-même. Lady Griffith, définie par le seul désir dont elle fait l'objet, meurt noyée. Pauline Molinier renonce à sa confession pour finir bafouée et complice de l'adultère de son mari.

2.4. Un objectif définitionnel

Après avoir analysé sémantiquement et stylistiquement toutes les occurrences du lexème « homme » au singulier et au pluriel, nous avons distingué trois directions à suivre afin d'obtenir une définition claire et précise du lexème « homme », propre aux *Faux-monnayeurs* et à son auteur. En amont, nous avons étudié chaque occurrence selon son cotexte dans le but de laisser transparaître les traits majeurs à chaque fois et de pouvoir les classer. En aval, et c'est ce qui nous intéresse ici, il s'agira pour nous de justifier ce classement établi des occurrences afin d'organiser un cheminement intellectuel jusqu'à obtenir une définition du mot « homme » qui prendra en compte les nuances et les interrogations suscitées par le texte dans le cadre de notre étude.

Les résultats de notre analyse de chaque occurrence et de leur ordonnancement en fonction du cotexte de chacune nous montrent d'ores et déjà que le lexème « homme » entre dans trois sphères distinctes :

- La première sphère que nous étudierons est la sphère dite « sociale ». En effet, le terme « homme » est parfois employé dans le cadre d'échanges qui le placent dans une position précise dans, par exemple, une hiérarchie sociale : celle de la famille (qui possède un ordre établi encore fort prégnant dans le chronotope⁸ du récit), mais aussi la hiérarchie intra-professionnelle (à l'intérieur d'une profession, il y a différentes échelles) ou encore inter-professionnelle, que nous rapprocherons de la hiérarchie des catégories socio-professionnelles, dans lequel l'étude du terme « homme » trouve sa place également.
- Le deuxième domaine à analyser sera celui de la morale. On retrouve le mot « homme » régulièrement situé dans des considérations dépassant le pratique, ce qui est « directement » en contact avec l'individu, des considérations pleinement métaphysiques. On rencontrera alors des problématiques liées à l'Homme dans la religion et, plus largement, dans des théories dépassant le simple dogmatisme, mais donnant à l'Homme une tout autre dimension. Le lexème analysé aura alors

⁸ Nous employons le terme introduit par Mikhaïl Bakhtine dans *Forms of Time and the Chronotope in the Novel* (« *Формы времени и хронотопа в романе* »), essai traduit vers l'anglais en 1981. Le chronotope prend en compte les données du temps (*chronos*) et du lieu (*topos*) de l'histoire.

pour cotexte direct des éléments qu'il nous sera nécessaire de prendre en compte pour obtenir une définition complète du mot « homme » dans *Les Faux-monnayeurs*, qui n'est donc guère considéré qu'à travers un rapport social, mais également dans un rapport moral. Nous verrons par ailleurs comment les deux s'interpénètrent et communiquent.

- La troisième sphère d'étude est la sphère dite « générique ». L'ambiguïté sur ce qui appartient à l'homme et ce qui a attrait à l'homme n'est plus, puisqu'ici nous aborderons la question du genre, primordiale dans l'étude d'un terme tel que le nôtre. Dans une première moitié de siècle où les considérations à ce sujet sont riches en innovations (notamment grâce aux travaux de Marcel Proust⁹ et de Jean Genet¹⁰), André Gide propose également une approche qui, si elle est moins « engagée » que celle de ses deux contemporains cités précédemment, mérite, dans le cadre de notre étude, d'être abordée. Notons dès maintenant que la dimension générique du lexème sera principalement considérée à travers le prisme de la sexualité, les questions d'homosexualité étant manifestes dans l'ouvrage. Par ailleurs, le texte semble nous encourager à aborder ce thème en prenant également en compte les questions du genre féminin. Notre étude sur le genre masculin (car c'est de cela qu'il s'agit) sera donc dépendante d'une analyse du genre féminin. Le texte construisant l'un en contraste avec l'autre.

L'homme est ainsi en plein cœur des considérations des *Faux-monnayeurs*. Dans un début de siècle en pleine mutation psychologique et philosophique, l'homme de 1925 n'est plus celui de 1895 et le roman veut montrer ces nouvelles idées, prépondérantes pour toute exploration axiologique d'un texte. Nous chercherons donc une cohérence stylistique entre ces diverses évolutions caractéristiques et le lexème « homme ».

⁹ Les sept tomes de *La Recherche du Temps Perdu* sont parsemés de questions renvoyant à ce qui fait l'essence de genres, notamment en soulevant la question de la place de la sexualité dans cette essence. Cette thématique de l'inversion sexuelle est particulièrement riche dans le personnage du baron de Charlus, qui apparaît dès le premier volume, *Du côté de chez Swann*.

¹⁰ Plusieurs exemples viennent à l'esprit, mais *Notre-Dame-des-Fleurs* semble toutefois être celui qui parvient le plus à entretenir les interrogations sur ce qui fait un genre, notamment grâce à ses personnages qui alternent caractères masculins et caractères féminins, les annulant par la même.

3. Fébrilité des valeurs.

1. *Méfiance programmatique.*

Tout en feignant le détachement de la morale (amoralité latente, fadeur des postures éthiques des personnages, manichéisme, ...), André Gide n'a de cesse de s'en rapprocher, au point d'en faire la considération centrale de son ouvrage. Les personnages sont tellement positionnés par rapport à la morale qu'il serait compréhensible pour le lecteur de les trouver peu enclins au discernement et, finalement, inintéressants, voire grossiers. Comme nous le savons désormais, il n'en est rien, et *Les Faux-monnayeurs* est bien plus qu'une simple critique de l'hypocrisie religieuse et des littérateurs vénaux. C'est un constat d'échec. Gide se fait donc praticien du corax¹¹ et invite le lecteur à persévérer, à se méfier du texte ... et de son auteur.

Féru de lettres classiques et de culture théologique, Gide semble avoir gardé de ses prédécesseurs latins une certaine distance critique, si ce n'est une indulgence, avec les acteurs de la société qu'il condamne¹², n'oubliant pas de rappeler la bonne volonté d'Édouard pour aider Olivier, et de Laura pour aimer Félix. Cet « éthos classique » a été noté par Roland Barthes :

« Le type même de l'écrivain sans style, c'est Gide, dont la manière artisanale exploite le plaisir moderne d'un certain éthos classique, tout comme Saint-Saëns a refait du Bach ou Poulenc du Schubert. » (1953 : 13)

Il fait de Gide le parangon de ces auteurs qui préfèrent « la sécurité de l'art à la solitude du style. » Cette distance est donc celle que doit assumer l'artiste s'il ne veut pas tomber dans l'*intention subjective*, dans l'inéluctable intime, s'il veut maîtriser ses passions pour rester spirituel et offrir une réflexion dénuée d'affect ... Grand topos classique, s'il en est. Connaître les relations entre Gide et les auteurs classiques serait peu pertinent pour notre texte si ce

¹¹ Cet argument de rhétorique judiciaire consiste à donner un trop grand nombre d'éléments accablant l'accusé pour qu'il soit réellement le malfaiteur. Ici, Gide donne trop d'indices du manque de discernement de ses personnages pour qu'ils ne représentent que des positions morales extrêmes.

¹² D'où, certainement, sa passion pour Horace, maintes fois cité dans son œuvre, et bien moins virulent dans son esprit satirique qu'un Juvénal.

dernier n'était pas construit tel un réseau de lieux communs classiques et si la question de la valeur, de l'éthos, n'était pas, elle-même, capitale dans la psychologie classique. Quoiqu'il en soit, nous devons cerner cette posture d'auteur, et des auteurs du roman, si nous voulons réellement faire un sort au système axiologique.

2. Valeurs de la « valeur »

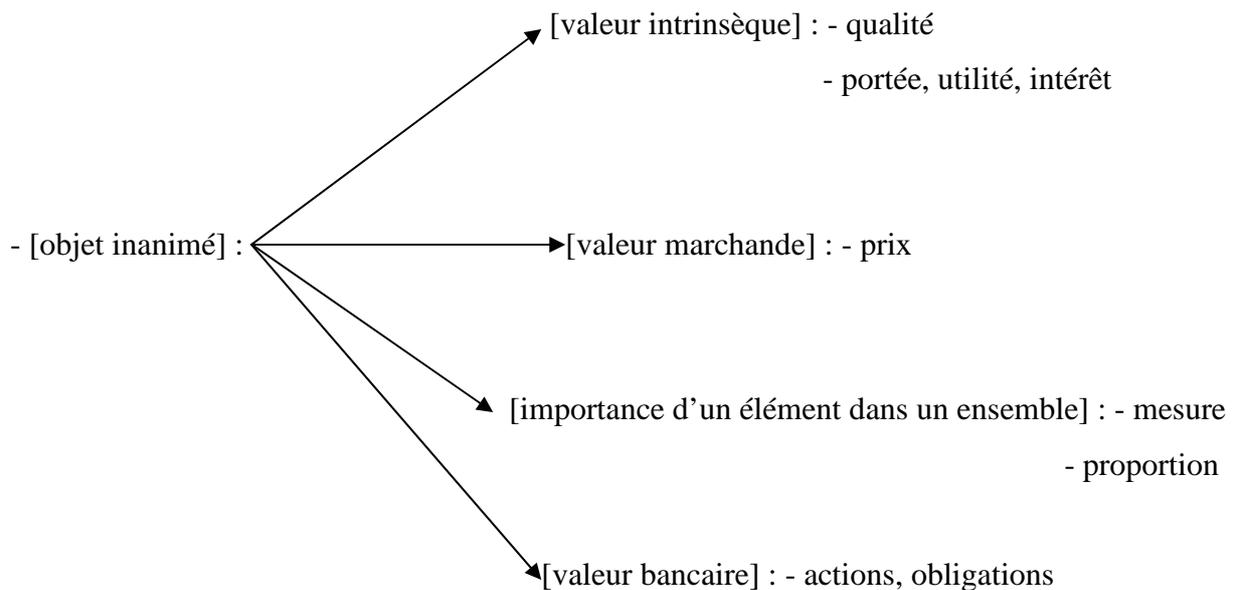
2.1. Observations lexicologiques¹³ du substantif « valeur »

Voir schéma page 16.

¹³ Pour cette étude, nous nous sommes appuyés sur trois dictionnaires : le Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFI), le Nouveau Petit Robert 2009 (NPR) et le Littré.

Selon les différentes acceptions qui lui sont attribuées, voici les synonymes que peut avoir le substantif « valeur », en fonction du domaine d'application :

- [objet animé] : - distinction, mérite, envergure
- vaillance



Les dictionnaires manifestent les changements dans la société qui les compose. Nous voyons que la valeur telle qu'elle est assignée à un être humain ne possède qu'une légère variante. Les sèmes /bravoure/ et /vaillance/ semblent tomber en désuétude, face au /mérite/ et à la /qualité/, puisqu'ils sont « vieilliss » (TLFI) ou « littéraires », et ne représentent que partiellement le sémème de leur lexème¹⁴. Ces sèmes ont évolué vers d'autres, plus en phase avec notre société moderne, de /distinction/ et de /moralité/. Selon les époques, elle aura désigné la bravoure, mais aussi le respect de la morale religieuse et, enfin, la morale « républicaine ». On peut toutefois se demander ce que devient réellement la « valeur », pour

¹⁴ Cette évolution, d'ordre avant tout sociologique, est manifeste dans le sens aujourd'hui donné à la stance de Corneille : « La valeur n'attend pas le nombre des années. » Le sens donné par Corneille à « valeur » n'est compréhensible immédiatement qu'en société de cour, où la valeur était encore très empreinte de vaillance au combat. Aujourd'hui employé comme proverbe, c'est davantage la maturité et l'intelligence remarquables qui sont mises en relief.

l'humain quand elle a pour synonymes, comme dans le NPR, « envergure », « étoffe », et quand son second domaine d'application est emprunt quasi-exclusivement au sème /financier/ : comment se positionne l'humanité face à cet étalon de valeur concurrent, la monnaie ? En effet, ces synonymes peuvent aussi se retrouver dans des lexèmes appartenant au lexique du physique, et donc de l'apparence. Ne dit-on pas d'un homme politique très charismatique qu'il a « de l'envergure » ? Dira-t-on la même chose d'un homme (ou d'une femme) politique, aux idées lumineuses, mais peu enclin à la parole médiatique et à la rhétorique ? Le TLFi semble avoir entériné ce changement, ayant placé la valeur humaine en troisième temps. L'évolution sémantique dans son attribution à un objet inanimé est aujourd'hui manifeste dans la phraséologie, notamment, financière : de la valeur comme idée d'une force, on obtient la « valeur-papier », « la Taxe à la Valeur Ajoutée », la « valeur nominale », etc.

C'est bien le caractère qualitatif, initialement attribué à l'Homme, qui a étendu son sens au domaine financier, mais le NPR montre que, de l'évaluation à l'équivalence, il n'y a qu'un pas. En effet, les deux substantifs (« évaluation » et « équivalence ») rentrent dans le paradigme sémantique synonymique de « valeur » : on évalue les hommes, puis les objets, selon des critères qualitatifs (moraux ou matériels), mais l'étude du dictionnaire moderne nous montre qu'il n'y a qu'un léger glissement sémantique à effectuer pour que ces critères ne s'échangent ...

2.2. Application stylistique

En étudiant les diverses occurrences et acceptions du lexème « valeur » dans *Les Faux-monnayeurs* nous est apparu qu'un de ses sèmes (/qualité morale/) était récurrent et qu'il se trouvait clairement inscrit dans le lexique du texte : le lexème « *vertu* », qui apparaît 19 fois dans le roman, quand le terme « valeur » n'est présent qu'à six reprises. Gide a donc choisi un terme, qualifié par le Trésor Informatique de la Langue Française de « vieilli » depuis le XIX^e siècle, au sémème bien plus figé que son synonyme initial, « valeur », que les glissements sémantiques figent aujourd'hui progressivement en dénotateur de qualité monétaire, quand auparavant il dénotait le courage militaire, la bravoure guerrière. En choisissant ce terme, non seulement Gide se place-t-il en garant d'une tradition littéraire classique, non pas pour les valeurs morales qu'elle voulait étendre, sinon pour l'éthique intellectuelle qu'elle proposait (omnipotence de la raison, esthétisme roi), mais il se

positionne également pour une morale qui ne cède pas, pour une « vertu » qui, contrairement à son synonyme historique, « valeur », n'abandonne pas face aux sirènes du commerce et de la finance.

Ainsi, s'agit-il vraiment d'un démantèlement du « système de valeurs » tel qu'il existe, l'abolition de toute morale, ou ne s'agit-il pas plutôt de l'instauration d'un nouveau système, afin de remplacer le précédent, devenu inopérable et fallacieux ? Gide fait-il l'éloge d'un passé moralement plus glorieux ou attend-il l'avènement d'une guérison à la sclérose bourgeoise ? Immoral, amoral ou moralisateur ?

Nous tenterons de focaliser l'objet de notre étude sur les valeurs, celles qui sont rejetées, créées ou dépassées. En partant de diverses études circonscrivant la lexie « valeur »¹⁵, nous observons un glissement sémantique effectif sur lequel notre auteur semble avoir mis le doigt dans *Les Faux-monnayeurs*. Les diverses acceptions diachroniques de « valeur » sont mises en scène par le biais de ses personnages : Pauline, par exemple, appartiendrait au paradigme initial féodalo-aristocratique, selon l'étude de S. Gallon, c'est-à-dire qu'elle embrasse le système de la morale chrétienne, par son abnégation et son abandon de toute estime personnelle, en vue d'un salut ultérieur :

« Je préfère accorder de bonne grâce ce que je sais que je ne pourrai empêcher [...] j'ai su y voir une preuve de courage, de valeur. » (*LFM* : 306)

En revanche, la valeur selon Édouard, le romancier, se rapproche bien plus de celle des Lumières, insérée dans le Littré à la fin du XVIII^e siècle, faisant de la valeur une mesure, certes morale, mais aussi intellectuelle :

« ils sont sans lois, sans maîtres, sans scrupules ; libres et spontanés, ils font le désespoir du romancier qui n'obtient d'eux que des réactions sans valeur. » (*LFM* : 217)

Enfin, bourgeois et modernes, Passavant et ses comparses (Vincent, Lady Griffith, Strouvilhou) représentent les différents degrés extrêmes du paradigme dit « démocratique »¹⁶ (S. Gallon), établissant la valeur de personnes, les mesurant, les chiffrant, les évaluant ... telles des valeurs commerciales, le passage du paradigme dit « bourgeois » au paradigme démocratique étant marqué, notamment, par l'intervention du trait /monnayable/ dans le sémème de la lexie « valeur ». Et Strouvilhou de souhaiter que la jeunesse s'enrégimente pour « la mise en valeur de chacun » (*LFM* : 317) à travers la violence, l'œuvre d'art « ultime »

¹⁵ Nous nous sommes notamment appuyés sur le séminaire « Valeurs et valeur esthétique » proposé par l'Association Internationale de Stylistique.

GALLON (S.), « Les valeurs d'un avaleur de valeurs », <http://styl-m.over-blog.com/article-seminaires-de-recherche-en-ligne-39208070.html>

¹⁶ D'après S. Gallon, ce paradigme s'étale du XVIII^e siècle à notre époque, il faut donc considérer la conception d'Édouard comme appartenant également à ce paradigme.

pour Strouvilhou étant l'assassinat par un homme de sa femme et de ses enfants, suivi de son suicide.

Il serait toutefois trop simple d'imaginer la quête herméneutique des *Faux-monnayeurs* comme une frise historique, avec exemples à l'appui, des différentes valeurs qui ont traversé les âges, toutes transposées à une époque récente pour l'auteur, bien qu'incertaine (nous reviendrons sur la datation). Pour Gide, il s'agit avant tout de faire réfléchir et, bien évidemment, d'apporter une réponse à la question : après le glissement, si ce n'est la transmutation effrayante, des valeurs et de la morale qu'elles composent, que se passera-t-il et que devons-nous faire ? Nous verrons que le temps du constat n'a qu'une durée limitée et que l'avènement, certes chaotique, du dépassement philosophique, de l'instinct de survie spirituelle de l'Homme revenu au fondamental animal finit par arriver, tel un cycle qui repart : rien n'est jamais fini, tout est toujours à refaire.

PREMIERE PARTIE :

L'HOMME : ESSENCE, GENRE ET IDEOLOGIE.

Introduction : état des lieux numérique, hypothèses critiques, orientations.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, faisons un état des lieux de la situation globale du lexème « homme » dans l'ouvrage en question avec deux approches : l'une, numérique, nous informera des résultats de l'analyse sur la fréquence des occurrences du lexème « homme » dans les trois parties du roman. La seconde, plus directement épistémologique et didactique, présentera clairement notre démarche quant à l'objet de notre recherche.

- *Approche numérique : quelle présence du lexème « homme » dans Les Faux-monnayeurs.*

Les deux tableaux ci-après ont pour fonction de montrer la distribution du lexème « homme », au singulier et au pluriel, dans *Les Faux-monnayeurs* (*tableau 1*), ainsi que la répartition des différentes formes de détermination (*tableau 2*).

Tableau 1 – Distribution du lexème « homme », au singulier et au pluriel, dans les trois parties des *Faux-monnayeurs*.

	Homme	Hommes	Total	Rapport page/occurrences
Première partie : <i>Paris</i> (pp.1-163)	8	5	13	12
Deuxième partie : <i>Saas-Fée</i> (pp. 167-218)	2	5	7	7
Troisième partie : <i>Paris</i> (pp. 220-378)	26	6	32	5
Total	36	16	52	7

Tirons désormais les conclusions de ce tableau. Nous pouvons voir que la première partie possède 14 occurrences, au total, du terme « homme » au singulier ou au pluriel. Ce qui peut paraître assez peu au regard des 34 occurrences de la troisième partie. La deuxième partie semble encore plus faible que la première quant à son nombre de lexèmes « homme », puisqu'elle n'en contient que sept. Par souci d'exactitude, nous avons observé le rapport page/occurrences, autrement dit, la fréquence des occurrences d'« homme », au singulier et au pluriel, dans les 378 pages des *Faux-monnayeurs*. Les résultats sont clairs : le mot « homme » apparaît une fois toutes les douze pages dans la première partie du roman. Dans la deuxième et dans la troisième, une fois toutes les cinq pages.

On perçoit donc un intérêt croissant pour l'homme dans l'ouvrage. La troisième partie, plus longue, contient le plus grand total d'occurrences. Notre étude aura pour but de montrer si cette fréquence montante du lexème « homme » provoque également une évolution dans l'utilisation sémantique du mot.

Tableau 2 – Répartition de la détermination du substantif « homme », au singulier et au pluriel, dans *Les Faux-monnayeurs*.

	Articles définis		Articles indéfinis	Déterminants				Absence de déterminant
	Singulier	Pluriel		Possessifs		Démonstratifs		
			Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel	Singulier	
Première partie : <i>Paris</i> (pp.1-163)	5	5	2	0	0	0	0	1
Deuxième partie : <i>Saas-Fée</i> (pp. 167-218)	1	5	1	0	0	0	0	0
Troisième partie : <i>Paris</i> (pp. 220-378)	11	5	11	0	1	1	0	3

Nous avons ainsi jugé pertinent d'étudier la détermination du lexème « homme » dans notre texte parce qu'elle est, intrinsèquement, significative du regard porté sur l'Homme par *Les Faux-monnayeurs*. La détermination actualise l'objet, le situe dans un contexte.

D'ores et déjà, annonçons le premier constat : les articles définis sont bien plus nombreux que les articles indéfinis dans la détermination du lexème « homme ». L'article défini a deux emplois sémantiques : s'il réfère à un *individu* identifiable par le récepteur parce qu'évoqué précédemment (procédé anaphorique), il est spécifique. S'il réfère à l'ensemble d'une classe, tel que dans l'emploi du groupe nominal *l'homme*, il s'agit d'un emploi générique. Toujours dans l'optique d'obtenir une définition de l'homme dans *Les Faux-monnayeurs*, il paraît nécessaire de garder à l'esprit que l'emploi spécifique de l'article défini est la plus significative.

- Les articles définis à emplois spécifiques et à emplois génériques.

Clairement, les résultats de l'analyse approfondie de la distinction entre articles définis à emplois spécifiques et articles définis à emplois génériques apparaissent :

- Dans la première partie, *Paris*, sur dix articles définis, seuls deux sont à emplois spécifiques. La considération de l'homme en tant qu'être appartenant à l'espèce humaine, mâle ou femelle, est alors la plus prégnante.
- La deuxième partie, *Saas-Fée*, ne contient aucun article défini à emploi spécifique, tous sont à emploi générique.
- La troisième partie, *Paris*, en plus de posséder le plus grand nombre d'article défini déterminant le substantif *homme*, et donc de se rapprocher de plus en plus d'une explication de ce qu'est véritablement *l'homme*, sa nature, contient également un nombre fort important d'articles définis à emplois génériques : dix, contre six à emplois spécifiques. Toutefois, une nuance est à apporter au sujet de ce chiffre. Effectivement, dans les dix articles définis à emplois génériques, deux ne déterminent pas l'Homme en tant que genre humain, mais en tant qu'être de sexe masculin¹⁷.

Seuls deux articles indéfinis, à valeur distributive, ont attiré notre attention : ils possèdent une valeur sémantique dite « générique », qui distingue le genre masculin du genre féminin¹⁸. Les déterminants démonstratifs et possessifs n'ont rien apporté à notre étude.

¹⁷ Il s'agit des pages 224 et 306. A chaque fois, l'homme y est opposé à la femme. Respectivement : « *L'homme courbe un instant le dos, elle lui saute sur les épaules.* » et « *Il est certaines pensées dont les hommes voudraient garder le monopole.* »

¹⁸ P.282. Il y a une valeur générique indéniable aux articles indéfinis « un » et « des » : « *N'avait-elle pas passé des examens, tout comme un homme ? [...] la femme fait souvent preuve de plus de bon sens que bien des hommes.* » Comme pour la référence précédente, ceci sera expliquée de manière plus détaillée plus loin.

- L'absence de déterminants.

A quatre reprises, le terme « homme » apparaît sans déterminant. Observons ces quatre cas, et tentons de voir s'ils peuvent nous être utiles.

Dans la première partie, le lexème « homme » est utilisé en apostrophe : « vous le savez bien, homme terrible ! » (*LFM* : 57) Le fait que de telles paroles soient énoncées par une figure féminine aussi atypique que Lady Griffith à un homme aussi riche de sens que Passavent est porteur de signification¹⁹.

On retrouve le lexème homme sans article ou autre déterminant introducteur dans la troisième partie. La première acception, « en tant qu'homme, je me méprise et me hais à l'égal d'autrui » (*LFM* : 317) est énoncée par Strouvillou dans sa tirade contre l'espèce humaine. Il s'agit donc bien d'une absence d'article à valeur générique, puisqu'elle concerne le *genre* humain. En l'occurrence, « homme » est introduit par la conjonction de subordination « en tant que ».

L'occurrence suivante, « lui se disait homme d'action » (*LFM* : 334), appartient à la narration et évoque le discours politique tenu par un jeune homme dans le bar où entre Bernard avec l'ange. Cette acception appartient à l'une des notions de l'homme dans l'ouvrage : l'homme *politique* (au sens de *Politeia*, la structure et le fonctionnement d'une communauté, ici fondée sur la lutte et la pratique de la fin qui justifie invariablement les moyens). Si cette partie de l'homme se développe essentiellement à la fin, elle est bien présente. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la formulation « se disait homme d'action » met en avant le groupe nominal « homme d'action, justement parce qu'il n'est pas introduit par un article. Il insiste donc sur l'état d'homme d'action, comme s'il s'agissait d'une communauté à part entière, celles des « hommes d'action », comme il en sera question avec le groupuscule des Hommes Forts, un peu plus loin. S'il n'y avait pas eu d'ellipse (lui se disait *être un* homme d'action), la qualité communautaire, presque innée, naturelle, de l'état d'homme d'action aurait été nettement amoindrie. On ressent bien ici la volonté de montrer

¹⁹ Lady Griffith, parangon (ou caricature ?) des caractères féminins, n'existe que dans son opposition à l'homme. Elle sera un élément clé de l'étude sur le genre que nous aborderons ultérieurement. Passavent, riche inverti se cachant derrière une fausse assurance d'hétérosexuel intellectuel, est tout entier dans l'apparence. C'est un « portrait d'homme », au même titre qu'Édouard. Il est donc fort intéressant pour notre analyse. Tous ces éléments seront bien sûr approfondis plus loin.

plusieurs natures d'homme, parmi elles, les « hommes d'action ». On est donc dans les sphères sociale et morale.

La dernière acception du lexème « homme » sans déterminant introducteur, « Jeune homme de grand avenir, employable à n'importe quoi » (*LFM* : 340), est énoncée par Bernard, qui s'adresse à Édouard pour que celui-ci l'aide à trouver un travail. En dehors de l'antéposition académique de l'adjectif, on peut difficilement gloser l'absence de déterminant : il s'agit de la proposition faite par Bernard d'une annonce dans les journaux. La brièveté nécessaire est la raison de cette absence.

En conclusion à nos premières observations concernant la distribution du lexème « homme » dans l'ouvrage et la répartition de la détermination de ce même substantif, quelques hypothèses se trouvent d'ores et déjà confirmées.

En effet, il semblerait que s'opère une tentative croissante de définition du terme « homme » dans notre texte. La troisième partie est celle qui en possède le plus fort nombre d'occurrences, au singulier et au pluriel. Par conséquent, nous en avons déduit qu'un intérêt croissant lui est témoigné le long du texte. De fait, alors que le substantif « homme » n'est présent, en moyenne, que toutes les douze pages dans la première partie, il apparaît toutes les sept pages dans la seconde, et toutes les cinq pages dans la troisième partie. Non seulement l'Homme est au cœur des préoccupations, mais il semble être de plus en plus considéré dans le roman.

L'étude de la détermination a suivi cette idée d'une progression dans la considération de l'Homme dans le roman. Ainsi, la troisième partie a observé une augmentation de la présence d'articles définis à emplois génériques. Leur valeur dans le cadre de notre étude fut précisée antérieurement.

Focalisons-nous désormais sur les trois sphères d'étude que nous offre notre ouvrage. Par une savante progression thématique, la définition de l'Homme s'organise autour de trois pôles, que nous étudierons successivement : l'Homme dans sa dimension sociale, l'Homme dans sa dimension générique, l'Homme dans sa dimension morale.

I. La dimension sociale de l'Homme dans *Les Faux-monnayeurs*.

1. La fausse monnaie comme angle d'observation de l'Homme en société.

Ainsi, comme le laissait penser initialement le fantôme de Lafcadio qui plane sur le personnage de Strouvilhou, la fausse monnaie semble inhérente à ce qui fut le point de départ de l'écriture du roman. Ce motif de la fausse monnaie est alors observé par Gide comme valeur-clé de tous les échanges, et d'abord pour l'usage particulier de la parole et du discours qui fondent la « politique » et la « littérature ». En effet, il y a une relation mimétique entre les affaires politiques et l'esthétique littéraire, activités organisées par les hommes, pour les hommes.

Il n'est pas indifférent que ce soit la question du sens du titre qui provoque l'apparition de la fausse pièce, dans le roman, introduisant ainsi l'intrigue, prétexte au titre. Lorsque ce titre est mentionné pour la première fois « en abyme », c'est parce qu'Édouard « n'est pas assuré que *Les Faux-monnayeurs* soit un bon titre » (*LFM* : 75). Or le titre d'une monnaie d'or ou d'argent définit sa valeur : si le titre n'est pas « bon », la pièce est fausse. Si le titre d'Édouard n'est peut-être pas bon, c'est parce qu'il risque d'induire en erreur le lecteur, qui jugera le roman faux ou raté en fonction de sa propre attente. Toujours est-il que, dès sa première mention, l'équivoque entre l'ordre du littéraire et du monétaire est manifeste et que se trouve implicitement posée la question de ce qui fonde la « valeur » du roman.

Or, en partant du principe que la création artistique, et donc littéraire, est ce que l'Homme peut fournir de plus intime (dans le sens où il provient d'une expérience davantage émotive, perceptive, et donc subjective, que totalement intellectuelle), si cette dernière est faussée en son sein, tout indique que l'Homme est lui aussi voué à la tromperie, à la tentative de faire passer du faux pour du vrai. Ce passage sur la valeur de la création littéraire est important car il met en lumière, par mise en abyme, la réalité sociale, notamment celle de la diégèse. Comme nous l'avons dit, c'est une relation mimétique qui inscrit les activités politique et littéraire dans la métaphore de la fausse monnaie. Mais la relation fonctionne dans les deux sens, d'où la garantie du « cénacle » de ne traiter de fausse monnaie que sous couverts de

littérature et de politique. La haute société qui est celle des *Faux-monnayeurs* est une société de faux-semblants.

Nous avons ainsi observé les différents simulacres que l'on peut trouver dans les relations inter-individuelles des *Faux-monnayeurs*. Le constat est clair, puisque toutes les sphères relationnelles sont touchées : l'adolescence, pourtant période de rapprochements inter-personnels (« chacun de ces jeunes gens, sitôt qu'il était devant les autres, jouait un personnage et perdait presque tout naturel. (LFM : 13) ») ; l'amitié (« Olivier prenait-il grand soin de ne paraître point le rechercher ; il feignait même parfois de ne pas le voir. (*Ibidem*) ») ; l'amour (« involontairement, inconsciemment, chacun des deux êtres qui s'aiment se façonne à cette idole qu'il contemple dans le cœur de l'autre ... Quiconque aime vraiment renonce à la sincérité. (LFM. : 73) ») ; le couple (« comment lui eût-elle dit qu'elle se sentait emprisonnée dans cette vertu qu'il exigeait d'elle ; qu'elle étouffait. (LFM : 29) ») ; les relations familiales (« les parents sûrement les considèrent comme des anges de pureté et d'innocence. (*Ibidem*) ») ; les relations domestiques (« son rôle de parfait serviteur était de ne paraître point s'en étonner. Il n'avait pas à savoir ce que Monsieur Profitendieu ne savait pas. (LFM : 21) »).

Si toutes les catégories sociales sont touchées, c'est significatif de l'omniprésence du prétexte, de la fausse semblance dans les relations humaines. Elle appartient alors clairement à l'Homme, puisqu'elle oriente ses relations.

Toute définition de l'Homme certifie cette idée qu'il se caractérise avant tout par son caractère social²⁰. Or, d'après *Les Faux-monnayeurs*, il n'y a de société que dans le prétendu vrai, dans l'apparence d'une réalité. Alors, parallèlement, la fausse monnaie s'inscrit comme garante d'un ordre dans la société des hommes, puisqu'elle maintient les mariages (les couples Profitendieu et Molinier, détruits progressivement par l'adultère, soigneusement pardonné), ainsi que les relations amicales (Bernard cache à Olivier sa haine pour ses relations avec Passavent). La fausse semblance devient alors la mesure d'un ordre social, tout comme la fausse monnaie, au sens propre, est facteur d'anarchie dans la société. En lien avec ce parallèle, nous pouvons toutefois évoquer le peu de conséquences qu'a le trafic de fausse monnaie qui a lieu parmi la jeunesse dorée de l'ouvrage. En effet, s'il est bien mené de front

²⁰ En effet, d'Aristote (« l'homme est un animal social », *Éthique à Nicomaque*, V, 10, IV^e siècle avant J.-C.) à la définition du Trésor de la Langue Française Informatisé (« considéré comme un être social »), en passant par Voltaire (« Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes et les plus affreux, vivent en société comme les castors, les fourmis, les abeilles et plusieurs autres espèces d'animaux », art. « Homme », *Dictionnaire Philosophique*, 1764) et Saint-Exupéry (« Être un homme parmi les hommes, lié aux hommes », *Terre Hommes*, 1939, édition Gallimard, coll. La Pléiade, p.208), tous accordent à l'Homme une vocation à vivre en groupe, au milieu de congénères.

par ce qui deviendra la Confrérie des hommes forts (Georges Molinier, Ghéridanisol et Philippe), il ne sert que de prétexte aux démonstrations du règne de l'apparence dans diverses sphères sociales, notamment la justice (les mineurs cités ci-dessus avaient déjà commis une première exaction en fréquentant une maison close, mais, pour éviter de mettre « de très honorables familles (*LFM* : 18) » dans l'embarras, ils ne furent pas inquiétés, ce qui nous laisse penser que sans cette première situation d'impunité, le trafic ultérieur de fausse monnaie n'aurait peut-être pas eu lieu). En revanche, c'est davantage son traitement en filigrane, tel un fil rouge qui traverse le récit, qui apparaît intéressant. En effet, une fois la fausse pièce mise en circulation, l'épicier de Saas-Fée la cède à Bernard pour « cinq francs (*LFM* : 190) », puis, plus loin, Laura la demande à Bernard « en souvenir (*LFM* : 200) » de lui. Le terme de « monnaie » apparaît d'ailleurs à six reprises dans le texte, dans la troisième et dernière partie. Il semblerait que si l'argent est bien présent dans le récit, cette présence est toutefois à nuancer.

En effet, il semblerait que Gide laisse réapparaître régulièrement les questions d'argent pour nous mettre en garde devant la fausse semblance, omniprésente dans notre monde. Si elle n'est guère véritablement au cœur de l'ouvrage, c'est simplement parce que Gide n'a pas voulu faire de l'argent son territoire d'attaque²¹. Ainsi, ce n'est pas tant l'argent en lui-même qui annihile la vérité en société, mais son traitement par cette même société. L'auteur ne se présente alors pas en féroce opposant à l'argent comme moteur de la société (celle qui ordonne la société, les différentes classes sociales), mais à la *monnaie fausse*, indue et symbole d'un ordre social construit sur la filouterie et la triche, et qui, par la même, fait de la corruption le seul ascenseur social, au détriment du travail.

En reprenant plus spécifiquement le petit apologue central au roman sur la mise en circulation de la fausse pièce d'or, on perçoit le regard de l'auteur sur la relativité nouvelle des valeurs. « Elle vaudra dix francs tant qu'on ne reconnaîtra pas qu'elle est fausse (*LFM* : 189) » : c'est sa valeur fiduciaire, fondée comme l'indique le terme, sur la confiance qu'on met dans son authenticité, la valeur accordée par le croyant en l'ordre du monde. Mais son coût de revient, à la fabrication, est d' « un peu plus de deux sous (*Ibidem*) », soit environ dix centimes. Sa valeur peut donc varier de un à cent. Plus tard, l'épicier la vendra à Bernard pour cinq francs, en tant qu'objet de curiosité : la voilà démonétisée. Son prix dépendra désormais du point de vue duquel on se place. Un peu plus loin, quand Laura la demandera en

²¹ A ce sujet, Gide ne va pas aussi loin que Baudelaire qui attaque plus directement l'argent comme moteur de la société en monnayant, par voie de parallélismes, la charité : « gagner quarante sols et le cœur de Dieu ; emporter le paradis économiquement ; enfin attraper gratis un brevet d'homme charitable. » « La Fausse Monnaie », *Le Spleen de Paris*, édition Le Livre de Poche, coll. Classiques de Poche, p. 145.

mémoire de sa relation avec Bernard, elle sera investie d'une nouvelle valeur, sentimentale. Ainsi est condensée et symbolisée la variation des valeurs qui peut affecter tout objet ou tout être en fonction d'un crédit ; d'une situation, ou d'un jugement de valeur éminemment variables.

De fait, nous intéresser à l'argent et à son traitement dans *Les Faux-monnayeurs* paraît de moins en moins fortuit, tant il contient de valeurs et de significations pour notre objet d'étude : l'Homme. L'argent est alors symbole du simulacre inhérent à la société des hommes, mais il est aussi représentatif de la relativité toute subjective des valeurs avancées par l'Homme pour garantir un ordre.

Après avoir observé la mise en abyme de la fausse monnaie dans les relations sociales de l'Homme, voyons un extrait qui met en exergue cette relativité des valeurs, afin de créer un autre ordre, fondé sur la contre-valeur.

2. Une sociologie de l'apparence : le mariage de Laura Vedel et de Félix Douviers²².

Le mariage de Félix Douviers et de Laura Vedel est fondé sur un mensonge : Laura, après qu'Édouard l'a quittée, s'est réfugiée dans les bras de Vincent Molinier. Une fois enceinte de lui, ce dernier la quitta également. Lasse et déprimée, elle finit par épouser Félix Douviers, jeune homme de bonne famille, dont elle feint d'être enceinte. Nous avons jugé l'extrait pertinent à étudier, dans le cadre de notre étude, car il met le personnage principal dans une situation d'*être en société* à différents niveaux : il est avec Olivier, qu'il aime secrètement, au mariage de celle qu'il a jadis aimée, dans un milieu (la bourgeoisie protestante du début du XX^e siècle) qu'il décrie, mais qu'il continue de fréquenter.

Cet extrait met en scène l'hypocrisie de la société bourgeoise protestante qu'Édouard met en relief en assistant lui-même à une cérémonie pour laquelle il n'a que peu d'intérêt, en écoutant un pasteur dont il se moque. C'est cette charge d'hypocrisie que nous analyserons dans cet extrait. Nous prendrons appui sur l'exercice du commentaire de stylistique, en nous contentant de donner les résultats de nos recherches, illustrés d'un exemple, par esprit de concision. Nous avons donc observé les verbes et modalités (notamment épistémologique et véridictoire), les champs lexicaux, sémantiques et métaphoriques, qui forment l'isotopie.

²² « La cérémonie a eu lieu ... Tout en lui m'attire et me demeure mystérieux. », *LFM*, pp. 98-100.

2.1. La temporalité inscrite dans le champ du virtuel.

- *Une très forte présence de modes du virtuel.*

Dans notre extrait, les modes dits *quasi-nominaux* (infinitif et participe) comportent 39.9% des occurrences verbales. D'après Guillaume (1973 : 156), les modes *in posse* se distinguent par leur valeur de *quasi-virtuel*, en temps et en personne, contrairement au mode indicatif, *actuel* en temps et en personne, et au mode subjonctif, *actuel* en personne et *virtuel* en temps. De fait, la temporalité exprimée par les modes infinitif et participe est purement idéale, et ne place le verbe sur l'échelle temporelle qu'à une place d'embryon. Le temps est pensé, mais *n'est* pas encore véritablement.

Dans notre corpus, l'infinitif garde son origine verbale. Il n'y a pas de formes déverbales. On trouve des formes de l'infinitif en périphrases verbales (« achevaient de **remplir** »). Le verbe à l'infinitif perd alors sa valeur temporelle et adopte celle du semi-auxiliaire. On le trouve également en complément d'objet direct du verbe (« je me suis promis de le **retrouver** »), en complément circonstanciel (« Pour n'y **avoir** point été sensible »), en fonction sujet (« de le **sentir** étranger [...] m'aidait »).

Les participes passés et présents sont plus nombreux. Sur 37 verbes au mode participe, deux sont au présent (« et **discernant** mal »). La très grande majorité de verbes au participe passé témoigne de l'aspect profondément accompli du texte, du temps perçu comme *mort*, sans distinction d'époques. Les verbes au mode du participe sont donc, eux aussi, dans le virtuel, dans ce qui *n'est* pas réellement.

Les modes subjonctif et conditionnel ne représentent que 6% des verbes du texte. On retrouve ces deux modes sous quatre formes (imparfait du subjonctif, subjonctif présent, conditionnel passé, conditionnel présent), et une présence significative de l'imparfait du subjonctif, qui apparaît à cinq reprises contre une seule pour la forme présente, et du conditionnel passé situe d'emblée l'action dans l'irréel. L'imparfait du subjonctif « convient à l'expression des idées auxquelles aucune chance de réalisation ne saurait être reconnue (Moignet, 1981 : 71) ». On reconnaît l'axe temporel selon Guillaume, d'où son appellation du mode subjonctif « mode *in fieri* ». Si l'imparfait du subjonctif situe l'action dans l'irréel, c'est, d'une part, pour sa situation « passée », d'autre part, par ce que dénote le subjonctif, c'est-à-dire une visée virtuelle, idéale.

Le conditionnel passé est également présent. Il situe le procès clairement avant le point d'énonciation, dans le passé dont il exprime l'irréel. Il se rapproche ainsi des trois modes évoqués précédemment.

Ces modes concourent à donner au texte un fort sens hypothétique, irréel, d'où l'idée d'apparence déjà nettement mise en avant.

- *Une majorité d'occurrences à l'indicatif ... à nuancer.*

Le mode indicatif représente 53.1% du total des verbes. Cependant, cette majorité sans appel demande clairement à être nuancée.

En effet, 35% des ces verbes au mode indicatif sont auxiliaires ou semi-auxiliaires. Ainsi, ils sont sujets aux phénomènes de coalescence et de subduction. Par exemple, dans « Georges **devait** être », l'idée centrale reste le verbe *être*, à l'infinitif. Le semi-auxiliaire *devait* n'a ici qu'une valeur modale (marque la probabilité) et, comme tout auxiliaire, porte en lui les sèmes du nombre, de la personne et du temps, sorte de « béquille » du verbe à l'infinitif. Le sème inhérent à *devoir* est annulé (subduction) par le verbe à l'infinitif (coalescence).

Les occurrences de verbes à l'indicatif, *autonomes* (c'est-à-dire, qui ne sont ni auxiliaires, ni semi-auxiliaires), sont au passé simple, à l'imparfait et au plus-que-parfait. Le passé simple symbolise la frontière de la conscience (les yeux fermés d'Olivier, de fonction heuristique, permettent l'entrée dans le monde de la conscience, celui qui confrontera Édouard au temps qu'il connaissait, qu'il ne connaît plus aujourd'hui), alors que l'imparfait est davantage le temps du voyage de la conscience, de la translation, il poursuit le souvenir, il se fait témoin du monde de la conscience que pénètre Édouard.

2.2. Les modalités comme réseaux garants de l'hypocrisie sociale.

Pour rester dans notre domaine d'étude, nous avons jugé pertinent d'observer les modalités épistémologique et véridictoire. L'une établit la position du locuteur par rapport à ce qu'il croit être ou ne pas être, l'autre analyse les degrés de coïncidence du dire et de l'être, c'est-à-dire qu'elle se positionne dans les sphères de la vérité, du mensonge, de la fausseté ou du secret.

- *Modalité épistémologique*

D'emblée, « d'après ce que l'on m'a dit », « Georges devait être » nous situent dans la probabilité, alors que « j'aurais cru qu'il dormait », annulé par le groupe prépositionnel « sans le frémissement de ses doigts » nous situe dans l'exclu, tout comme « j'ai cru qu'il ne viendrait pas à bout », dont la certitude est réduite à néant par la négation et par le conditionnel à valeur temporelle (futur dans le passé) qui signale le caractère inactuel, virtuel du propos. L'incertitude est donc patente, entre l'exclu et le probable.

- *Modalité véridictoire*

Nous avons décidé d'observer la modalité véridictoire dans le cadre d'échanges, afin de démontrer la non-coïncidence du dire et du vrai. Il y a un premier échange, qui se fait sans l'approbation d'Édouard, celui qui fait de Bernard (et du lecteur) le destinataire du journal intime, dans lequel le mariage est relaté. De fait, nous nous situons dans le domaine du secret : il s'agit d'être (Édouard donne ses sentiments et opinions), mais de ne pas paraître. Enfin, un autre échange est important, celui du pasteur Vedel qui s'adresse à l'assistance des invités. C'est alors une véritable démonstration de rhétorique, plaçant sa parole dans les sphères du paraître et du non-être, donc du mensonge. Ainsi, il « a cru devoir », il a « **parlé** également avec **édification** de la famille Douviers dont il **apparaissait** qu'il **ne connaissait pas** grand chose », il « tentait **d'expliquer** [...] pour ainsi dire ». A chaque fois, la véracité des propos tenus est remise en question, voire clairement annulée. Ce qui compte est avant tout l'image de la vérité, que la vérité en elle-même. On est dans la sphère du mensonge, et le fait qu'elle soit maintenue par un pasteur n'est pas un hasard, mais met bien en exergue le sentiment de l'auteur sur cette catégorie d'hommes qu'est le personnel religieux, notamment protestant.

2.3. L'isotopie ou la structure sémantique de l'apparence comme seule réalité.

- *Isotopies*

Comme le précise Rastier (1994), l'isotopie se forme nécessairement autour d'une même molécule sémique. En l'occurrence, il s'agit de l'illusion, sous divers degrés.

Tout d'abord, le texte possède de nombreux termes comportant le trait spécifique /perception/, c'est-à-dire ce qui est purement sensible. « j'ai **sent**i [...] tant de tristesse » ; « **discernant** mal » ; « de le **sentir** étranger » ; à ce trait spécifique peut d'ailleurs s'ajouter un autre trait spécifique le précisant, par exemple /vue/ : « le **contempler** longuement » ; « je **voyais** à sa place ». On sait que la perception trompe souvent, peut être éloignée de la réalité des choses, d'où son rapprochement par réseau associatif, la molécule sémique étant le potentiel déceptif des apparences.

On compte trois lexies ayant le sème de l'apparence en commun (« apparaissait » ; « apparaissaient » ; « apparences ») et deux celui du semblant (« ressemble » ; « semblait »). Par ailleurs, le récit mentionne l'« abstraite » lumière. L'illusion tient clairement du mensonge quand Édouard prétend à la « faculté » de « dépersonnalisation » qui lui permet de ressentir l'état d'Olivier. Il se trompe lui-même en écrivant, deux lignes plus loin : « celles [les sensations] que j'imaginai qu'il devait avoir ». Outre le modalisateur « devait avoir » sur lequel nous ne reviendrons pas, l'écrivain est dans le faux en pensant avoir la « faculté » d'« épouser les sensations » d'autrui, puisqu'il écrit lui-même seulement les imaginer.

L'isotopie s'intensifie avec certains mots d'apparence sémantique trompeuse. « Représentée » est le premier signal du rapport analogique du signe, caché. D'après le Trésor Informatique de la Langue Française, « représenter » signifie « rendre présent à l'esprit de quelqu'un ; rendre présent sous la forme d'un substitut, en recourant à un artifice ». Le terme sied donc parfaitement à ces « trois tantes en grand deuil » (on pourrait, par ailleurs, s'intéresser aux virtuelles de « tante » ...), qui, par synecdoque annoncée, sont la famille Douviers, dont Félix, avec qui elles vivaient, est tout ce que nous en connaissons : « faux » père de l'enfant de Laura, donc probable substitut. L'idée de « dépersonnalisation » pour entrer dans la substitution se poursuit avec « je voyais à sa place », autre moyen de brouiller les pistes : s'il prétend « éprouver les sensations » de l'aimé, Édouard fait aussi sienne sa perception.

- *Correspondances*

Les deux comparaisons, « il ressemble à ce pâtre endormi d'un bas-relief du musée de Naples » et « sa main palpait comme un oiseau dans la mienne », sont dans ce même paradigme analogique : d'un côté, il y a une difficulté (mise en exergue par « sans doute » ; « peut-être ») à accéder au référent verbalisé, à la mise en mots du référent, d'où la métaphore ; de l'autre, les comparaisons renvoient à l'art et à la nature, dans une même volonté de recréer une unité du monde, seule garante de la destitution des apparences. Comment ne pas penser à Baudelaire, à la lecture de cette théorie des correspondances gidienne ? Car ces images témoignent de l'aporie du langage comme signe, incapable de faire accéder l'Homme à l'essence même des choses, ce dernier est alors contraint d'utiliser des figures, de corrompre le langage par les images.

Par ce biais, Édouard nous rapproche au plus près de la beauté d'Olivier, et de l'admiration qu'il éprouve pour lui à sa contemplation, dans un effort atemporel, où Olivier est nature, où il est art, idéal. En nous renvoyant à l'état de nature du langage²³, Édouard/Gide nous signale son aporie, son incapacité à exprimer la vérité des choses, la corruption inhérente à son usage dans le langage. Avant Malraux, Gide reprend la théorie des métamorphoses, sauvegardant dans le nécessaire domaine artistique ce que la langue rend trompeur, labile.

Les rencontres entre Mallarmé et Gide auront encouragé ce dernier à revenir au mot à l'état pur, débrouillé de sa valeur ajoutée, acquise, celle que lui ont conféré les civilisations. Véritablement, face à la fausse monnaie du langage, Mallarmé rêvait de le « démonétiser »²⁴, de le délester de son bagage sociétal, historique. Gide, en disciple, montre combien les théories de Mallarmé sont justes, Édouard étant, dans cette mesure, l'auteur sans les préceptes de Mallarmé, à la fois victime (il peine à exprimer ce qu'il ressent, comme le montre l'utilisation des figures) et malfaiteur (il prétend ressentir ce qu'éprouve Olivier, mais avouera lui-même ne faire qu'imaginer). Malgré la critique des cénacles symbolistes dans *Paludes*

²³ D'après Michel Foucault : « A l'origine, tout avait un nom – nom propre ou singulier. [...] Il [le nom] s'est attaché enfin à des analogies : on a appelé « feuille » tout ce qui était mince et lisse comme une feuille d'arbre. L'analyse progressive et l'articulation plus poussée du langage qui permettent de donner un seul nom à plusieurs choses se sont faites en suivant le fil de ces figures fondamentales que la rhétorique connaît bien : synecdoque, métonymie et catachrèse (ou métaphore si l'analogie est moins immédiatement sensible) » *Les Mots et les choses*, Gallimard, coll. Tel, 1990, pp.129-130.

²⁴ « Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être, pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel reportage dont, la Littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains. », « Avant-dire au Traité du Verbe de René Ghil », *Œuvres complètes*, Pléiade, p. 857.

(1895), Gide rejoint ce désir d'un mouvement vers une langue originelle qui ne serait, comme l'a exprimé Rousseau²⁵, que silence.

3. Conclusion sur la dimension sociale de l'Homme dans Les Faux-monnayeurs : de la tentative de complétude à l'amorce de dépassement.

D'après notre étude, il ne peut y avoir de définition valable de l'Homme sans que celle-ci ne comporte pour élément principal l'apparence, la fausse monnaie. Cette fausse monnaie, tentaculaire, sera la ligne directrice de tout comportement de l'Homme en société. Ainsi, puisqu'il est « social », l'Homme peut agir dans l'apparence uniquement afin de garantir un ordre social.

- *L'Homme dans ses relations amicales.*

Il doit garder ses relations amicales intactes, et pour cela, il peut mentir, trahir. Le mensonge semble même socialement légitimé puisqu'il permet l'équilibre dans l'amitié qui, contrairement à l'amour, la vie de famille, la religion ou l'écriture romanesque, autres activités éminemment sociales car d'échanges, n'est que peu chahuté dans le roman. Olivier ment à Bernard en ne s'opposant pas à l'amitié de ce dernier avec Édouard (pour lequel Olivier a un penchant certain) et, par jalousie, il partira avec Passavent. Olivier n'exprime pas son attirance pour Édouard, ni sa jalousie de le savoir avec Bernard. Et ces derniers ne manifesteront pas leur rejet pour Passavent, et leur répugnance de le savoir aux côtés d'Olivier. On peut également noter que si les relations amicales sont assez peu malmenées dans *Les Faux-monnayeurs*, c'est probablement parce qu'elles sont peu présentes : la relation, d'apparence amicale, entre Albéric Profitendieu et Oscar Molinier est corrompue par l'ennui (« Profitendieu dissimulait son impatience (*LFM* : 18) ») que ressent Profitendieu face à son collègue plus âgé, qui, en prétendant comprendre la complexité de sa relation avec Bernard, le méprise pour cette même raison (« le jeune Bernard a brusquement quitté le foyer familial où il n'aurait jamais dû entrer. (*LFM* : 227) ») ; Passavent et Lady Griffith s'utilisent l'un et

²⁵ ROUSSEAU (J.-J.), *Essai sur l'origine des langues, où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale* [posthume, 1781], Galliamrd, coll. Folio essais, 1990.

l'autre, et rien n'indique que Passavent ait ressenti une quelconque émotion lors du décès de Lady Griffith.

Selon cette conception, l'amitié est absorbée par le mensonge et le prétexte, sans lesquels elle semble inexistante.

- *L'Homme dans ses relations amoureuses*

Tous les couples sont mis à mal dans *Les Faux-monnayeurs*. Les couples hétérosexuels connaissent l'adultère (Bernard est né de l'adultère commis par madame Profitendieu (*LFM* : 29) ; Oscar Molinier trompe ouvertement Pauline (*LFM* : 273), vivent ensemble par respect des convenances (monsieur et madame La Pérouse se haïssent au point de se faire mourir à petits feux l'un et l'autre (*LFM* : 218) ; Laura Vedel épouse Félix Douviers parce qu'elle ne supporte pas l'idée d'être fille-mère, après avoir été abandonnée par Vincent) ou combrent leur absence de relation par la religion (madame Vedel, épouse du pasteur, semble aussi aveuglée que son mari par la religion, au point de ne pas voir le malheur de ses enfants (*LFM* : 234)). Dans tous les cas, il s'agit de remplacer un élément, l'amour dans le mariage, avec ce que ce dernier comprend d'engagement, de fidélité et de sincérité, par un substitut, qu'il soit considéré comme un péché, si le substitut est un amant ou une maîtresse, ou pas, si ce substitut est la religion. L'affection d'Édouard pour Olivier, qui semble devenir de l'amour, n'est jamais ouvertement attestée, tout comme l'attirance, qui semble n'être que physique, de Passavent pour Olivier. Mais la substitution, qui corrompt toute pureté dans une relation, a également lieu quand la jalousie, inhérente à la relation amoureuse, engage Olivier dans une tentative d'excéder Édouard en se rapprochant (et donc en le substituant par) Passavent. L'amour homosexuel subit donc une double substitution : au quotidien, il est inavoué, caché derrière une fausse amitié ; dans l'intimité, son objet (l'être aimé) est aisément remplacé par des avatars.

L'amour est donc avant tout objet et sujet de substitution, et donc exprime une réalité fondée sur des apparences.

- *L'Homme et sa vie de famille*

Parce que la vie en famille est un microcosme de la vie en société, avec son propre système de valeurs et sa hiérarchie, nous trouvons judicieux de regarder comment ont lieu ces relations au sein des *Faux-monnayeurs*.

Une fois de plus, le culte de l'apparence, dont le symptôme est ici le respect inaltérable des convenances sociales, est de mise. Les couples adultères restent ensemble, au détriment d'une femme soumise et malheureuse (Pauline) ou d'un mari bafoué (Albéric). Nous n'y reviendrons pas plus en avant, ayant déjà évoqué ce sujet précédemment.

Les relations entre frères et sœurs sont également en mauvaise posture. Vincent, absent du foyer familial à cause de ses relations tumultueuses avec Lady Griffith, s'absente et cache la vérité sur la situation de Laura à tous (*LFM* : 35) ; Georges prétend ne pas entendre ce que dit son frère, Olivier (*LFM* : 36) ; les Vedel-Azaïs ne sont pas en reste : Laura cache à ses frères et sœurs sa situation, Armand la méprise et va jusqu'à la traiter de « putain » (*LFM* : 110) ; Rachel est presque aveugle et s'asservit à sa famille, qui ne la ménage pas (*LFM* : 237). Les relations familiales sont autant d'occasions de tromperie et de fausse semblance, à l'image des relations entretenues entre les parents et leurs enfants : Albéric Profitendieu, afin de ne pas affaiblir son rôle de père, ainsi que l'image de son épouse, a caché à Bernard qu'il était le fruit d'un adultère. Ce dernier, aveuglé par cette nouvelle, rejette celui qui l'a élevé (*LFM* : 23) ; Oscar Molinier sait que des enfants de bonnes familles sont mêlés à l'affaire de la maison close, mais n'imagine pas une seule seconde qu'il puisse s'agir des siens (*LFM* : 19). Armand « joue un rôle » (*LFM* : 112) selon sa sœur, mais prétend voir clair dans le « jeu » de sa famille : s'il devine les mensonges de sa sœur, il en veut encore plus à son père de « s'en remettre au Seigneur » car « c'est plus commode » (*LFM* : 239). A chaque fois, il s'agit d'une substitution : la réalité est masquée, remplacée, par l'illusion qu'offre Dieu. Celui qui la refuse (Armand, Sarah, Édouard) accepte l'inversion, même s'il joue alors un autre rôle aux yeux de la société : aucun des personnages n'admet ouvertement son homosexualité, même si on peut la penser devinée par certains, notamment Pauline pour Olivier, qui encourage son rapprochement avec Édouard. Dans ce cas, l'inversion, qui n'est pas un remède à la fausse monnaie (puisqu'elle en engendre une autre), apparaît comme une sorte de pendant social, à

valeur symbolique, au nihilisme, pendant philosophique ²⁶ . Nous reviendrons sur l'aboutissement de cette idée quand nous traiterons de la dimension morale de l'Homme.

- *Portrait de l'artiste en homme « englué » dans la société : l'écrivain*

Si la religion et la justice sont présentées comme étant concrètement viciées par les hommes (corruption, contrebande, idolâtrie, tartufferie²⁷, etc), le milieu littéraire, parce que divers, permet définitivement à l'auteur de prendre de la hauteur par rapport aux considérations bien plus « terre-à-terre » observées jusqu'alors. De fait, les écrivains du récit (Édouard, Passavent, mais aussi tous ces jeunes gens qui écrivent des poèmes, participent à des débats littéraires) ont chacun une philosophie de vie qui leur est propre et qui cadre leurs inspirations et leurs aspirations auctoriales.

Une fois de plus, le thème de la fausse monnaie est prégnant dans le portrait de ces écrivains, qu'il s'agisse de leurs choix esthétiques ou de leur personne. La fausse monnaie est un thème fondamental du roman réaliste du XIX^e siècle (notamment chez Balzac), contre lequel justement l'esthétique des *Faux-monnayeurs* (le roman d'Édouard) veut s'inscrire en faux. En fait, si le trafic de fausse monnaie est bel et bien un élément narratif permettant d'ancrer le roman dans le réel, il permet surtout à l'écrivain, Édouard, de se faire moraliste. Dans son roman, Gide fait adopter à Édouard une posture qui lui est donc propre. L'argent, en effet, c'est avant tout ce qui s'échange : en tant que tel, il constitue le fondement métaphorique d'une réflexion aux conclusions assez pessimistes sur l'intersubjectivité et les rapports humains, comme nous l'avons déjà vu. Édouard veut faire passer un message, celui du réalisme romanesque comme supercherie. Comme Gide, il a retenu la leçon de Mallarmé, et voudrait extraire les mots de toute charge culturelle, de tout ancrage référentiel. Mais la littérature n'est-elle pas condamnée à être fausse monnaie dans la mesure où elle prétend signifier la réalité de la vie, et use de mots qui conservent l'épaisseur de leurs usages passés ? L'écrivain apparaît donc impuissant et la haute estime de lui-même que possède Édouard de

²⁶ En lumière à notre réflexion, on peut noter l'article de Gilles Leroy évoquant l'inversion comme principe littéraire : « Jean Genet, au plus haut des bas fonds », *Le Magazine Littéraire*, n°503, décembre 2010.

²⁷ « *Faux-monnayeurs en dévotion* » écrivait Molière dans le *Tartuffe*. On pense à Laura qui se marie au temple protestant par convenance, après avoir commis l'adultère, et en avoir caché le fruit.

ses capacités n'est donc qu'un leurre²⁸. Le narrateur condamne les illusions presque perdues d'Édouard, dont les prétentions se trouvent également dans les péripéties du récit, puisque, sous couvert de générosité, il mènera à leur perte Laura, Boris et Olivier.

En revanche, le portrait qui est fait de Passavent fait de lui un homme moins audacieux, mais tout aussi prétentieux.

« Pour Passavent, l'œuvre d'art n'est pas tant un but qu'un moyen. Les convictions artistiques dont il fait montre, ne s'affirment si véhémentes que parce qu'elles ne sont pas profondes ; nulle secrète exigence de tempérament ne les commande ; elles répondent à la dictée de l'époque ; leur mot d'ordre est : opportunité. » (*LFM* : 76)

Il représente le faux : son succès est construit sur l'illusion de la qualité selon Édouard puisqu'il justifie son roman, or « s'il sentait son œuvre durable, il la laisserait se défendre elle-même. », il prétend vouloir aider Olivier et Vincent, et mènera l'un à la tentative de suicide, et l'autre au meurtre.

Le personnage d'Édouard, observateur perspicace mais dépassé par ses idéaux, offre un portrait ambigu de l'écrivain : doté d'une haute considération sociale, en voulant dénoncer des préceptes littéraires jugés hypocrites, il ne fait que les poursuivre et étendre leur pouvoir. Édouard, honnête mais idéaliste, n'arrivera pas à terminer son roman, contrairement à Passavent qui connaîtra le succès.

Pour conclure sur la dimension sociale de l'Homme dans *Les Faux-monnayeurs*, il est important de garder à l'esprit qu'elle se construit selon le principe fondamental du simulacre, de la fausse semblance. En effet, nous avons observé que toute relation interpersonnelle, que le cadre soit familial, matrimonial, amical ou même plus solennel (pastoral, judiciaire), était sujette à l'apparence, à la substitution du vrai par le faux, en somme au trafic de fausse monnaie. Cette omniprésence de la fausseté dans les relations des hommes annule toute idée de réalité : c'est l'apparence qui devient « réalité » et qui garantit l'ordre dans la société (c'est elle qui préserve les convenances dans les bonnes familles, menacées de poursuites judiciaires ; c'est elle aussi qui permet à une jeune femme adultère de ne pas être mise au banc de la société, etc).

²⁸ « Dépouiller le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman », *LFM*, p. 47

Nous avons vu que le récit évoluait dans une recherche définitionnelle, avec une augmentation du nombre d'occurrences du lexème « homme », qui concordait avec une augmentation des articles définis à emplois génériques. La définition de l'Homme nous apparaît donc progressivement, ainsi notre réflexion à son sujet évolue également. Les premières étapes de notre réflexion laissent à penser que la définition qui s'amorçait se voulait très globalisante, généraliste. En effet, nous pensions que les éléments donnés sur la nature humaine restaient trop superficiels, peinaient à atteindre l'essence de l'Homme. En retournant le problème, on peut alors se demander si ce ne sont pas les éléments narratifs, la diégèse, qui empêchent justement cet accès à l'essence humaine. Le seul personnage dont nous arrivons à percevoir la quête intime, quand bien même est-elle idéaliste et pleine d'illusions, est Édouard, l'écrivain. Nous savons ses états d'âme d'écrivain, son ancien amour platonique pour Laura. Nous devinons sa passion dévorante pour Olivier, ainsi que la haute estime qu'il confère à son rôle dans la société des hommes. C'est également le seul personnage en dehors de toute intrigue : s'il agit, c'est en conseiller, en ami, jamais en élément nécessaire à une situation particulière. Édouard apparaît avant tout comme un être solitaire. D'ailleurs, l'exercice de réflexion sur soi qu'est son journal intime, révélé par Bernard, l'inscrit dans la solitude, dans une certaine indépendance d'apparat. Progressivement, cet homme se laisse entraîner, toujours d'assez loin, dans des histoires de cœur (avec Olivier), de regret (avec Laura), de jalousie (pour Passavent, qui a sporadiquement plus de succès avec Olivier ... et avec les critiques littéraires), et lui aussi finit par tomber dans le jeu de la fausse monnaie des relations sociales (en assistant, notamment, au mariage de Laura, lui qui prétend ne pas supporter cette société). A la fin, il ne finit pas son livre, n'a pas réussi à déjouer les pièges de la fausse monnaie et s'est fourvoyé en prétendant aider certaines personnes, telles que La Pérouse, Boris, Laura. On peut alors émettre l'hypothèse qu'en jouant au jeu de société qu'est, justement, la vie sociale, il a échoué à atteindre l'essence qu'il recherchait tant.

Nous pouvons penser que l'auteur nous interroge sur la nature sociale de l'Homme. L'homme est-il vraiment un « animal social », pour reprendre les paroles d'Aristote ? Ou bien, s'il ne peut que vivre en société, est-il alors voué à abandonner son essence pour un jeu d'apparences qui devient sa réalité, la réalité des hommes ? A ce niveau, il est difficile d'apporter des réponses, mais les questions semblent l'aboutissement de la dimension sociale de l'Homme dans *Les Faux-monnayeurs*.

II. La dimension générique de l'Homme dans *Les Faux-monnayeurs*.

Apportons d'ores et déjà les précisions nécessaires quant à ce que nous appellerons la dimension générique de l'Homme : il s'agira, dans cette deuxième partie, d'analyser les genres masculin et féminin, dont la nature semble remise en question. Toutefois, nous ne pourrons passer au travers de considérations concernant le genre humain, fondamentales pour notre objectif définitionnel. Nous verrons les raisons pour lesquelles nous nous interrogeons sur la notion de genre dans *Les Faux-monnayeurs*, quelles questions sont posées quant aux notions de féminité et de masculinité, pourquoi l'étude du genre féminin importe dans une étude sur l'homme, et enfin comment ces considérations enrichissent notre tentative de définition de la nature humaine, selon *Les Faux-monnayeurs*.

1. De l'importance du genre dans la tentative définitoire de l'Homme.

La lecture des *Faux-monnayeurs* offre divers éléments de réflexion sur le *genre*, en voulant définir l'Homme. A la lecture de l'ouvrage, on se rend compte en effet du portrait, peu commun pour l'époque, qui est brossé de l'Homme, dont la sexualité n'est explicitée qu'à travers la contemplation du même sexe (Passavent et Édouard pour Olivier), et dont l'assouvissement des désirs sexuels entraîne généralement des difficultés psychologiques, avant même d'être sociales ou morales (Laura, enceinte, manque se suicider ; l'adultère qui provoque le départ de Bernard, le malheur de Pauline ; Olivier tente de se donner la mort après avoir connu un bonheur tel qu'il est sûr de ne jamais le rencontrer à nouveau).

Nous observons donc que la sexualité, perspective dominante de la question générique chez Gide est au cœur d'intrigues et de péripéties, et qu'ainsi il nous semble pertinent de l'analyser dans l'objectif d'obtenir une définition complète de l'Homme, tel qu'il est perçu dans l'ouvrage.

2. Manifestations du genre dans Les Faux-monnayeurs.

Entrons plus avant dans la question du genre telle qu'elle est présentée dans *Les Faux-monnayeurs*. Après l'analyse des acceptions du lexème « homme » dans des contextes prenant en compte le genre, nous étudierons un extrait afin d'appuyer nos propos de manière plus concrète.

2.1. Le genre mis en scène dans *Les Faux-monnayeurs*.

- *Le genre humain*

Avant d'évoquer la nature de l'homme, de genre masculin, l'ouvrage offre avant tout une définition de l'Homme, tous genres confondus. Ainsi, de nombreux exemples témoignent d'un emploi du lexème « homme » sans démarcations génériques : « l'homme éprouve ce qu'il imagine éprouver » (*LFM* : 73) (considérations psychologiques générales) ; « savent raconter la gloire du seigneur mieux que les hommes » (*LFM* : 106) (opposition de l'humain et du végétal) ; « vous croyez les hommes trop différents d'eux » (*LFM* : 147) (opposition de l'humain et de l'animal) ; « la société des hommes est moins intéressante que celle des plantes » (*LFM* : 148) (comparaison entre l'humain et le végétal).

On réalise que le regard porté sur le genre humain existe bel et bien dans *Les Faux-monnayeurs* et qu'il se fait davantage dans la comparaison aux autres éléments, notamment végétal et animal. Les deux dernières comparaisons sont faites par Vincent, qui commettra une grave erreur de jugement en se sentant supérieur à Lady Griffith, dont il sous-estimera les pouvoirs, ce qui le mènera à l'assassinat, puis au suicide. Il commettra également une faute en abandonnant Laura, enceinte. Ce sont donc des manquements à la morale, une vision amoral de la vie, observée et vécue uniquement de manière scientifique, qui mènera Vincent à sa perte et rendra fallacieuses ses comparaisons.

L'opposition entre l'humain et le végétal, à caractère religieux, est effectuée par Azaïs. Une fois de plus, c'est un raisonnement absurde. Azaïs cultive ses plantes, les juge meilleures chrétiennes que les hommes et oublie ses enfants, tous en désespoir moral.

La première phrase, d'Édouard, est elle aussi significative d'un échec dans le roman. Selon lui, le sentiment et l'imagination de ce sentiment sont la même chose. « Dans le domaine des sentiments, le réel ne se distingue pas de l'imaginaire » (*LFM* : 73). Pourtant, il est meilleur de garder certains sentiments à l'état d'imagination et de ne jamais les mettre en effet. Ainsi, Olivier tente de se suicider après avoir « vécu » son amour pour Édouard. De même, celui-ci cesse progressivement de s'intéresser à lui, pour terminer le roman par un intérêt soudain pour Caloub.

- *Le genre masculin, en opposition au genre féminin.*

Nous avons relevé plusieurs occurrences du lexème « homme » dans un contexte l'opposant à la femme. « L'homme qu'elle aime n'est, le plus souvent pour elle, qu'une sorte de patère à quoi suspendre son amour » (*LFM* : 96) (la nature de l'amour éprouvé par la femme pour l'homme) ; « les hommes sont indiscrets » (*LFM* : 129) (caractéristique exprimée comme naturelle de l'homme par la femme) ; « des hommes fermes » (*LFM* : 223) (évocation de *statistiques* (*Ibid.*) établissant la domination croissante des hommes par les femmes) ; « comme un homme » (*LFM* : 282) (comparaison entre l'intellect de la femme et celui de l'homme) ; « plus de bon sens que bien des hommes » (*Ibid.*) (comparaison de leur sens commun) ; « dont les hommes voudraient garder le monopole » (*LFM* : 306) (autre attestation d'insubordination de la femme à l'homme).

D'ores et déjà, on observe une évolution dans les idées développées par les protagonistes évoquant l'homme dans ce contexte. En effet, progressivement, on observe un véritable bras de fer en place entre les hommes et les femmes, par le biais de phrases au présent de vérité générale.

Tout d'abord, il y a les hommes qui émettent des critiques, parfois subtiles, envers les femmes. Édouard, à travers sa métaphore de la « patère », laisse entendre que la femme n'a pas vraiment besoin d'un homme bon, dont la personnalité lui convienne, puisque sa « propension au dévouement » est telle qu'elle offre son amour à n'importe quel homme. Enfin, son beau-frère infidèle, Oscar, établit des statistiques à l'emporte-pièce, prenant fait et cause pour les maris adultères qui se font « sauter sur les épaules » par leurs épouses, elles, vertueuses. Et de conclure par cette sentence : « Ah ! mon ami, les pauvres maris sont parfois

bien à plaindre » (*LFM* : 224). Les hommes offrent donc une vision édulcorée et naïve des relations entre les hommes et les femmes : les uns, inévitablement, naturellement, infidèles, les autres, douces, crédules et dévotes.

Les femmes prennent le parti adverse, dans les positions également. Deux femmes, très différentes, sont au cœur de cette opposition : Sarah, jeune fille de pasteur intelligente et audacieuse, et Pauline, mère d'Olivier, croyante, dévouée, mais réaliste. Le long paragraphe au discours indirect renforce l'injustice telle que Sarah l'a vécue : elle qui est instruite refuse « la dévotion conjugale ». Ses positions finissent même par évoluer jusqu'à rendre la femme supérieure à l'homme, car faisant « souvent preuve de plus de bon sens. » Gide brosse alors le portrait d'une femme engagée, déterminée et volontaire. Ces qualités, habituellement attribuées aux hommes dans l'ouvrage, sont rassemblées en Sarah ... qui finira par aimer une femme, c'est-à-dire, par s'attribuer le caractère masculin ultime. Pauline, en revanche, représente le type féminin de la littérature gidienne, notamment par sa fidélité. Comme Alissa dans *La Porte Étroite*, Marceline dans *L'Immoraliste*, elle vit dans la dévotion chrétienne et le dévouement conjugal, allant même jusqu'à cacher les mots doux que son mari laisse irrespectueusement tomber de ses poches ! Mais, comme Alissa et Marceline, elle n'apparaît pas moins intelligente que son inélégant époux. Pauline prétend qu'en acceptant l'adultère de son époux, elle se montre plus forte que les hommes. De la sorte, elle acquerrait une liberté de pensée habituellement réservée aux hommes.

Les hommes paraissent ainsi bien dépassés par les femmes, qu'ils sous-estiment et méprisent. Le portrait de femmes que dresse Gide est tout à fait représentatif de l'idée qu'il se fait de la femme à son époque. En pleine quête de libertés, le féminisme devient le cheval de bataille des femmes du début du siècle et Gide réfléchit sur la femme moderne à travers la brillante Sarah, dont l'issue apparaît inévitablement être l'homosexualité, lui qui en a exposé une conception méliorative. Enfin, Pauline représente davantage le parangon de vertu qu'est l'idéal féminin gidien, inspiré des théories psychanalytiques de la mère vertueuse (dont le sens du sacrifice paraît inhumain), opposée à la putain²⁹.

²⁹ La théorie semble aller plus loin, en faisant de Pauline la mère d'Olivier, homosexuel : il embrasse ainsi la suite du concept psychanalytique de la mère vertueuse, « intouchable », qui annule tout complexe d'Œdipe chez le garçon et provoquerait, en partie, l'homosexualité.

- *Le genre masculin, ennobli par l'homosexualité.*

Notre relevé d'occurrences du lexème « homme » contextualisé par l'homosexualité masculine nous laisse penser qu'elles expriment une tentative d'élever le genre masculin par l'homosexualité. Dans tous les cas, les références à l'homosexualité se veulent subtiles, tout comme les relations homosexuelles entre les hommes du roman, qu'ils s'agissent d'Édouard et Passavent avec Olivier ou d'Armand.

« Je m'intéresserais davantage aux animaux, si je m'intéressais moins aux hommes. » (*LFM* : 147) (les animaux sont encore objets d'apprentissages, rapprochement de l'homme à l'animal) ; « les idées, je l'avoue, m'intéresse plus que les hommes » (*LFM* : 187) (réflexion sur la valeur du journal d'un roman). Il est intéressant de noter que la thématique de l'homosexualité (masculine et, dans une moindre mesure, féminine) traverse le roman en filigrane. Par conséquent, ses manifestations n'existent pas uniquement à travers le terme « homme », comme dans les deux exemples cités ci-dessus.

A chaque fois, il s'agit d'un véritable exercice de subtilité, puisque les deux exemples témoignent de syllepses de sens, à la fois sur le verbe « s'intéresser à » sur le substantif « homme », ce qui n'étonne guère quand on sait que le premier est une phrase de Passavent, auteur aux qualités littéraires douteuses mais adepte des sous-entendus, et que le second est issu d'une discussion sur la valeur d'un journal de roman entre Mme Sophroniska et ... Édouard, romancier réputé. Quand Passavent prétexte s'intéresser trop aux hommes pour s'intéresser aux animaux, c'est au sens générique, masculin, qu'il faut prendre le substantif « homme ». Certes, le romancier qu'il est prétend observer l'humanité pour s'en inspirer, mais il s'intéresse également sexuellement aux hommes sur lesquels il jette son dévolu, tel qu'Olivier. Il en va de même pour Édouard, qui, s'il prétend s'intéresser davantage aux idées, n'exclut pas s'intéresser aux hommes, dans les deux sens également donnés pour Passavent. Ses difficultés à poursuivre son roman n'ont-elles pas commencé quand il a rencontré Olivier ?

A chaque fois, l'homosexualité est évoquée implicitement, afin de laisser à l'homme une certaine densité, de ne pas le cantonner à sa sexualité ... et, peut-être, pour ne pas faire des *Faux-monnayeurs* un « roman homosexuel ».

Afin d'approfondir notre raisonnement et de nous approcher toujours plus avant dans le texte, nous avons choisi d'analyser un passage du récit : le débat lancé par Laura, Sophroniska et Bernard qui permettra à Édouard d'exprimer une vision bien particulière du genre humain.

2.2. Commentaire d'un passage : du débat sur la littérature au débat sur les hommes³⁰.

Cet extrait se situe dans la deuxième partie du roman, *Saas-Fée*. Édouard est parti avec Bernard, Laura, Mme Sophroniska, Boris et Bronja dans une station suisse afin de garantir aux enfants maladifs un environnement sain et à l'écrivain un terrain de réflexion adéquat.

La discussion commence alors que Laura, vindicative envers Édouard, lui demande des informations sur ce qu'il écrit. Devant le flou de sa réponse, Laura, rejointe par Bernard et Sophroniska, remet en cause les capacités d'Édouard à terminer son roman. Celui-ci de s'expliquer, de manière péremptoire, sur la profondeur du roman ... qu'il n'a pas commencé d'écrire, mais qu'il souhaite, à la fois au plus proche de la réalité de l'Homme et, en même temps, à l'encontre des théories illusoire du roman réaliste. Ainsi, nous verrons de quelle manière ce passage illustre la théorie globalisante du genre humain pour Édouard.

2.2.1. Un débat globalisant, faisant correspondre les éléments.

- *Une visée argumentative.*

Pour l'auteur promis des *Faux-monnayeurs*, il s'agit bien d'une tentative de justification devant la remise en cause de son travail. André Gide se sert de cette plateforme du débat pour faire passer l'écrivain-avatar, Édouard, pour un incompris aux desseins bien plus larges que le croient ceux qui n'appartiennent pas à sa condition.

Il s'agit donc d'un discours argumentatif, de forme dialectique et rhétorique. Les divers protagonistes s'adressent à Édouard par des questions (« ne craignez-vous pas [...] de faire un roman, non d'êtres vivants, mais d'idées ? »), ainsi que par des éléments plus proches du discours rhétorique, tels que l'aphorisme (« le vent existe indépendamment des roseaux »), les interjections (« Oh ! », « Eh bien ! ») ou des phatèmes ayant pour objectif de « maintenir le contact verbal sans défaillance » (Yaguello, 1981 : 27) (« Monsieur », « comprenez-moi »).

³⁰ pp. 187-188 : « Ne craignez-vous pas, en quittant la réalité [...] Eh bien ! Je n'en sais rien, » dit Édouard. »

On voit d'ores et déjà que l'argumentation rationnelle est en relation avec un autre type de discours, davantage fondé sur l'éloquence et la persuasion.

On distingue également plusieurs verbes au présent de vérité générale, inscrivant le discours dans une argumentation d'apparence objective (« les idées [...] m'**intéressent** plus que les hommes » ; « le vent **existe** indépendamment des roseaux » ; « les passions **mènent** l'homme »), ainsi que des verbes à l'infinitif (« condamner » ; « rebondir » ; « s'incliner » ; « faire ») renforçant l'atemporalité du discours et sa valeur universelle, théorique.

- *L'unité du monde en question.*

Au cours de son argumentation, Édouard ancre l'Homme dans un jeu de correspondances rappelant la synesthésie baudelairienne, faisant de l'Homme un des éléments de l'unité du monde, au milieu de la nature, de l'art et des idées, lesquelles apparaissent bien distinctes des hommes. Cette *unité du monde* est alors savamment orchestrée par un système de comparaisons et de métaphores mettant les différents éléments du monde sur un même pied d'égalité, l'un se substituant à l'autre : « les idées m'intéressent plus que les hommes [...] Elles vivent, elles combattent, elles agonisent comme les hommes. » L'Homme est comparé aux idées dont il est, naturellement, le concepteur. Il s'agit de distinguer alors ce qui revient à l'âme humaine (il s'adresse à Sophroniska, qui prétend s'intéresser à « ce qui peut éclairer d'un jour nouveau l'âme humaine ») et aux entités d'apparence indépendantes que sont les idées, comme si elles circulaient sans avoir une quelconque relation avec les hommes.

La nature et l'art sont également évoqués : « de même que nous n'avons connaissance du vent que par les roseaux qu'il incline » amène encore une fois à séparer les hommes des idées, mais propose également de les « remplacer », le temps d'une comparaison, par deux termes appartenant au champ sémantique de la nature (« vent », « roseaux »), mettant ainsi sur un pied d'égalité l'Homme, la nature et les idées, telles trois entités autonomes. Ensuite, Édouard prétend vouloir créer une œuvre littéraire ayant les mêmes caractéristiques que l'*Art de la fugue* de Bach. Le terme comparatif « comme » pose ainsi la littérature, objet de l'argumentation d'Édouard, et la musique sur un même niveau, tout en discutant la même idée que celle développée lors des précédentes comparaisons, avec les idées et la nature.

Au travers de ce débat mettant sur la même échelle les hommes, les idées, la nature et l'art, André Gide présente à travers Édouard l'auteur qui pense que l'Homme peut exister en dehors d'autres notions qui agiraient sur lui, en totale autarcie. C'est bien le projet d'écriture

romanesque d'Édouard qui prétend vouloir *dénuder* le roman de ses atours dits « non-romanesques », notamment en présentant le genre humain tel qu'il est naturellement, initialement.

Il s'agit bien d'un leurre, car même dans cette argumentation d'apparence logique se trouve une illusion qu'Édouard feint de ne pas voir. Sa méprise à l'encontre de la nature du genre humain sera ce qui l'empêchera de le traiter correctement dans son roman, éternellement inachevé.

2.2.2. *Malgré tout, l'Homme se fait propagateur de fausse monnaie.*

- *Isotopie de l'apparence en présence.*

L'apparence, la fausse monnaie, est également présente dans ce dialogue, à première lecture théorique et rationnelle. L'isotopie de la fausse semblance parcourt l'extrait (« en guise de » ; « parût un songe-creux » ; « semblait » ; « déférence extrême, exagérée » ; « trompeur » ; « *Faux-monnayeurs* ») et tisse une toile de simulacre dans l'échange prétendu didactique, instructif.

Par conséquent, même les échanges prétendus honnêtes entre gens cultivés et ouverts à l'apprentissage sont objet de fausse semblance. Ceci ne nous étonnerait guère plus que cela si nous n'étions en train d'observer un dialogue sur l'Homme et sa place dans le monde. Encore une fois, la nature humaine, hommes et femmes indifféremment, apparaît naturellement dépourvue de sincérité. Cette dimension naturelle, innée, du caractère *malhonnête* du genre humain est accrue par la remise en question de l'unité du monde dans le texte : ce qui paraissait faire de l'Homme une entité autonome, indépendante, dans la première partie, paraît désormais un leurre.

- *L'unité du monde : une illusion.*

En effet, ce qui paraissait faire de l'Homme un élément totalement autonome, et donc dont la *nature* pouvait être décelée, est en réalité un leurre ... un autre leurre.

Comme le chef d'œuvre infini de Bach, l'*Art de la fugue*, le roman d'Édouard ne sera pas concrétisé. A vouloir « bannir le pathos » des éléments, à vouloir à tout prix déceler l'essence, la nature de chacun, on s'interdit l'accès à leur richesse. Ainsi, pour Sophroniska, l'*Art de la fugue*, chef d'œuvre d'abstraction car construit arithmétiquement est un « chef d'œuvre

abstrait de l'ennui », fermé à quelques « rares initiés ». En voulant enlever la valeur humaine de l'art, en cherchant l'essence même de l'art, on obtient une œuvre que les hommes ne peuvent atteindre. A quoi bon l'art sans les hommes ?

De même Bernard réalise l' « éloquence » avec laquelle Édouard exprime ses idées. Une fois de plus, le but n'est plus de transmettre un message, indépendant de toute forme, mais davantage de persuader, de prendre l'auditeur par les sentiments pour le faire changer de position. Et Bernard d'accepter ce qu'Édouard ne conçoit pas : « les passions mènent l'Homme, non les idées. »

- *Une question finale sous forme de conclusion au roman ?*

A la fin de notre extrait, Bernard pose une question essentielle : « ces faux-monnayeurs ... qui sont-ils ? »

On peut très bien imaginer que Bernard, qui a jusque là fait preuve de clairvoyance malgré quelques erreurs, pose la question ironiquement, pensant que, pire que l'Homme, faux-monnayeur par excellence, il y a celui qui prétend vivre dans la plus infinie honnêteté, alors qu'il fait, lui aussi, circuler la fausse monnaie. La réponse ne surprendra pas : « Eh bien ! Je n'en sais rien ».

Édouard est le plus grand faux-monnayeur de l'ouvrage. Outre l'analyse sur la valeur du roman en elle-même, qui ne pénètre pas notre objet d'étude, c'est une véritable démonstration de sa philosophie du genre humain qu'il propose : si le genre humain ne peut être sans la fausse monnaie qu'il fait circuler inconsciemment, il y a l'écrivain qui, sous couvert de vérité, dispense une monnaie encore plus fausse.

III. La dimension morale de l'Homme dans *Les Faux-monnayeurs*.

Le sujet de la portée morale du récit peut porter à confusion. Le roman relate une histoire dans laquelle les sphères judiciaire et religieuse, considérées comme prépondérantes à tout discours sur la morale, sont secondaires. Certes, il y a des considérations d'ordre judiciaire et religieux, mais leur importance quant à notre objet – la dimension morale de l'Homme – n'est que faible. En revanche, il y a bien un discours moral, mais qui apparaît de manière plus subtile et globalisante, visant notamment à définir la nature, toujours évolutive, de l'Homme.

Notre recherche portera donc sur les différents contextes moraux dans lesquels le lexème « homme » apparaît. Nous étudierons un passage du roman afin de voir de manière plus localisée comment le discours moraliste fait surface dans la diégèse et participe à la définition, par laquelle nous concluons, du substantif « homme ».

1. *La question de la valeur épistémologique*

La fonction thématique du titre (Genette : 1987) interroge le rapport à la morale du potentiel lecteur. Non seulement la question du faux, de l'artificiel, est-elle posée, mais en plus elle nous inscrit dans un cadre juridique patent et donc suggère une prise de position du lecteur, comme il en est souvent le cas dans les récits policiers : la justice morale du système judiciaire, les circonstances atténuantes du coupable et la place de la société dans cette culpabilité sont les thèmes généralement abordés par ce type de récit. En effet, la mise en circulation de fausse monnaie étant condamnée par la loi, on sait que la justice³¹ sera présente. Par conséquent, compte tenu de notre objet d'étude, on sait que la morale aura également un rôle à jouer dans la représentation qui nous sera offerte de ces hommes et femmes, présentés comme centraux au récit, ces faux-monnayeurs. Toute étude du texte doit donc faire un sort à sa dimension morale, si elle prétend à la complétude.

³¹ C'est-à-dire, l'application *sociale* de lois *morales*.

2. Les manifestations de la morale dans *Les Faux-monnayeurs*.

Observons désormais les occurrences du lexème « homme » dans un contexte spécifique à la morale, c'est-à-dire qui s'en ferait le porte-parole, le dénonciateur ou le perversisseur.

Nous avons analysé le texte, toujours en suivant les occurrences du lexème « homme » et nous avons pu établir une progression thématique du traitement de la morale : elle est d'abord annoncée comme une transmission effrayante derrière laquelle se cacheraient les hommes, couards ; ensuite, la tonalité traitant la morale change et devient ironique, amorçant ainsi le changement de la troisième partie, qui approche davantage le renouveau des valeurs par leur annulation. On remarquera que les personnages du discours sur la morale sont assez peu nombreux, mais récurrents.

2.1. La morale comme faire-valoir de l'humanité.

La morale apparaît initialement comme le faire-valoir de groupes d'hommes assez importants pour avoir des chefs de clan et des valeurs qui leur sont propres. A vrai dire, il n'y a pas une morale, mais au moins deux, appartenant chacune à un de ses groupes.

La première, la morale dite *religieuse*, devient valeur-étalon d'Azaïs quand il parle de ces « hommes » qui respectent moins Dieu que les fleurs, car ils n'accèdent pas au même état de contemplation (*LFM* : 106) de la religion. Le respect de *cette* morale (celle issue de préceptes religieux) devient un élément de jugement des hommes, les mettant ainsi sur un pied d'équivalence avec d'autres éléments, en l'occurrence, l'élément végétal. Le respect de la morale religieuse réapparaît comme un élément déterminant du jugement moral de l'Homme quand Édouard parle de Vedel comme d'un « digne homme » (*LFM* : 233). L'adjectif épithète « digne » fait de la dignité un simple respect honnête des convenances religieuses, sans aucune désolidarisation du champ religieux. « Le digne homme » est, en effet, pour Édouard, celui qui vit sa religion honnêtement : en y respectant les préceptes les plus exigeants, ce qui est le cas de Vedel, mais sans se poser de questions quant à la validité de ces derniers. A noter que cette notion de « dignité », appliquée à l'homme, apparaît également avec la même définition pour un autre pasteur, Azaïs (*LFM* : 106). Édouard ne rejette toutefois pas l'idée de Dieu comme prenant part à la morale des hommes de manière plus *essentielle*, c'est-à-dire en ne masquant pas ce qu'ils sont réellement mais, au contraire, en permettant l'expression de

leur intimité morale. D'ailleurs, sa conception de l'homme bon fait l'homme quelqu'un qui entend le message de Dieu, mais ne se laisse pas « vaincre » (*LFM* : 204) véritablement par lui, ne désentrave pas ses sentiments, s'empêche de sentir de grandes choses, de s'oublier et de se rapprocher de Dieu et, par la même, de lui-même.

La religion sert donc de « bouclier » à ces hommes pour s'autonomiser, en quelque sorte, du corps social et se poser en parangon de vertu afin de juger la morale de l'autre, remettant ainsi en cause les notions plus « indépendantes » de valorisation de l'Homme, telle que la dignité ou l'acceptation d'autrui.

Les écrivains, ou « littérateurs », ont aussi un système de valeurs qui participe ainsi d'une autre définition de l'homme des *Faux-monnayeurs* et, en se mettant de cette manière sur le même niveau qu'une religion et ses préceptes, ils font figures de démiurges. Dans cette optique, Olivier est un personnage intéressant : écrivain amateur initialement (il écrit des vers), sa rencontre avec Passavent fera de lui un ersatz d'« homme de lettres »³² qui, à coups de grandes phrases bien tournées, propage un discours moralisateur. Ainsi, il reprend une phrase de Passavent, qui la tenait de Paul-Ambroise³³, qui lui-même citait alors La Fontaine : « ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau » (*LFM* : 255). Olivier est alors heureux de voir son attitude, toute d'apparat et d'artifice, validée par son mentor, Passavent. Cette phrase témoigne de la dimension. L'admiration pour les écrivains est réitérée lorsqu'Olivier aperçoit Jarry, et le narrateur d'évoquer sa « fierté de ces grands hommes » (*LFM* : 287).

Olivier se sert des écrivains comme d'une caution pour agir superficiellement, et feindre à tous les niveaux (sentimental, quand il va avec Passavent uniquement pour rendre Édouard et Bernard jaloux ; littéraire, quand il adopte la même attitude désinvolte que ces écrivains, alors que lui n'est pas publié, et ne semble pas chercher à faire carrière, d'où l'appellation de *littérateur*). Cette critique implicite de cette morale du milieu littéraire, déjà bien connu de Gide en 1925, fait écho à celle des écrivains-démiurges qui se croient détenteurs d'un don leur permettant de représenter de manière authentique l'âme humaine, ce que Gide considère, nous l'avons vu au travers d'Édouard, comme un leurre.

³² p. 50. Lady Griffith fait ce reproche à Passavent.

³³ Ce Paul-Ambroise est très clairement Paul Valéry, dont le nom réel était Ambroise-Paul-Toussaint-Jules Valéry. S'ils ont été amis durant plus de cinq décennies, comme en atteste leur correspondance, et qu'ils ont partagé à leurs débuts, les mêmes cénacles symbolistes, Gide s'en est très tôt dégagé et, comme le prouvent sa passion pour la littérature moderniste européenne, notamment Dostoïevski, qui cherche à rendre au plus près les truchements de l'être intime, et, de manière plus distante, la psychanalyse, il ne s'accorde guère avec Valéry sur ce point.

2.2. La transmutation des valeurs amorcée par un changement de registre.

Progressivement, on réalise que la critique émise envers les deux milieux moralisateurs que sont les cercles (fermés) de la religion et de la littérature gagne en acidité, en adoptant une tonalité bien plus ironique et en visant, non plus des sphères vastes et ne concernant que quelques adeptes, mais en s'attaquant de bien plus près à des personnes.

Lorsque Bernard prétend oublier « sottise des hommes » (*LFM* : 171) lorsqu'il est en haut d'un mont suisse, à Saas-Fée, il s'agit bien d'une démonstration de cette « sottise » contre laquelle il s'élève. Bernard regarde les hommes, du haut de sa montagne, avec dédain, alors qu'il a manqué de clairvoyance et de maturité en rejetant l'homme qui l'avait élevé toute sa vie, ainsi qu'en s'autorisant à lire le journal d'Édouard, qui n'était alors pour lui qu'un inconnu. Quand notre auteur lui fait tenir de tels propos, c'est bien pour mettre en exergue cette stupidité tout humaine qu'il dénonce. En établissant de telles critiques envers les hommes, Bernard se pose en homme vertueux, ce qu'il n'est définitivement pas. L'homme, embourbé dans le jugement hâtif et radical de son prochain, omet ses propres manquements et ne peut, de cette manière, les résoudre. Bernard, en s'opposant au reste de l'humanité qu'il juge idiote, se rend encore plus idiot.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la justice n'est pas non plus exempte de malhonnêteté et se voit aussi traitée par l'ironie. Oscar Molinier fait de son collègue, Albéric Profitendieu, « un honnête homme » (*LFM* : 229), bien qu'il estime le départ de Bernard du foyer familial comme « dans l'ordre des choses » (*Ibid.*). Qui peut se permettre de juger de l'honnêteté de quelqu'un quand, comme Oscar Molinier, on est affublé d'un devoir moral, de par sa profession, et que l'on refuse de traduire en justice ceux qui tentent de s'y dérober, parce qu'ils appartiennent à des familles de haut rang ? Encore une fois, il s'agit d'une belle hypocrisie que celle d'Oscar Molinier qui ne voit pas le mauvais comportement de ses enfants (vol de Georges ; mensonges d'Olivier) et qui ment ouvertement à son épouse.

L'ironie est également présente lorsque Passavent relate l'apologue du « jeune homme » (*LFM* : 110) qui, en commençant à dissimuler, a fini par tuer. Or, dissimuler est bien ce que Passavent fait. Lui qui prétend travailler très dur est plus mondain qu'écrivain (« Nous étions partis avec l'idée de travailler beaucoup, mais jusqu'à présent, nous n'avons guère fait que nous baigner » (*Ibid.*)) ; lui qui prétend vouloir le bien de ses *amis*, Vincent Molinier et Lady Griffith, les mènera à l'assassinat et au suicide. L'homme se croit encore détenteur d'une

morale qu'il se doit de propager car il s'en pense le parangon, alors qu'il n'en est rien. Olivier écoutera attentivement cet apologue, le citant dans sa lettre adressée à Bernard, mais fera le contraire et commencera à dissimuler. En voulant se moraliser les uns les autres, les hommes dénature la vraie morale et l'annule, créant une contre-morale.

2.3. La transmutation des valeurs en marche

Le discours moraliste des *Faux-monnayeurs* a deux versants. D'une part, il existe une véritable dénonciation de la morale dite « conventionnelle », communément admise par la société française du début du XX^e siècle, à travers un démontage de cette morale qui ne fait que fourvoyer les relations amoureuses, amicales, professionnelles et pourrit de l'intérieur la société entière ; de l'autre, apparaît une tentative d'éviter cette morale, qui n'est qu'une illusion, par un discours, non pas immoraliste, mais amoraliste. Le personnage de Strouvilhou, comme Édouard parmi les écrivains, le duo Azais-Vedel dans le personnel religieux, sera l'avatar de cette amoralité, qui a pour particularité d'intervenir essentiellement à la fin du roman, permettant ainsi d'en déduire l'enjeu moral de l'ouvrage, après la période de démonstration critique de l'illusion qu'est la morale, et le cynisme ambiant accentué par l'ironie dans toutes les sphères de la société (religion, justice, arts). Ce mouvement de la morale *dévalorisée* apparaît alors comme la raison principale de cette évolution du regard sur l'Homme que semble observer Gide et qu'il veut représenter à travers *Les Faux-monnayeurs*.

Dans l'échange entre Strouvilhou et Passavent, l'immoralité notoire de Passavent se verra déstabilisée par l'amoralité de Strouvilhou qui mentionne, à six reprises, l'« homme³⁴ » dont il cherche à donner une définition. Cet homme n'est qu'une « unité sordide » (*LFM* : 316). Sa définition de l'Homme ne confère pas plus de valeur à un autre type d'homme, c'est pour cela d'ailleurs qu'il réfute les attaques d'égoïsme. En revanche, il s'oppose à l'altruisme et à la philanthropie. Pour lui, tous les hommes se valent et ils ne valent rien. L'Homme est alors dépossédé de toute valeur intrinsèque, et ne suscite chez le nihiliste qu'est Strouvilhou que du mépris et du rejet, tout comme ses productions, notamment artistiques (produit par les hommes, pour eux et sur leurs considérations). Par ce qu'il n'y a pas de morale, il n'y a pas de bien et de mal. Alors, l'idéalisme peut très bien être intolérant, comme celui que prône Strouvilhou qui voit en l'homme « vertueux » (*LFM* : 319) un homme « implacable » (*Ibid.*)

³⁴ pp. 316 à 319

et qui vise la purification de l'humanité, comme l'explique le nihiliste dans sa tirade finale, acmé explicative.

La mise en action de cette théorie sera évidemment la mort du jeune Boris qui dut renoncer à la vie, qui n'a aucune valeur pour Strouvilhou, afin d'intégrer, par désespoir, la *Confrérie des Hommes Forts*, groupuscule extrémiste composé des jeunes Georges Molinier, Léon Ghéridanisol (cousin de Strouvilhou) et Philippe Adamanti, surnommé Phiphi. Ces jeunes prétendent avoir pour « vertu » (*LFM* : 367) de ne pas tenir à la vie. Ils répondent ainsi aux caractéristiques de l'absence de valeurs dont Strouvilhou est le représentant : idéaliste³⁵, menteur, voleur, etc.

S'il s'agit là d'une démonstration de la théorie nihiliste, qui nie toute valeur intrinsèque aux hommes, on retrouve ce même enjeu quand Bernard entre, avec l'ange, dans un bar et qu'il entend cet « homme encore jeune » (*LFM* : 333), inconnu, qui tient un discours politique sur le passé et l'avenir hypothétique de la France, en évoquant un déterminisme national qui empêcherait toute énergie nouvelle de dynamiser la politique, de la rendre plus combative. Ce jeune homme représente un autre trait caractéristique de la perspective gidienne de l'Homme : son idéalisme. Alors que les adolescents de la *Confrérie des Hommes Forts* témoignent de leur appartenance à la catégorie des « hommes forts » en menant le jeune Boris au suicide, ce jeune homme contemple l'idée qu'un « homme d'action » (*LFM* : 334) est nécessairement anti-conventionnel, et qu'il fait donc fi de la morale, fruit de cette société qui veut faire régner un ordre illusoire. Le sens de toute morale est dans le combat, la nouvelle morale est le combat nationaliste. Le destin d'un pays n'appartient qu'à son peuple, et celui-ci se doit de s'opposer par la violence aux autres afin de le défendre.

Finalement, la loi des nations est celle dont Strouvilhou se fait l'avocat : une logique de défense de soi-même, d'offense d'autrui afin d'acquérir ses possessions et, pour reprendre le lexique épique qu'adoptent les orateurs du bar, de les annexer afin de garantir sa jouissance maximale. Avec cette démonstration particulière de nihilisme, peut-être André Gide fait-il, dans la France de l'entre-deux guerres, le lien entre ce qui choque les individus, *conventionnels*, et ce qui est monnaie courante dans les relations internationales. Le résultat de la transaction n'est qu'histoire.

³⁵ Ibid., « *l'homme fort ne tient pas à la vie* » : encore une fois, notons la recherche de définition de l'homme, ici perçu selon deux critères, la puissance et le rejet de sa propre valeur, à travers l'article défini « l' » et le présent gnomique.

2.4. Étude d'un passage : le regard de Strouvilhou sur les hommes³⁶.

Le passage que nous nous proposons d'analyser est un moment-clé dans la dialectique moralisatrice du roman dans le sens où, pour la première fois, le regard sur l'Homme porté par le roman est exposé et théorisé. Strouvilhou rencontre Passavent, qui l'a convié dans son manoir afin de s'entretenir sur la direction éditoriale de la revue de Passavent, que ce dernier souhaite confier à Strouvilhou. Les deux hommes partagent un amour de la dissimulation et de la perversion, mais dans des sphères différentes : alors que Passavent prétend posséder des qualités littéraires, il se trouve n'être en réalité qu'un habile rhéteur au contenu plus que suspect, qui fera d'Olivier un menteur manipulateur ; Strouvilhou n'est pas attiré par le milieu littéraire, sauf s'il s'agit de la corrompre, d'où son rapprochement, *in fine*, avec Passavent, alors que ses activités de tricheur sont déjà en cours : Strouvilhou dirige un groupuscule de jeunes adolescents (parmi lesquels Georges Molinier, son cousin Ghéridanisol et leur compère Phiphi) qui a en charge de faire circuler la fausse monnaie, et lui de leur inculquer la théorie de l'homme fort qui doit renoncer à la vie, dépourvue de tout sens et de toute valeur, ce qui aboutira, comme nous l'avons vu, au décès de Boris.

Voyons alors en quoi la rencontre entre Passavent et Strouvilhou témoigne de l'aboutissement du roman vers un nouveau regard sur l'Homme.

Nous observerons, pour commencer, la dimension argumentative, proprement théorique du récit, qui expose son regard obsessionnel sur cette humanité du néant, puis, nous nous pencherons sur la machination ironique mise en place par Strouvilhou pour passer de la théorie à la pratique.

³⁶ Notre analyse commencera à « l'égoïsme non plus ... » (p.317) jusqu'à « ... ces billets à ordres : les mots » (p.319)

2.4.1. Un discours théorique sur les hommes.

Partiellement dirigé par les observations et interrogations de Passavent, le nihilisme de Strouvillhou trouve une tribune afin d'être exposé, par le biais d'un montage insidieux, persuasif et organisé de manière à susciter l'interrogation du lecteur.

- *Le discours argumentatif*

Outre l'aspect dialogique, c'est véritablement une argumentation sur le nihilisme que propose Strouvillhou. Passavent ne sert que de faire-valoir à la discussion, dont il encourage la poursuite à plusieurs reprises (« Non, rien ; continuez, je vous écoute » ; « Continuez »). Il souligne même la dimension toute théorique de l'exposé de Strouvillhou qui n'attend pas de détracteurs pour énoncer ses idées (« Vous n'êtes pas de ces orateurs qui attendent le fouet de la contradiction pour partir. »)

Ainsi, comme préparé précédemment, le discours de Strouvillhou apparaît construit en partant du plus général vers le particulier. Il commence par donner les « faits », tels qu'il les interprète, du regard des hommes sur eux-mêmes, notamment en utilisant le pronom sujet « on » impersonnel (« On voudrait nous faire croire qu'il n'est pour l'Homme d'autre échappement à l'égoïsme ... ») pour passer vers le jugement de valeur (« à l'égoïsme qu'un altruisme plus *hideux* encore ! ») et, enfin, la prise de parti (« Quant à moi, je ... ») Strouvillhou s'adresse à un interlocuteur, Passavent, dont il cherchera à gagner l'estime, en prétendant, d'emblée, s'adresser à lui dans un but didactique (« Et c'est ça que vous ne comprenez pas bien ... »)

La machine est mise en route, nous avons tous les éléments pour installer le discours argumentatif qui vont permettre à l'auteur d'exposer le nihilisme de Strouvillhou. Progressivement, Strouvillhou abordera tous les pans de sa théorie : le mépris pour le genre humain, qui s'estime (« en tant qu'homme, je me méprise et me hais à l'égal d'autrui ») ; le refus du christianisme tel qu'il est présenté (« je ne puis supporter la pensée d'un Christ ») ; le rejet de la littérature à l'image des hommes qui la produisent et à qui elle s'adresse (« y crever des outres, pour y démonétiser tous les beaux sentiments, et ces billets à ordre : les mots »). A chaque fois, un élément apparaît : l'évidement de toute la teneur *valable* des institutions qui régissent la société des *Faux-monnayeurs* (relations inter-individuelles, littérature, religion).

A cela s'ajoute une forte présence du mode infinitif, mode du discours idéal, conceptuel car en dehors de temporalité de la chronogénèse : « croire », « entrer », « désirer », « répéter »,

« vomir », « imaginer », « plaire », « supporter », « enfoncer », « prendre ». De plus, on observe un réseau de verbes exprimant le sentiment (« hais », « il me plaît », « ne puis supporter »), le jugement (« il est vrai que », « je tiens les sceptiques pour des gens sans idéal », « douter qu'elle puisse »), l'opinion (« prétends », « convaincre ») propres au discours argumentatif qui vise, pour un locuteur, à présenter une opinion, à la défendre, afin de faire changer de position l'interlocuteur.

- *L'obsession pour l'Homme*

L'Homme est au cœur des considérations nihilistes de Strouvilhou, mais pis encore, il semble obsédé par sa haine pour le genre humain.

Outre les termes très forts qu'il emploie pour caractériser l'humanité et ses penchants (« hideux », « abject et méprisable », « unités sordides », « me les faire vomir », « humanité servile », « gens affreux ») qui témoignent du caractère passionné, davantage qu'intellectuel, du rejet de l'Homme par Strouvilhou, c'est le nombre d'occurrences du lexème « homme » qui montre l'obsession de Strouvilhou pour l'objet de sa rancœur. Effectivement, on compte pas moins de six occurrences du terme « homme », ce qui correspond, compte tenu du nombre de pages de notre extrait (deux), à une moyenne d'apparence très supérieure à la moyenne d'apparence par pages de la troisième partie du roman, et du roman en général³⁷. Dans la troisième partie du roman, on compte une apparition moyenne du lexème « homme » toutes les cinq pages, alors qu'il apparaît en moyenne toutes les sept pages dans l'intégralité du roman. Or, dans nos deux pages d'études, ce sont déjà six occurrences qui apparaissent, signe de l'intérêt extrêmement prégnant de Strouvilhou pour les hommes.

On peut distinguer également un lexique d'aptitudes propres à l'Homme, montrant la diversité de sa nature : « raisonnement », « égoïsme », « altruisme ». « indignation », « contradiction », « pensée », « bien-être ». A chaque fois, l'enjeu est le même : montrer que le regard sur l'Homme, en plein milieu de cette première moitié dévastatrice du XX^e siècle, est en évolution et que l'Homme reste au cœur des préoccupations, surtout de ceux qui lui contestent

une quelconque supériorité sur les autres espèces.

³⁷ Pour le décompte des occurrences, voir tableau 1 p. 20.

- *Une rhétorique propre à persuader l'interlocuteur.*

Lors de cet « entretien d'embauche », Stouvilhou démontre que, s'il a parfaitement saisi le nihilisme et les mécanismes du discours argumentatif, il est également pleinement conscient qu'il lui faudra user d'une rhétorique pour persuader Passavent, non seulement de lui laisser la tribune que représente sa revue, mais d'adopter sa façon de penser le genre humain.

Strouvilhou, s'il expose sa thèse et parle avant tout de ses sentiments et opinions, n'oublie pas toutefois qu'il s'adresse à un auditoire et qu'il doit prétendre le prendre en compte pour arriver à ses fins, quitte à employer divers artifices de communication. Nous avons ainsi des exemples de l'utilisation de la fonction phatique³⁸ par Strouvilhou à l'égard de Passavent (« Vous disiez ? », « dites »). Strouvilhou interpelle également Passavent à deux reprises, notamment en faisant référence à son statut de comte (« Monsieur le comte », « mon cher comte »), et soumettant Passavent à l'erreur de son jugement, afin de mieux démonter l'image qu'il a pu se faire de lui (« je crains que vous ne vous soyez mépris sur moi jusqu'à présent », « je dois vous avouer »). Nous verrons plus tard que cette fonction communicationnelle a aussi un autre objectif.

Strouvilhou se prend à témoin et donne des exemples de sa propre conception de l'humanité, en quittant l'impersonnalité de la théorie pour intégrer un discours plus personnel, en relatant des épisodes de sa vie quotidienne : « il ne m'arrive pas de monter dans un tram ou dans un train », « quand je devrais sauter avec [une bombe], je l'apporterais volontiers sous ma veste ». De cette manière, Strouvilhou montre comment il vit son nihilisme et exprime, de façon encore assez crue et grinçante, son dégoût de l'humanité. Relater des événements habituels (prendre le tramway, entrer dans un lieu mondain) permet d'ancrer son discours dans une certaine norme, celle du quotidien et de le rendre moins extravagant, plus acceptable.

Enfin, Strouvilhou utilise des arguments d'autorité afin de placer sa philosophie sous une certaine crédibilité, celles des Anciens, notamment d'Homère (« certains Grecs l'avaient entrevu [...] Voir *Odyssée*, chant sixième. ») Par ailleurs, il sait qu'en utilisant Homère, il touche la sensibilité littéraire de Passavent, écrivain confirmé et éditeur en devenir.

³⁸ Nous reprenons les distinctions faites par Jakobson (« Closing Statements: Linguistics and Poetics », *Style in language*, Thomas Sebeok, 1960, pp.350-377). La fonction phatique a pour objectif essentiel de « maintenir le contact », c'est-à-dire de rappeler à l'interlocuteur que le discours, dont il peut parfois perdre le fil, s'adresse à lui et est supposé avoir un effet sur lui.

Le discours de Strouvilhou, s'il se veut « oral », puisqu'il s'agit d'un dialogue avec Passavent, est construit et organisé de manière à exposer clairement et de manière persuasive sa thèse sur l'humanité. Le discours politique est ici corrompu : il ne s'agit de délibérer sur le meilleur fonctionnement de la Cité, mais bien de rendre tout fonctionnement nul puisque les êtres qui la composent n'ont guère de valeur intrinsèque. Toutefois, même si le discours tenu semble au simple niveau de la théorie et si son orateur peu passer pour un extravagant, mais inoffensif, extrémiste, on découvrira que les paroles évoluent, simultanément qu'elles persuadent, vers les faits.

2.4.2. *L'ironie de Strouvilhou : mise en pratique insidieuse d'une théorie.*

- *Strouvilhou, figure en chef de la fausse monnaie.*

Strouvilhou apparaît virulent dans ses propos, mais ne semble pas mettre en action ce qu'il soutient, comme le montre l'emploi important du mode conditionnel : « voudrait », « saurait », « devrais », « apporterais », « suffirait », « préfèrerait », « produirait », « faudrait ». On trouve également un nombre important de verbes au mode infinitif (« croire », « convaincre », « monter », « entrer », « retourner », « supporter », « répéter », « imaginer », « produire », « offrir », « voir », « obtenir », « travailler », « regretter »). Ainsi, la théorie semble être au cœur de l'objet du discours de Strouvilhou, comme l'indiquent les verbes qui situent le discours en dehors de toute réalité temporelle, le conditionnel étant un temps, comme son nom l'indique, de la condition (il faut un élément, ici absent, pour qu'il ait lieu) et l'infinitif est impersonnel et n'a pas de bornes temporelles.

Cependant, les propos de Strouvilhou, d'apparence idéale, visent avant tout à cacher la réalité qui se trame et se met en place alors qu'il parle : celle qui entraînera la mort de Boris. En effet, si Strouvilhou donne peu de valeur à la vie en général, y compris la sienne, ce n'est pas lui qui sera le premier propagateur de ce retrait de la valeur à la vie mais le jeune Boris qui acceptera de renoncer à sa vie sur un coup de tête, signe qu'elle n'a pas de signification à son sens, après avoir subi les pressions persuasives de ses pairs, membres du groupuscule de la Confrérie des hommes forts, organisée en amont par Strouvilhou, dont le cousin, Ghéridanisol, est à la tête. Passavent est au courant du rôle de Strouvilhou dans la mise en circulation de la fausse monnaie et, après cet extrait, il réalisera l'emprise que ce dernier a sur la jeunesse qu'il fourvoie, mais n'imagine pas ce qui est en train de se jouer alors qu'ils échangent.

- *Une ironie qui met en relief le sens de la diégèse.*

Après la lecture du roman, on réalise les propos proleptiques de Strouvillhou. L'ironie du protagoniste est également de mise quand il évoque la littérature « nauséabonde », qu'il déteste car elle est fondée sur les spéculations sentimentales d'hommes coupables de « complaisance ». Or, « ces sentiments sonnent faux comme des jetons, mais ils ont cours. » A travers cette attaque en règle de l'écrivain-faux-monnaieur, on ne peut s'empêcher de penser, certes, à Passavent qui « vend du faux » en passant pour l'auteur talentueux qu'il n'est pas, puisqu'il mise tout sur l'apparence clinquante, mais surtout à Édouard, dont l'hypocrisie est toujours en creux à travers l'ironie de ce passage où tout semble se diriger vers la mort très prochaine de Boris.

Effectivement, c'est parce qu'Édouard fait placer Boris à la pension Vedel, en prétendant le rapprocher de son grand-père alors que l'enfant est en sécurité auprès de Mme Sophroniska, sa doctoresse, qu'Édouard, indirectement, provoquera la mort de Boris. En sous-estimant les bienfaits de la médecine cognitive qu'il méprise, notamment en plaçant la littérature à un niveau supérieure dans la connaissance de l'âme humaine, et donc en se situant au dessus d'elle, Édouard se rend coupable du décès du jeune Boris. Ce dernier aurait été surveillé, la solitude, qui l'a mené vers la Confrérie des hommes forts, aurait été amoindrie par la présence de la personne chère que représente Mme Sophroniska à ses yeux et il n'aurait pas rencontré ses assassins.

De la même manière, quand Strouvillhou vilipende ce « monde où tout le monde triche », il prend en compte le monde judiciaire ... qui, par « délicatesse » a laissé la Confrérie des hommes forts commettre ses premières exactions, en fréquentant illicitement une maison close.

Cette ironie apporte un tout autre souffle à notre extrait : non seulement Strouvillhou n'est plus le seul et unique coupable, mais il met le doigt sur la part de vérité du nihilisme qui met aussi en avant la fausseté des relations humaines.

- *L'ironie face à Passavent*

Nous avons vu comment, insidieusement, les propos de Strouvillhou mettaient en cause Édouard, voyons désormais comment Passavent est lui aussi victime de son ironie.

Comme nous l'avons déjà constaté au cours de notre étude, Passavent jouit d'un certain prestige social qu'il dit devoir en majeure partie à son statut d'écrivain à succès et encensé par la critique. Or, en proposant à Strouvilhou de prendre la direction éditoriale de sa revue, il ne semble pas se sentir menacé par l'objectif que se fixera Strouvilhou en accédant à ce poste : « y crever des outres, pour y démonétiser tous les beaux sentiments et ces billets à ordre : les mots. »

En « démonétisant » les mots, il veut leur enlever leur valeur, les vider de ce que les hommes leur ont intégré. Or, les auteurs ont pour but de spéculer sur ces mots qu'ils utilisent en jouant avec et en rendant pérenne la circulation de la fausse monnaie. Passavent s'attaque donc, en attaquant les mots, aux deux écrivains du roman, notamment à celui à qui il s'adresse, déjà hypnotisé par le pouvoir de persuasion de Strouvilhou qui veut le ruiner, enlever la valeur à la source du prestige qu'il cherche pas tous les moyens à maintenir.

On observe ainsi que Strouvilhou fait preuve d'un irrésistible sens de l'argumentation qu'il joint inmanquablement à la rhétorique afin de garder dans les mailles de son filet discursif l'interlocuteur dont il veut diriger la revue, pour s'en servir de tribune, et pour ruiner celui qui appartient à la caste de la société la plus méprisable à ses yeux : les écrivains, experts de la spéculation sur la fausse monnaie que représentent les sentiments. L'ironie de Strouvilhou se ressent essentiellement dans le caractère proleptique des propos qu'il tient : en effet, ceux-ci se verront vérifiés par les erreurs de jugement d'Édouard, et la pression morale exercée sur Boris pour qu'il se suicide.

SECONDE PARTIE :

DESORDRE ET ASSOURDISSEMENT DES VALEURS

I. La valeur, entité sociale avant d'être morale

1. Bouillon de morales, de l'absence à la surcharge.

1.1. Absence ou présence en creux ?

La dimension axiologique des *Faux-monnayeurs* est construite de manière paradigmatique : chaque personnage représente une déclinaison morale : comme nous l'avons présenté dans l'introduction, entre Pauline ou Rachel et Passavant ou Strouvilhou, il y a un monde, ou plus que cela, une histoire. C'est aussi dans cette optique que s'explique l'importance de la diégèse, de la narration, dans le roman. L'enjeu n'est pas seulement de mettre en scène différentes acceptions historiques du lexème « valeurs », actualisant un nouveau sème à chaque personnage, mais bien de témoigner d'une évolution, d'offrir un panorama, à la fois diachronique et synchronique, car les différentes étapes de cette histoire sont situées dans l'Histoire, mais ont toutes encore lieu dans la seule qui nous intéresse, celle des *Faux-monnayeurs*.

Le roman commence sur une tradition. Avant l'arrivée d'Édouard, seules les activités adolescentes de Bernard, Olivier et Vincent nous sont présentées. Bernard, ingrat³⁹, quitte sa

³⁹ Le rejet violent des parents par l'adolescent est un topos gidien.

famille et rejoint, non loin du foyer familial, son ami, Olivier, dont le frère connaît de vagues tourments amoureux et financiers. L'intervention d'Édouard se fait par la lecture de *La Barre fixe*, l'ouvrage de Passavant. Si Édouard déteste la personne publique de Passavant, il semble serein à l'idée de rencontrer ses neveux, surtout Olivier. On peut penser que ces 60 premières pages sont axiologiquement assez insignifiantes : rien de plus que de vagues attermoiements amoureux, des disputes familiales et des considérations financières ... En l'occurrence, le roman tel que façonné par son idéologie bourgeoise, inhérente à sa conception moderne, apparaît peu « chargé » axiologiquement.

Ce constat effectué, on peut s'interroger sur la portée d'un tel début. Si le roman paraît simple, dans ses 60 premières pages, peut-être cache-t-il, déjà, de manière proleptique, les signes de sa propre déliquescence ? Selon Philippe Hamon (1984 : 11), le concept d'absence est fondamental, « toute production de sens est exclusion, sélection, différence, opposition, toute marque est démarquage ». La première partie de notre mémoire montre un roman très chargé axiologiquement, que la narration, elle aussi omnipotente, semble éluder dans la moitié de la première partie. Selon les termes de P. Hamon, l'absence est ici « ellipse, présence en creux d'un implicite dont on désigne la place » (*op.cit.* : 13). La narration est la force elliptique et nous, lecteurs, avons donc pour charge de construire le sens.

1.2. Dialectique de l'antithèse : dissimulation et rapprochement d'Olivier et Bernard⁴⁰.

Nous avons traité antérieurement la notion de paradigme axiologique, en présentant la morale des *Faux-monnayeurs* comme une déclinaison que chaque personnage garnit de sa flexion. La distorsion et l'éloignement spirituels sont pourtant au cœur des problèmes rencontrés par le personnel romanesque, allant jusqu'à former cet ensemble composite riche en figures antithétiques. Nous avons observé deux extraits de ces 60 premières pages, afin de percevoir la prolepse en creux du roman. Comment « l'absence » initiale, cette tradition menaçante, éclaire-t-elle le « trop-plein » axiologique final du roman ? Comment des réalités opposées s'annulent-elles individuellement pour former une unité nouvelle qui, outre son effet

« *L'enfant sevré n'est pas ingrat s'il repousse le sein de sa mère* », *Les Nouvelles Nourritures* [1935], Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1964, p. 242.

⁴⁰ LFM, pp. 31-33, de « *Olivier s'était mis au lit ...* » à « *Mais Olivier se sent rassuré.* ».

annonciateur, éclaire proprement la compréhension du roman ? Quelle valeur pour le couple, qui structure les actants des différentes énigmes ?

- *Le lecteur conditionné, dès le préambule.*

L'extrait se lit telle une alliance des contraires. Tout semble converger vers l'opposition, puis l'unification, d'un élément et de son contraire. La citation liminaire de Shakespeare⁴¹ permet au lecteur d'adopter une attitude méfiante (n'est-ce pas la position liminaire du stylisticien ?) face au texte car elle met en opposition des termes pour montrer ce que leur combinaison apporte. C'est bien là le sens de l'antithèse, figure de construction et figure de sens, qui unit les contraires pour nous faire entendre le monde caché derrière les constructions culturelles. Ainsi, Shakespeare fait de « plenty and peace » (qu'on traduirait par « les années d'abondance ⁴² »), la source des « cowards » (« lâches »), tout comme il rapproche « hardness » et « hardiness » par une construction phonétiquement parallèle (les deux mots se prononçant quasiment à l'identique, le [i] de « hardiness » était un [i court] en position implosive), mettant sur le même plan d'engendrement, et de personnification, la dureté, la difficulté (« hardness ») et l'audace (« hardiness »), la seconde étant mère de la première. La notion d'engendrement n'est pas fortuite, et elle a certainement motivé le choix de la citation, quand on sait que *The Tragedy of Cymbeline, king of Britain* traite justement des questions de bâtardise et des choix moraux qui s'en suivent.

- *Échange de positions et polysémie.*

Premièrement, observons la tension entre les sèmes /passif/ et /actif/. Olivier se positionne « pour recevoir le baiser de sa mère ». « Recevoir » est un verbe de sens passif, mais de forme active ; c'est-à-dire que, sémantiquement, le sujet n'est pas celui qui effectue l'action. Olivier est donc en position passive. Il « serra » Bernard dans ses bras. Le sens rejoint la forme du verbe, Olivier est actif. En connaissance du passif (...) freudien de Gide et de ses attirances schizophréniques pour la psychanalyse, n'ayons pas peur de voir une signification très claire dans ce jeu de forces active et passive. Notons également l'importance des objets

⁴¹ Extraite de *The tragedy of Cymbeline, king of Britain*, III, 6, probablement écrite en 1609.

⁴² Selon le *Harrap's Shorter français/anglais 2009*, du moins.

grammaticaux des deux verbes qui nous intéressent : « le baiser de sa mère » (complément d'objet direct de « recevoir ») et « Bernard ». En passant de la relation passive de l'enfant à la mère, à la relation active, mais adulte, du jeune homme à l'un de ses pairs, on y voit, outre la mise en abyme du passage à l'âge adulte, caractéristique du roman d'apprentissage (ou *bildungsroman*) qu'est *Les Faux-monnayeurs*, mais surtout l'image de la sexualité. Socialement, les deux sexes s'opposent (ils ne *peuvent* s'unir), mais inconsciemment ici, ils ne font qu'un. Olivier, passif, devient actif à la rencontre de Bernard, qu'il embrasse⁴³ au sens premier, qu'il met *en* ses bras, avec lequel il ne fait plus qu'un.

Cette idée est consolidée par deux phrases portant à confusion herméneutique : « il [Olivier] aurait pu se rhabiller pour recevoir Bernard, mais il doutait encore de sa venue » et « Non, je ne ferai pas le marlou ».

Pour la première phrase, nous retrouvons le verbe ambivalent « recevoir », avec « Bernard » en objet direct. Cette fois-ci, il y a un glissement de la mère vers Bernard, de la passivité (avec sa mère) vers l'activité (avec Bernard). Le conditionnel passé « aurait pu » postule le prédicat verbal « pouvoir » dans l'irréel du passé, et annule par sa dimension aspectuelle (il s'agit de la forme accompli du conditionnel présent « pourrait ») l'objet direct « se rhabiller ». Il s'agit donc de comprendre qu'Olivier n'est pas « habillé » quand arrive Bernard. Bien entendu, il s'agit pour le narrateur de jouer sur la polysémie du lexème « se rhabiller », encore significative au début du XX^e siècle⁴⁴, qui signifie « mettre de nouveaux habits », qu'on échange simplement avec d'anciens, ou « s'habiller de nouveau », le verbe étant alors privé de son préfixe de sens itératif et témoignant alors de la nudité du sujet avant le procès. On comprend donc qu'Olivier est vraisemblablement nu à l'arrivée de Bernard.

La deuxième phrase sujette à polysémie est « Non, je ne ferai pas le marlou » qui est une réponse à la promesse requise par Olivier « Promets que tu ne te ... ». Le polysème se trouve ici, non pas dans le terme « marlou » qui ne fait que mettre une étiquette conventionnelle sur la teneur homo-érotique du texte pour mieux la cacher, mais davantage sur le pronom objet réflexif « *te* » qui met en avant deux éléments : d'une part, la potentielle position passive de Bernard, qui est ici pronominalisé en fonction objet, et d'autre part, un sens essentiellement suggestif car étant l'objet d'un verbe non proféré, laissant alors libre court à notre imagination. Or, après l'invocation par Bernard du terme « marlou », et l'état « rassuré » d'Olivier, on peut penser que ce dernier demande à Bernard, non pas de ne pas tomber dans le proxénétisme,

⁴³ Selon le Trésor Informatique de la Langue Française, on employait le verbe « embrasser » pour signifier « contenir, comprendre » jusqu'au XVI^e siècle. Montaigne l'employait encore dans ce sens.

⁴⁴ Comme en atteste le Trésor Informatique de la Langue Française, au lemme « rhabiller ».

mais de ne pas se prostituer. D'où les « sanglots » et la promesse exigée, souffrance et éternité étant intrinsèques à l'amour comme construction littéraire. Le soulagement d'Olivier est simplement la marque de sa reconnaissance (autre topos de l'amour littéraire) de Bernard, qu'il avait perdu, et qu'il retrouve désormais.

- *Étude de la conjonction de coordination : syntaxe de l'opposition*

De nombreuses conjonctions de coordination instituent un rapport d'opposition dans la construction syntaxique du texte. Le tableau ci-dessous montre la distribution des conjonctions de coordination dans notre extrait en donnant leur valeur numérique :

Tableau de la distribution des conjonctions de coordination dans l'extrait :

Mais	Ou	Et		Donc	Or	Ni	Car
6		7	6				1
30%		65%					5%

Selon notre tableau, il existe une supériorité de termes coordonnants dans la nature sémantique est copulative et adversative. En effet, « et » possède les deux caractéristiques, alors que « mais » est très essentiellement dans l'adversatif.

D'après la *Grammaire méthodique du français* (2007 : 527), « mais » fonctionne comme « un inverseur d'orientation argumentative », avec deux nuances de coordination⁴⁵, comme le montre le tableau ci-dessous :

Coordination d'un terme négatif avec un antonyme positif (identique au « sino » espagnol ou au « sondern » allemand)	Opposition de deux éléments dans une relation de « concession faible » (identique au « pero » espagnol ou au « aber » allemand)
« pour recevoir Bernard, mais il doutait encore de sa venue »	« mais il hausse de nouveau les épaules »
« Mais ... pourquoi t'en vas-tu ? »	« mais il s'arrête »
« Il voudrait parler, mais il n'ose »	
« Mais Olivier se sent rassuré »	

On perçoit donc deux cas de figure : dans le premier, il y a antonymie ou antithèse entre deux éléments coordonnés par « mais ». On peut résumer une phrase⁴⁶ ainsi : « il aurait pu le faire, mais il ne l'a pas fait *de peur que, par son frère, il ne soit soumis au jugement social* », on se trouve donc dans une opposition sur la modalité déontique (Cervoni, 1992) entre les domaines du « permis » (il aurait pu faire quelque chose) et les domaines de l'interdit (son frère représentant l'autorité affective, d'où la crainte). On trouve plus loin une construction plus complexe :

« Mais ... pourquoi t'en vas-tu ? »

La conjonction de coordination interrompt une longue « focalisation zéro » (Genette, 72), parsemée de discours indirect libre, témoignant de la profonde confusion d'Olivier face à un Bernard qu'il ne reconnaît plus. L'ouverture des guillemets, ainsi que le tiret, signalent le discours direct et le « mais » liminaire est suivi d'une aposiopèse. Il vient alors briser la longue confusion d'Olivier, qui vient de réaliser la force de caractère de Bernard et son insubordination, et de lui demander les raisons de son départ. « Mais » coordonne donc deux

⁴⁵ Distinguées par Ducrot en « *Mais* descriptif » (*sino*) et « *Mais* argumentatif » (*pero*). Voir, Ducrot, 1980 : 93-130.

états d'Olivier : confus, incrédule, peut-être amusé jusqu'à cette interruption, et inquiet, interrogateur, abasourdi, jusqu'à la fin.

On trouve un autre cas intéressant :

« Il voudrait parler, mais il n'ose. »

On peut le résumer ainsi : « il voudrait le faire, mais ne le fait pas de peur de ne pas respecter les convenances sociales ». La modalité volitive (la volonté) s'oppose cette fois à la modalité déontique (l'interdit social, écrasant).

Comme le montre le tableau, le coordonnant « mais » dans « mais Olivier se sent rassuré » peut avoir les deux fonctions sémantiques : adversatif et concessif faible. Il peut être à la fois adversatif en opposant deux segments textuels, par exemple celui marqué par les qualificatifs « inquiet, interrogateur, abasourdi » à un segment indéfini postérieur à notre texte, marqué notamment par le participe passé adjectivé « rassuré », signalant donc un changement d'état. Il peut également être considéré comme un concessif, en prenant les segments textuels immédiats : « Et il ajoute : - Avoue tout de même que ça serait le plus simple [de « faire le marlou »] » et « rassuré ». La conjonction montre alors que, malgré les tentations de facilité (ou les rêves de grandeur) de Bernard, Olivier est soulagé par son attitude raisonnable.

La conjonction de coordination « mais » représente 30% du total des coordonnants de notre extrait. On voit déjà se dessiner un rapport d'opposition entre deux domaines, le social et le moral, qui, s'il n'est guère encore confirmé mérite notre vigilance quant à la suite de notre étude.

- La conjonction « et » est plus présente avec 65% du total, à l'image de sa fréquence en langue française. Elle peut avoir diverses valeurs, mais porte essentiellement celles de l'addition (réunion ou intersection⁴⁷) et de l'opposition. Lorsqu'il joue un rôle oppositionnel, « et » se rapproche alors du « mais » concessif, et peut être remplacé par « bien que ».

⁴⁶ Il s'agit de la phrase suivante : « Il aurait pu se rhabiller pour recevoir Bernard, mais il doutait encore de sa venue et craignait de donner l'éveil à son jeune frère. »

⁴⁷ Pour cette distinction, la *Grammaire d'Aujourd'hui* donne ces exemples : « Il est des cas où l'on peut hésiter entre réunion et intersection : *les romans d'Erckmann et de Chatrian* (on optera ici pour l'intersection, ces deux auteurs n'ayant écrit qu'en commun) ; *les romans de Flaubert et de Maupassant* (ensemble vide si intersection car il n'existe pas de romans écrits en commun, donc réunion). » p. 193.

Notre texte ne propose pas tous ces types sémantiques. En effet, « et » ne remplit que le rôle d'assembleur, de coordonnant réunificateur. Par sa haute fréquence et son orientation unilatérale dans la coordination à visée réunificatrice, il tisse un réseau de termes qui se voient réunis. Voyons les différentes parties du discours qu'il coordonne.

Deux verbes	Deux adverbes	Loc. prép. et pronom	Loc. prép. ⁴⁸ et adjectif	Deux phrases	Verbe et loc. prép.
« il doutait [...] et craignait »	« déjeuner demain. Et ensuite ? »	« où vas-tu vivre ? [...] Et avec quoi ? » (46)	« à bout de ressources et pressé »	« Je ne peux pas te le dire. Et pour ne pas avoir l'air [...] au bord du lit. »	« en baissant la tête et d'une voix mal assurée »
« Georges s'endormait [...] et se réveillait »				« Il tentera [...] près des siens. Et comme il le répète [...] le cœur d'Olivier. »	
« Olivier [...] enfonça [...] et courut ouvrir »				« Non, je ne ferai pas le marlou. Et il ajoute : [...] plus simple. »	
« il n'a l'intention de découcher [...] et ne					

⁴⁸ Locution prépositionnelle.

s'explique pas »					
« souci de se montrer à la hauteur [...] et ne se laisser surprendre »					
« lève les yeux et [...] distingue »					

Il y a une nette supériorité de la coordination par « et » de deux verbes (46% du total).

Observons ces verbes, ainsi que celui de la coordination « verbe et locution prépositionnelle ».

Deux modes se trouvent en concurrence : l'infinitif (cinq occurrences) et l'indicatif (10 occurrences). Le gérondif est présent une fois, ainsi que le participe passé sous sa forme adjectivale. La fréquence plus importante d'indicatifs témoigne de l'ancrage des prédicats coordonnés dans le réel. Selon Moignet (1981 : 71), l'indicatif est, par essence, « le mode du temps actualisé », il est personnel et temporel. En l'occurrence, la troisième personne du singulier est la seule actualisée, les temps sont le passé simple, l'imparfait et le présent d'énonciation. Au contraire, l'infinitif appartient à ce que Gustave Guillaume appelle les « modes *in posse* », c'est-à-dire que sa valeur fondamentale est contenue dans l'idée de virtuel. Il appartient à la première chronothèse et n'est donc, au contraire de l'indicatif, pas actualisé temporellement et personnellement. Il s'agit de la temporalité à l'état pur.

Dans les cinq cas, l'infinitif est employé en complément : « Olivier [...] enfonça et courut ouvrir » (complément circonstanciel de but), « il n'a l'intention de découcher » (complément du nom « intention »), « souci de se montrer à la hauteur et [...] de ne se laisser surprendre »

(« de se montrer » est à la fois complément du nom « souci », mais il est aussi verbe support du syntagme verbal semi-figé « se montrer à la hauteur », même fonctionnement pour le deuxième complément du nom « de ne se laisser » si ce n'est que son noyau verbal ne se trouve pas en valence figée avec l'objet « surprendre », lui-même à l'infinitif). A chaque fois, on comprend clairement qu'il s'agit de préciser l'idée du protagoniste. D'ailleurs, la position récurrente en complément du nom est significative du positionnement idéal d'un niveau de la diégèse, abstrait, celui de la conscience. La *Grammaire méthodique du français* (2007 : 189) étend la réflexion sur les noms abstraits, inanimés, appartenant au lexique de l'esprit (« espoir », « hypothèse », « idée ») aux subordonnées complétives. Les deux noms communs qui nous intéressent « souci » et « intention » sont donc compris avec un actant « objet » qui serait leurs compléments. Il est intéressant d'observer que cette particularité herméneutique renforce la nature nominale du propos⁴⁹ en subordonnant, puisque c'est là le terme choisi, l'objet verbal au nom. La nature conceptuelle des noms est également accentuée par l'abstraction procurée par le mode infinitif, comme nous l'avons vu précédemment.

Il y a donc un double conflit :

- Au niveau intrapersonnel et interpersonnel : les personnages sont face à un conflit intérieur entre ce qu'ils *doivent* faire (déontique) et ce qu'ils *veulent* réellement faire (volitif), et leur désaccord se fonde justement sur ce mensonge. C'est parce qu'Olivier ne manifeste pas son inquiétude que Bernard ne lui répond pas sincèrement et feint la gaillardise, au lieu de dire la vérité sur le brouillard identitaire dans lequel il vit. En prétextant « des affaires de famille », Bernard exclut Olivier, exprime, par là même, cette autorité qui les surplombe et oblige le mensonge : en disant la vérité, on brise le mur de verre des convenances sociales, car c'est le premier pas vers l'amour, impensable. En ce sens, l'alternance entre la modalité diathétique (« recevoir le baiser » ; « ne se laisser surprendre » ; « tu ne te ... ») et la modalité factitive (« de donner l'éveil à son jeune frère » ; « faire tomber la babouche » ; « je ne ferai pas le marlou ») est assez significative de la relation amoureuse que Gide théorise dans le *Corydon*⁵⁰.

⁴⁹ Rappelons que la nature du nom est de faire *être au monde* tout objet de pensée, tout concept. En sens inverse, la nominalisation de propriété (par exemple, « rapide ») permet de la conceptualiser, de délimiter sa notion ontologiquement (« la rapidité »).

⁵⁰ En réalité, bien plus que des relations amoureuses, ce sont les relations sociales qui positionnent perpétuellement l'Homme en dominé ou en dominant, selon les convenances sociales. C'est la part démonique qui positionne l'homme en dominant face à la femme ou au jeune homme, et qui le place en dominé face aux convenances sociales ou à la maladie, annihilant en même temps toute notion de domination absolue, puisqu'elle est vouée à la soumission et à la relativité. C'est un topos gidien que l'on retrouve dans la plupart de ses œuvres, notamment dans *L'Immoraliste* où Michel est doublement dominant (son épouse, le jeune éphèbe qu'il choisit) et

- Le deuxième niveau de ce conflit se situe à la fois dans le champ social et dans le champ linguistique, c'est pourquoi il est inhérent au premier. Les conjonctions de coordination « et » et « mais », ainsi que l'observation corrélatrice des modes de l'infinitif et de l'indicatif présentent un même processus : la surreprésentation du champ de l'actuel. « Et », comme nous l'avons vu, situe deux syntagmes dans l'optique de les réunir et n'oppose pas le virtuel à l'actuel puisque les deux termes se trouvent dans un rapport d'égalité. L'indicatif, également très présent, traite de ce qui se passe dans la diégèse, dans la réalité (c'est-à-dire l'actuel) du récit. Toutefois, il y a une menace, celle que sous-tend la présence du « mais » et de l'infinitif. Qu'il soit concessif ou pas, « mais » se charge du rapport d'antonymie et oppose donc une réalité, actuelle, à une autre, virtuel ou conditionnelle, laquelle est également attestée par la présence, à un contre deux, de l'infinitif dans les syntagmes coordonnés que nous avons étudiés.

Mais ce qui nous intéresse ici est représentatif du dysfonctionnement massif de l'être (social) par rapport au non-être (moral). Le texte fonctionne selon un paradigme axiologique social avant d'être moral. C'est-à-dire que les notions régulatrices du bien et du mal dans le texte ne sont pas évaluées *absolument*, mais *relativement* à des castes, à des systèmes d'appartenances, à des statuts ... sociaux. Édouard est le représentant de cet englobement de la morale par le social. L'observation des mécanismes modaux dans le texte traitant de la relation entre Olivier et Bernard montre la tension amoureuse (salutaire), voire sexuelle, qui bouleverserait l'ordre social si elle venait à être défoulée. Édouard est au confluent de toutes les tensions et, selon la représentation gidienne de la société, le plus à même d'affronter le démon. Il a pour fonction la « mise en sourdine » (notion empruntée à L. Spitzer) qui affecte la mise en relief trop accentuée d'un héros afin de rendre plus problématique l'espace évaluatif de l'œuvre.

triplement dominé (il aime le jeune éphèbe et dépend donc de lui, la maladie domine son existence physique et est le symbole de sa dépravation morale, issue de sa domination par les forces sociales écrasantes).

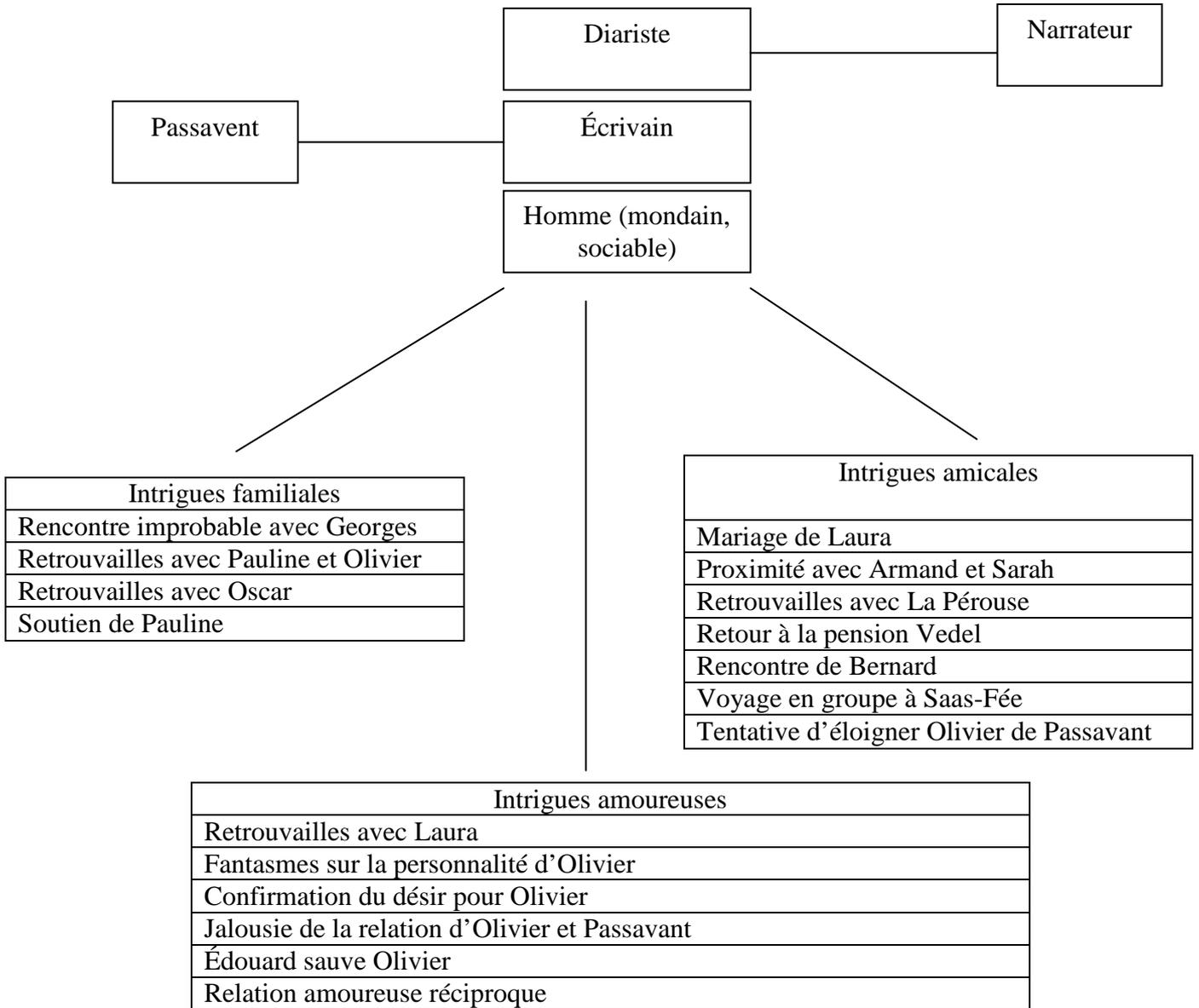
2. Édouard : orientation épistémologique fallacieuse ou présence scripturaire omnipotente ?

2.1. Une forte présence inquiétante.

Le personnage d'Édouard est construit de manière systémique, rendue d'autant plus complexe qu'elle apparaît canonique ... mais ne l'est pas. Édouard est au cœur du roman pour de nombreuses raisons. La première d'entre elles étant qu'il connaît tous les personnages et se trouve mêlé à toutes les énigmes que le roman comporte. C'est le seul personnage à appartenir à tous les cercles. Au niveau diégétique, il est central.

Page 78, se trouve un schéma témoignant des liens d'Édouard avec les différentes instances narratrices ou diégétiques du texte. Les éléments sont donnés dans l'ordre chronologique de l'histoire, non de la narration, qui pose des problèmes dus à l'antériorité des événements relatés dans le journal intime.

ÉDOUARD



- *Le diariste et le narrateur*

Le statut du narrateur dans *Les Faux-monnayeurs* est assez complexe pour que nous lui consacrons une partie plus étendue ultérieurement. Toutefois, les relations qu'il entretient avec Édouard dans le champ de la narration nous en apprennent beaucoup sur la nature idéologique du protagoniste principal. D'où la division du personnage d'Édouard en trois entités séparables, mais formant toutefois une seule et même personnalité, composite : ici, c'est son statut de diariste qui nous intéresse. La raison est simple : dans cet état, il joue un rôle semblable à celui du narrateur. Il a le pouvoir de raconter l'histoire. Contrairement au narrateur, il est ici juge et partie, c'est-à-dire que, selon les distinctions devenues usuelles de Gérard Genette (1972 : 256), il est parfois narrateur intradiégétique et homodiégétique, et appartient ainsi au degré le plus élevé d'implication dans le roman. Dans ce sens, la place du journal est centrale. Nous entrons dans le « journal d'Édouard » (c'est ainsi que nous est présenté le journal à chaque fois qu'on pénètre dans son processus) pour la première fois après sa lecture de la lettre de Laura (*LFM* : 71). Après l'avoir rangée dans ce même cahier, certaines feuilles de ce dernier, évoquant sa séparation avec Laura et ses doutes d'écrivain, nous sont directement livrées. A ce stade, nous pouvons d'ores et déjà établir deux conclusions :

- le journal aura une importance primordiale dans la lecture du personnage d'Édouard ; en effet, s'il s'agit de son introduction dans le roman, nous pouvons inférer que le journal réapparaîtra quand il s'agira de nous orienter sur ce personnage.
- le rôle du narrateur omniscient apparaît déjà comme l'au-delà d'un simple narrateur transparent, ayant davantage une « fonction idéologique » (« commentaire autorisé de l'action » (1972 : 261)) qu'une « fonction proprement narrative » (il raconte l'histoire sans faire de jugements de valeur), plus traditionnelle, pour reprendre les notions de G. Genette.

Voici un descriptif des différentes entrées dans le journal d'Édouard :

Date d'écriture de l'extrait du journal	Contexte d'insertion dans l'histoire
18 octobre (de l'année précédente) (p. 71)	Après nous avoir fait lire la lettre de Laura, le narrateur montre les trois pages de journal entre lesquelles Édouard glisse sa lettre.
26 octobre (de l'année précédente) (p. 73)	
28 octobre (de l'année précédente) (p. 74)	
1 ^{er} novembre (de l'année précédente) (p. 86)	Bernard a pris la valise contenant le journal d'Édouard, et lit ce dernier. Le narrateur introduit « ce qui suivait ⁵¹ » la lettre de Laura. C'est par la lecture de ces pages que Bernard fantasmera sur la personne de Laura.
2 novembre (de l'année précédente) (p. 95)	
6 novembre (de l'année précédente) (p. 114)	
7 novembre (de l'année précédente) (<i>ibidem</i>)	
8 novembre (de l'année précédente) (p. 116)	
9 novembre (de l'année précédente) (p. 123)	
10 novembre (de l'année précédente) (<i>ibidem</i>)	
12 novembre (de l'année précédente) (p. 124)	
2 heures (date inconnue) (p. 155)	Retour au journal <i>in medias res</i> . Édouard a perdu sa valise, il écrit sur une feuille quelconque.
7 heures (date inconnue) (p. 156)	Valise retrouvée. L'écrivain reprend le contrôle de son journal.
Aucune (p. 172)	Aucune introduction. Nous savons que les personnages sont à Saas-Fée. « Journal d'Édouard » nous précise la situation d'énonciation.
« Ce même soir » (p. 190)	Il s'agit du soir où Édouard et ses compagnons échangent sur le titre du roman. Aucune introduction.
Aucune (p. 201)	Aucune introduction. « Journal d'Édouard ».

⁵¹ LFM, p. 85

22 septembre (p. 221)	<p>Nous sommes dans la troisième partie. Le journal est introduit par deux citations qui programmeront donc notre lecture de cet extrait du journal. Elles sont hors du journal, car l'indication « Journal d'Édouard » les suit. On peut considérer que l'auteur nous les présente en qualité de messages codés axiologiques : l'une, de Lucien Febvre, prétend que le « plus intéressant » est « le particulier, l'individuel, l'irrégulier ». Extraite d'un ouvrage intitulé <i>La Terre et l'évolution humaine</i>, c'est pertinent. L'autre, de Flaubert, est un court extrait de <i>l'Éducation sentimentale</i>, sur le retour déplaisant de Frédéric Moreau à Paris. L'ironie atteint ici un point culminant : Febvre a combattu une approche objective de l'Histoire pour défendre au contraire la subjectivité. Or, c'est ce que veut éviter Édouard, ce que Sophroniska lui reproche : vouloir faire une <i>fugue</i> littéraire, « chef d'œuvre abstrait de l'ennui », sans pathos, ni humanité (188). La phrase de Flaubert situe la critique davantage dans le champ formel : la litote « ne lui causa point de plaisir » rend l'ironie très prégnante dans cet extrait, où les grandes ambitions sont anéanties.</p>
27 septembre (p. 222)	
28 septembre (p. 230)	
29 septembre (p. 240)	
Aucune (p. 268)	<p>Le retour au journal d'Édouard se fait après la tonalité dramatique du narrateur sur les atermoiements d'Olivier (« Pauvre Olivier ! », « il sonne... Édouard est sorti. »). Puis, le journal commence sur un présent gnominique établissant, une fois de plus, de</p>

	pompeuses théories (c'est ainsi que le narrateur veut nous les faire comprendre) sur « les romanciers ». La confrontation par Gide du narrateur et du personnage principal ridiculise l'écrivain, bien trop peu ancré dans la vie des hommes.
Aucune (p. 305)	Ici encore, confrontation entre le passé simple, les phrases courtes du narrateur qui veut susciter un certain suspense (« un coup de sonnette les interrompit. ») et le temps « écrit » d'Édouard (« Visite de Pauline ») qui nous relate, après l'avoir intellectualisé, (« embarrassé », « jugé inutile », « simplement ») son outrancier mensonge et l'échange avec Pauline Molinier.
Aucune (p. 322)	Aucune.
Aucune (p. 376)	Après l'acmé d'horreur que fut la mort de Boris (« Le coup partit [...] Tout s'effondra [...] hélas ! [...] crise de nerf [...] inhumanité »), nous entrons une dernière fois dans le journal d'Édouard qui nous précise qu'il ne se servira pas du suicide Boris dans son roman.

A la suite de ce tableau, on voit clairement qu'Édouard, personnage clé du roman par son omniprésence et par son importance intellectuelle (il juge, il mesure, il se pense bien meilleur écrivain que Passavant, il établit des théories dépassant ses fonctions), est le pantin de deux instances supérieures à lui en tout point : le narrateur et l'auteur.

Si nous reviendrons plus loin sur ces deux instances dominantes, observons toutefois comment elles se manifestent dans leur relation avec Édouard : le narrateur nous fait juger Édouard quand il met sur le même pied les considérations de son journal et celles de l'histoire telle qu'elle est vécue par les protagonistes ou, comme c'est le cas au début, quand il nous introduit dans l'intimité du journal de l'écrivain, sorte de violation. L'auteur utilise les

citations pour introduire le journal, orientant l'interprétation. En laissant à Bernard la lecture du journal d'Édouard, Gide montre l'échec de l'écrivain. La conception proprement romantique de l'écrivain prophète, le « mage » hugolien, est dépassée, selon Gide. Ces écrivains ne sont que dans la contemplation⁵² et, quand ils décident d'agir sur le monde, ils manquent cruellement de sincérité (d'où la réaction liminaire d'Édouard après la mort de Boris : « je ne me servirai pas pour mes *Faux-monnayeurs* du suicide du petit Boris ») et sont ainsi voués à l'échec.

2.2. Un pantin aux mains d'un narrateur démiurgique.

La présentation du personnage principal d'un roman peut apparaître comme un second incipit au lecteur, qui aura affaire à cet individu de papier tout au long de sa lecture, jusqu'à lui conférer une chair, celle que tout bon romancier veut garantir à son personnel de fiction.

Ici, les choses semblent différentes. Au « héros », fil conducteur d'une histoire dans laquelle les personnages ont un rôle stable, tel que Greimas (1966) l'a présenté, succède un pantin, sujet, non plus seulement d'un auteur, mais aussi d'un narrateur.

Le passage d'introduction d'Édouard dans le train⁵³ est intéressant, car il expose le regard du narrateur sur le protagoniste.

On retrouve deux figures syntaxiques marquant l'oralité des propos du narrateur, notamment le groupe prépositionnel « à lui », complément circonstanciel d'attribution, venant faire écho au déterminant possessif « ses », et donc reprenant par voie d'omniscience les pensées supposées d'Édouard. Cette figure met l'emphasis sur l'injustice personnelle que la société fait encourir à Édouard face à Passavant. De manière identique, l'adverbe explétif « bien » marque l'oralité. Ces deux formules visent à donner de la consistance au narrateur, à faire de lui un personnage omniscient, mais ayant la même teneur subjective qu'un protagoniste.

⁵² Dans *Les Cahiers d'André Walter* et dans l'ensemble des premières œuvres de Gide se retrouve l'influence du romantique allemand Novalis, que Gide a dit avoir beaucoup lu. Dans *Heinrich von Ofterdingen*, Novalis oppose deux espèces d'hommes : les poètes et les « héros ». Selon lui, le monde aurait besoin des deux, mais les deux s'opposent sans cesse. Nous pensons que Gide s'oppose à cette conception : ni le « héros » (homme d'action, du monde, investissant sa personne dans les actions mémorables), ni le poète (homme de contemplation, de réflexion, porté vers la connaissance de l'âme humaine) ne sont aptes à sauver le monde.

⁵³ *LFM*, pp. 68-69, de « Dans le rapide de Paris... » à « Assez pensé à lui... ».

On retrouve également de nombreux caractérisants et constructions syntaxiques comportant des sèmes afférents ou inhérents spécifiquement euphoriques ou dysphoriques :

- « Sans doute [...] mais [...] impatient » : le narrateur feint l'indulgence envers Édouard, et veut le faire passer pour un simple écrivain, qui s'interroge sur les productions de ses collègues.
- « Jamais aucun de ses livres à lui [...] l'honneur » : insistance sur l'injustice ressentie par Édouard, omniscience totale. Le lexème « honneur » est laudatif, si l'on considère, comme prétend le considérer Passavant, qu'être distribué en gare est symbolique d'une popularité certaine. Il peut être antiphrastique, et donc péjoratif, si l'on considère que seuls les mauvais romans (les « romans de gare ») figurent dans ces bibliothèques.
- « Il se redit que [...] fort peu [...] mais il a besoin de se le redire » : la répétition du dérivé (« redire ») au préfixe itératif marque l'obsession d'Édouard pour Passavant, qui doit répéter des processus psychologiques afin de contrôler sa colère. L'adverbe intensif « fort » marque l'hypocrisie, que vise à exprimer le discours indirect, de son insouciance, puisque la seule vision d'un livre lui est difficile. Le substantif « besoin » dénote le sème /naturel/, et fait de son complément « de se le redire » un moyen d'éviter un comportement irraisonné.
- « Tout ce que fait Passavant l'indispose, et tout ce qui se fait autour de Passavant » : Édouard, que l'ouvrage présente comme un intellectuel posé et raisonnable, apparaît comme facilement indisposé auprès du narrateur. L'anaphore en construction parallèle des « tout », la répétition des « Passavant » et la position syntaxique en objet direct à « indispose » fait de lui une marionnette dans les mains de du pouvoir médiatique et rhétorique exercé par Passavant.
- « Oui, c'est comme un fait exprès. » : l'adverbe « oui » donne encore plus de consistance au narrateur en le faisant feindre un dialogue avec le « lecteur impliqué » (Booth, 1961). A cela s'ajoute la formule de niveau courant « c'est comme un fait

exprès », reprenant toujours les pensées d'Édouard et nous le présentant comme sur le point de soupçonner une machination à son égard.

- « Cette lettre irrite Édouard plus encore que les articles. » : le verbe « irrite » a Édouard pour objet direct et le groupe adverbial « plus encore » intensifie l'agaçement d'Édouard.
- « Jamais aucun des livres d'Édouard [...] autant » : répétition de l'expression que l'on trouvait déjà quelques lignes plus haut (« Jamais aucun de ses livres »), marquant l'insistance fait sur l'opposition entre les deux écrivains. L'un est dans l'absence (« jamais », « aucun »), l'autre dans l'abondance (« autant », « les articles »). A l'agaçement initial d'Édouard semble se greffer la jalousie de celui qui demande l'attention pour celui qui l'a, et donc le fourvoiement spirituel d'Édouard.
- « [...] peu lui importe. Mais [...] son rival, il a besoin de se redire que peu lui importe. » : le passage fonctionne sur un système de répétition (« redire », préfixe itératif « re- », « besoin », « jamais »), témoignant de l'obsession d'Édouard. Ici, outre la jalousie, c'est aussi l'hypocrisie qui apparaît en Édouard, qui, au fond, aimerait des critiques afin de pouvoir s'en défendre et attirer la médiatisation sur lui. De même, le substantif « rival » fait de deux collègues deux ennemis, alors que ni l'un ni l'autre ne sont encore dans la rivalité amoureuse... et que, théoriquement, il y a de la place pour tous les livres en librairies.

Si Édouard se présente, à travers ses actes et ses discours, comme le principe intellectuel du récit, face à Passavant, le « faiseur », c'est encore une fois son aspect fallacieux que le narrateur veut ici laisser transparaître. Ce ton ironique nous offre un tout autre point de vue sur Édouard et change, par conséquent, notre opinion. Tout n'est que jeu de points de vue : pour le narrateur hétérodiégétique qui nous décrit l'histoire, Édouard est un narcissique, un jaloux, un envieux ; pour Édouard, narrateur second, homodiégétique, il joue l'honnêteté intellectuelle et l'éthique, alors que Passavant joue le courtisan à des fins mercantiles. Tout est une question de point de vue, et c'est aussi en cela que le rôle de l'écrivain est peu ou prou dénigré dans notre roman.

II. Foisonnement idéologique et société à ordonner.

1. La modalité déontique

La modalité déontique se positionne par rapport à une autorité, selon qu'elle se trouve dans son respect ou dans sa transgression (Cervoni, 1987 : 89). L'élément positionné se situe alors dans les domaines de l'obligatoire (*devoir faire*), du permis (*ne pas devoir ne pas faire*), de l'interdit (*devoir ne pas faire*) ou du facultatif (*ne pas devoir faire*). L'axiologie individuelle est toujours effectuée selon un rapport que chacun possède à une autorité quelconque : éthique, religieuse, locale... Il s'agit donc d'une appréciation, d'une évaluation impliquant que l'on se réfère à une norme sociale ou individuelle, d'où l'appellation par J. Cervoni de « modalité impure » (*ibidem*).

- *État des lieux du paradigme sémantique*

Afin de diriger notre étude, nous avons voulu observer la distribution des différents lexèmes du paradigme sémantique du déontique dans le roman. Voici les termes sélectionnés et leur distribution :

- « Devoir » et ses dérivés (flexionnels, déverbaux) : 272 occurrences.
- « Falloir » et dérivés : 142 occurrences.
- « Permettre » et dérivés : 60 occurrences.
- « Forcer » et dérivés : 47 occurrences.
- « Obliger » et dérivés : 13 occurrences.
- « Respecter » et dérivés : 12 occurrences.
- « Contraindre » et dérivés : 9 occurrences.
- « Acquitter » et dérivés : 5 occurrences.
- « Punir » et dérivés : 3 occurrences.
- « Interdire » et dérivés : 3 occurrences.
- « Ordonner » et dérivés : 1 occurrence.
- « Obéir » et dérivés : Ø
- « Transgresser » et dérivés : Ø

- « Autoriser » et dérivés : Ø
- « Sanctionner » et dérivés : Ø

On constate que sur les 589 occurrences signalées ci-dessus, le verbe « devoir » et ses dérivés verbaux et nominaux en représentent près de la moitié (46.2%). C'est donc ce verbe que nous étudierons.

Nous voyons une forte présence de verbes visant à faire effectuer une action, en dépit du souhait d'un sujet devenu objet : « forcer », « obliger », « contraindre », « ordonner » comprennent 70 occurrences. Dans le même paradigme, marquant l'approbation d'un tiers pour qu'un sujet (devenu également objet, de l'approbation) effectue une action, le verbe « permettre » comprend 60 occurrences. Dans les deux cas, un tiers agit sur un personnage, qui, par voie de causalité, agira en retour, qu'il le veuille (« permettre ») ou non (« forcer », « obliger », « contraindre »).

- « Devoir » et ses dérivés.

Étant donné sa forte fréquence, nous nous contenterons d'établir l'état de sa distribution dans la première partie du roman, *Paris*, et d'analyser les valeurs actualisées.

La première partie contient 116 occurrences, réparties en trois formes :

- semi-auxiliaires (46 occurrences)
- substantifs (4 occurrences)
- verbes « pleins » lexicalement, c'est-à-dire, n'étant pas subduits (66 occurrences).

Le phénomène de coalescence que l'on retrouve en périphrase verbale retire aux verbes subduits leur sens lexical et c'est le cas de « devoir » dans 39.7% de ses apparitions dans cette première partie.

Par exemple, « le culte protestant **devait** être nouveau pour lui » (*LFM* : 51).

Ici, ce n'est pas le sens lexical plein du verbe « devoir » qui compte. Il ne s'agit pas, en suivant la définition du Trésor de la Langue Française Informatisé, de « marquer l'obligation », le sème /obligation/ n'étant nullement présent dans notre phrase. C'est le phénomène de subduction qui, par la coalescence de l'infinitif « être », marque le retrait du

sens plein de « devoir » et n'actualise qu'une partie de son sémème, la certitude du commentaire phrastique du locuteur.

On retrouve six occurrences du substantif « devoir », dans cette partie, représentant ainsi 3.4% du total. Ce sont des déverbaux (c'est-à-dire, des substantifs dérivés d'un verbe), leur valeur syntaxique est donc très différente de celle des verbes. Le déverbal perd tout de son origine verbale et, selon Moignet : « La différence entre le substantif déverbal et l'infinitif réside dans le fait qu'au terme de sa formalisation, l'infinitif ne se conclut pas à la personne cardinale » (1981 : 66).

Il suit ainsi la tradition guillaumienne qui pense la distinction entre le substantif verbal et l'infinitif du point de vue, d'une part, de la situation dans la chronogénèse et, d'autre part, de la conception de la personne actualisante.

« [...] il y a différence en ce qui concerne l'entendement final du mot qui, pour « marche » [comme substantif, cf. *la marche*] s'opère en dehors du temps et pour « marcher » dans le temps. Cette différence est d'une telle importance qu'elle interdit de faire entrer l'infinitif dans la catégorie nominale. L'infinitif reste une position prise par l'esprit dans la catégorie verbale dont, au sortir immédiat de la catégorie nominale, il représente l'ouverture. » (Guillaume, 1990 : 99)

Dans cette partie, les sens dénotés par le nom « devoir » sont de l'ordre de la morale :

« il s'était fait facilement de la dureté, même un **devoir**. » (*LFM* : 43)

« j'ai puisé dans la valise un vif sentiment du **devoir**. » (*LFM* : 125)

Les occurrences de « devoir » en tant que verbe lexicalement plein sont au nombre de 66. « Devoir » fonctionne alors comme un verbe à valence triactante, comportement un sujet, un complément d'objet direct et un complément d'objet indirect⁵⁴ :

« il lui **devait** le respect » (*LFM*. : 18)

« je vous **dois** la reconnaissance » (*LFM*. : 23)

Il peut également s'étendre selon une valence biactante, ne comportant qu'un sujet et un complément d'objet direct :

« **Devait-il** lui montrer la lettre ? » (*LFM*. : 24)

« C'est toi qui **devrais** aller dormir » (*LFM*. : 46)

⁵⁴ La Grammaire méthodique du français (2007 : 226) exploite le procédé guillaumien de la valence en distinguant l'objet premier (complément d'objet direct) et l'objet second (complément d'objet indirect). Parce que nous pensons que l'ordonnement numérique des deux objets pose une hiérarchie que nous jugeons injustifiée, nous ne la reprendrons pas ici.

Sémantiquement, les deux schémas ont une valeur similaire. Le premier, triactant, fait intervenir l'idée d'un devoir envers une entité personnelle, qu'elle soit individuelle ou numériquement importante. Le second schéma, biactant, semble occulter l'entité exigeant l'accomplissement du devoir, mais continue de le signifier implicitement.

« Devait-il [à la morale parentale, conjugale de] lui montrer la lettre ? »

« C'est toi qui devrais [à ta santé d'] aller dormir » (le conditionnel atténue seulement la valeur injonctive).

A chaque fois, l'autorité caractéristique de la modalité déontique en présente, implicitement ou explicitement. Dans le cas du semi-auxiliaire, il semble que la seule autorité apparente soit celle du point de vue. En effet, quand Édouard dit « le culte protestant **devait** être nouveau pour lui » (*LFM.* : 51), il s'agit là de l'autorité de son point de vue qui établit une causalité au regard des éléments qu'il connaît : Olivier semblant étonné de ce qu'il voit, il doit (c'est la seule cause vraisemblable) pénétrer pour la toute première fois dans un temple protestant.

- *La modalité déontique dans un extrait.*

Notre étude ira de la page 143 à la page 144 (« Il continua sans la regarder [...] t'occuper à son institut »).

<u>Devoir faire</u>		<u>Ne pas devoir ne pas faire</u>	<u>devoir ne pas faire</u>	<u>Ne pas devoir faire</u>
« le força à relever la tête »	« Il faut vouloir ce que l'on veut »		« ça [« faire l'enfant »] ne me va pas du tout. »	« on pourrait bien [...] tu lui avais promis »
« je veux bien [...] mais »	« à condition [...] que tu aies la force »		« ça [ne pas envoyer à Laura les cinq mille francs] ne me plaît pas du tout »	

La modalité déontique appartient aux modalités logiques car elle fonctionne sur le *logos*, sur un raisonnement, non pas sur des affects, d'où notre réticence initiale à l'intégration de la phrase « ça ne me plaît pas ». Or, pour Lady Griffith, le plaisir est la seule autorité valable. Dans la phrase « ça ne me va pas du tout », le verbe « aller » est ici synonyme, dans un niveau moins soutenu, du verbe « convenir » et fait donc appel à une autorité, qu'elle soit individuelle ou institutionnelle (et dont on a compris qu'elle était fautive, la seule valable étant le plaisir, il faut le faire passer par un cadre plus accepté). En revanche, « plaire » est historiquement tourné vers le plaisir, dont il est d'ailleurs dérivé.

« Ça ne me **va** pas du tout. »

« Ça ne me **plaît** pas du tout. »

Le fait que ces deux phrases aient pour seule différence leur verbe est très significatif : « aller » et « plaire » sont pleinement synonymes pour Lady Griffith, car tout ce qui lui plaît fait sa propre loi, convient. D'ailleurs, comme l'indique le tableau, les deux expriment un même rapport à l'autorité, celui de l'interdit. Interdit par rapport à la seule autorité qui doit prévaloir pour Vincent : celle du plaisir de Lady Griffith.

Il est intéressant d'observer comment elle vise à rendre socialement normale la situation (elle invoque la promesse faite par Vincent à Laura, les accusations moralisatrices de tricheries) afin de déguiser son message. Encore une fois, cela fait de Lady Griffith une figure de la transgression, consciente mais sans importance.

On remarque également quatre occurrences dans la sphère de l'obligatoire, dont deux (« je veux bien [...] mais » et « à condition [...] que tu aies la force ») portant sur des conditions éthiques : être honnête et fort. Ainsi, elle garde prise sur ses qualités morales pour les utiliser à son bon vouloir : ne pas tenter de la dominer, car elle a le pouvoir, et oublier sa fierté, faire fi des regards blessants, pour être totalement sous sa domination.

Enfin, une occurrence embrasse la sphère du facultatif, avec l'explétif « bien ». Il s'agit pour elle « d'en finir avec Laura », de lui céder cinq mille francs, afin d'avoir entièrement la main mise, affective et financière, sur Vincent. A noter que l'adverbe à valeur de commentaire énonciatif « bien » atténue, avec l'aide du conditionnel du verbe dont il est incident, l'actualisation de l'objet direct [« lui envoyer les cinq mille francs »].

2. L'idéologie dans le nom : approche de l'onomastique.

Présenté jusqu'ici comme un condensé d'idéologie dans ses diverses sphères (narratives, syntaxiques, structurales, etc), l'abondance du personnel romanesque des *Faux-monnayeurs* est telle que l'étude de l'onomastique semble nécessaire. Nous avons, pour cela, analysé les noms et prénoms de certains des personnages les plus influents du roman : Édouard, Passavant, Laura, Félix, Bernard, Sophroniska.

- *Édouard*

Personnage principal du roman, nous ne savons rien de son nom de famille. L'hypothèse d'une origine anglo-saxonne nous apparaît probable : Edouard le Confesseur (*Edward the Confessor*), aussi connu sous l'appellation Saint Édouard, qui vécut de 1042 à 1066, était le premier homme reconnu à porter ce prénom. Très pieu, il combattit l'invasion normande en tentant de préserver les pauvres desquels il était très aimé. Peu enclin à prendre de fortes décisions, probablement trop idéaliste, il ne sut pas prévenir la bataille de Hastings qui vit Guillaume le Conquérant gagner le trône britannique. Il était catholique.

Comme Édouard, dans les *Faux-monnayeurs*, il perd du pouvoir à cause de son idéalisme, qui le rend aimable pour les conservateurs, mais inutile pour les utilitaristes et les modernes. Le Confesseur manqua de courage pour protéger son territoire et son peuple, et c'est ce même courage qui manque à Édouard pour ne pas céder à la curiosité malsaine de l'écrivain qui observe le monde comme s'il était dans un zoo, au lieu de se rendre utile et d'agir pour le rendre plus juste, comme l'a montré la scène du « talisman » de Boris.

- *Robert de Passavant*

L'onomastique fondamentale divise le patronyme *Passavant* en deux morphèmes significatifs : « pas savant ». C'est la première image que donne donc l'onomastique, prenant ainsi le parti d'Édouard, faisant du comte un « faiseur » (*LFM* : 69).

L'observation du personnage d'Édouard, vu sous les traits d'Édouard le Confesseur, met en relief les traits de son rival sous ceux de Guillaume le Conquérant. Ce dernier est historiquement connu pour sa violence, son autorité et son avidité d'un pouvoir absolu et étendu. « Pas savant » peut alors devenir « passe avant » et faire du comte de Passavant celui qui désire toujours plus que les autres, exigeant la surmédiatisation et la distribution massive de ses idées, comme le symbolise sa présence dans les librairies de quais de gares. Mais la différence dans les deux prénoms ne saurait nous satisfaire.

Ainsi, on peut également voir en Robert de Passavant, Robert Winchelsea (1245-1313), archevêque de Canterbury, éminent scolastique, propagateur de la pensée de Saint Thomas d'Aquin en Angleterre. Il est notamment connu pour son opposition historique à ... Édouard 1^{er}, nous offrant en creux une autre image de l'écrivain idéaliste des *Faux-monnayeurs*. Pendant une guerre contre la France, ce dernier voulait prélever des impôts sur le clergé, Winchelsea s'y opposa. Dans cette optique, c'est Édouard 1^{er}, protestant, qui combat la doxa et ne craint pas de se mettre à dos le personnel religieux, omnipotent à l'époque médiévale.

C'est également ce que fait Édouard en se faisant représentant d'une conception de l'intellectuel qui paraît dépassée au début du XX^e siècle⁵⁵. Mais ce qui nous apparaît le plus intéressant, c'est l'affiliation intellectuelle du personnage de Passavant avec Saint Thomas d'Aquin. Quel lien peut-on faire ? Saint Thomas d'Aquin était le grand théoricien de la doctrine scolastique, qui régna sur l'enseignement jusqu'au XVII^e siècle. Il voulait réunir une pensée chrétienne dominicaine, donc ayant pour visée principale le prêche, le prosélytisme, et la philosophie réaliste d'Aristote⁵⁶. Saint Thomas d'Aquin jugeait que l'intelligence humaine ne s'exerçait que dans la perception des sens dits « internes » (les cinq sens) et des sens « externes » (la fantaisie, l'imagination, l'estimation et la mémoire) (Gilson, 2000 : 280).

Robert de Passavant apparaît comme un personnage complexe pour qui seul ce que l'esprit humain peut ressentir physiquement ou mesurer intellectuellement existe. C'est ce que son utilitarisme fondamental montre de lui : un homme préférant l'amour charnel à la passion du cœur, un homme préférant tout faire pour vendre massivement au maintien d'une éthique comme ligne directrice. Saint Thomas d'Aquin, après la mort de Dieu.

⁵⁵ Gide inscrit clairement Édouard dans la lignée de Monsieur Teste. Les allusions à Paul Valéry sont aussi une manière de le mettre face à ces limites.

⁵⁶ Le *Journal* de Gide relate maintes lectures d'Aristote : en 1908, 1933, 1938 et 1939.

- *Laura Vedel et Félix Douviers*

Le personnage de Laura peut trouver deux sources. Dans un premier temps, nous avons pensé à la figure littéraire typique de la Renaissance italienne : la *Laura* (Laure, dans la traduction française) du *Canzoniere* de Pétrarque, au XIV^e siècle. Non seulement est-elle la figure amoureuse du recueil, mais son existence réelle est, elle aussi, légendaire : épouse modèle aux cheveux dorés⁵⁷, décédée jeune et n'ayant jamais été acquise par Pétrarque. Elle représente donc l'amour platonique. Laura Vedel est à son tour une figure moderne de l'amour : aimée de beaucoup d'hommes (Édouard, Félix, Vincent, Bernard), elle figure cette essence universelle de l'amour que Proust a tant célébrée et dont la *Laura* de Pétrarque serait l'allégorie la plus éclatante. Ses faiblesses amoureuses, ses caractères souvent masculins seraient ceux que l'époque moderne fourvoyée infligerait à la gent féminine. Ses cheveux noirs représenteraient la dureté d'une société, comparés à la blonde candeur de la pieuse Laure de Noves.

Une autre origine, historique, apparaît comme plus flagrante. Charles Molinier (1851-1904), contemporain de Gide, était historien des hérésies médiévales. Outre l'association du patronyme à l'hérésie, que nous n'aurons pas le temps de gloser ici, les écrits⁵⁸ de Charles Molinier sur les cathares⁵⁹ font de la ville de Saint-Félix-Lauragais (Haute-Garonne) un haut-lieu de la mouvance cathare, puisqu'un concile y aurait eu lieu en 1167. Dans ce même département se trouve le Mas-de-Vedel, mont sur lequel domine un temple protestant. Ces deux prénoms, unis en un même nom de ville, représenteraient alors l'hérésie au nouveau culte bourgeois-protestant, très puissant dans les *Faux-monnayeurs*. Laura a eu des amants et est tombé enceinte avant de se marier, et rien n'indique que Félix n'ait pas deviné qu'il n'était

⁵⁷ L'étymologie la plus communément admise au prénom Laura est celle de « L'aureo », signifiant « l'or » en italien.

⁵⁸ Nous utiliserons le compte-rendu d'Étienne Delaruelle, paru dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, n°50, 1964.

⁵⁹ Le catharisme est un mouvement catholique né dans le sud de la France au début du XII^e siècle. Ses adeptes interprétaient les Évangiles de manière très différente des autres catholiques, c'est pourquoi ils furent persécutés pour cause d'hérésie. Les cathares considéraient le monde matériel comme nécessairement mauvais, car créé par Lucifer. Ils ne croyaient pas aux rituels catholiques traditionnels (baptême, mariage, etc), mais pratiquaient le Consolament (baptême de ceux désirant devenir cathares par imposition des mains sur le visage). De plus en plus prosélytes et refusant violemment toute forme d'orthodoxie, ils furent tués ou contraints de se convertir.

pas le père de cet enfant. En commettant le péché de chair, et en étant enceinte lors de son mariage, Laura bafoue les rites chrétiens comme les cathares. Son mariage, son retour ambigu vers Félix, qu'elle prétend aimer mais dont on ne connaît que la situation confortable, montre toutefois que le retour à l'orthodoxie doit se faire, sous peine d'être au ban de la société.

- *Bernard Profitendieu*

Comme pour Passavant, l'onomastique du patronyme est ici assez simple. « Profitendieu » peut se diviser en trois morphèmes significatifs : « profite en Dieu ».

Deux origines peuvent avoir fondé l'onomastique de Bernard. Les figures ambivalentes de Bernard de Menthon (1008-1081) et de Jean-Marc Bernard (1881-1915) nous éclairent. Le premier, savoyard, a été canonisé (Saint Bernard) et est aujourd'hui protecteur des montagnards. Il est souvent représenté enchaîné au côté du diable, symbole des dangers qu'il a traversés en montagne (froid, faim). Il est aussi connu pour son appel à la destruction des symboles de cultes païens (notamment de Jupiter). C'est intéressant de voir que c'est précisément en Savoie, à Saas-Fée, que Bernard Profitendieu va prétendre connaître l'amour pour Laura et qu'il se rendra compte en même temps de la jalousie qu'il ressent à l'encontre de Passavant, alors avec Olivier. Tourmenté, il se réfugiera dans le mensonge de l'apparence.

Jean-Marc Bernard, contemporain de Gide, était poète, mais n'appartenait pas au même cercle littéraire qu'André Gide. En 1912, il fonda l'École Fantaisiste, avec Franc-Nohain, Jean Pellerin et Tristan Derème, en opposition avec toutes les doctrines prônées à l'époque (le symbolisme, le romantisme, le positivisme) et se revendiquent davantage des poètes médiévaux (François Villon, notamment), du burlesque et de toutes les formes de fantaisie, d'humour. Proche des mouvements nationalistes, il a participé avec Charles Maurras à *L'Action Française*, et dirigea la revue monarchiste et poétique *Les Guêpes*. Bernard Profitendieu, opportuniste comme l'indique son nom de famille, quitte ses parents aimants sans un mot d'empathie et n'hésite pas à se servir sans vergogne des gens (Olivier, Édouard, Laura) pour arriver à ses fins, même s'il ne semble s'en rendre compte. A la fin du roman (*LFM* : 338), il prétend désirer « voguer comme Christophe Colomb » sans but, mais finit par demander à Édouard si celui-ci pouvait l'aider à trouver un poste dans un journal ... Autre

personnage, autre point de vue : Bernard arriverait au *Grand Journal* comme Jean-Marc Bernard serait arrivé à diriger *Les Guêpes*⁶⁰ ...

- *Sophoniska*

Nous ne connaissons d'elle que son nom de famille. Un regard vers l'étymologie l'intègre d'emblée dans le domaine de la psychologie, voire de la psychanalyse : « sos » et « phren » signifient, en grec, la sagesse et la conscience.

Une source a fait jaillir le nom de la doctoresse des *Faux-monnayeurs*. Eugénie Sokolnicka (1884-1934) a été une des fondatrices de la Société Psychanalytique de Paris, et a donc participé à la diffusion de la psychanalyse en France, dans les années 20. Analysée par Freud et disciple de Jung, elle a notamment mis en place la psychanalyse des enfants, ce qui la rapproche de notre objet d'étude, Mme Sophroniska. Ses liens avec la Nouvelle Revue Française, qui publia ses écrits, convergent vers notre hypothèse. L'échec de Mme Sophroniska correspond à celui de la psychanalyse, en général, pour Gide. Édouard regrette que la psychanalyste ne travaille que sur les « biens imaginaires » (*LFM* : 206) du jeune Boris, alors que lui souhaite son retour au réel, d'où son placement dans la pension Azaïs, « pour faire de Boris un travailleur » (*ibid.*), mais les deux échoueront et seront condamnés par le narrateur, qui accuse Édouard d'agir « par curiosité ».

« Derrière le plus beau motif, souvent se cache un diable habile et qui sait tirer gain de ce qu'on croyait lui ravir » (*LFM* : 216).

Ce que Gide condamne dans la psychanalyse, c'est qu'elle vise autrui, qu'elle fait de l'autre son objet, comme le mauvais romancier qu'est Édouard fera de Boris l'objet de son expérimentation, qu'il aurait inséré dans un roman si l'enfant n'était pas mort⁶¹. Pour Gide, le roman n'a de valeur que s'il sert d'auto-analyse, de sublimation, et en cela il approuve la

⁶⁰ Les relations entre Jean-Marc Bernard et André Gide furent très complexes. Gide, alors jeune écrivain et poète, écrivit à plusieurs reprises dans la revue *Les Guêpes* et Bernard fit des critiques très élogieuses de ses premiers romans dans cette même revue. Après la mort de Bernard, la revue semble avoir été phagocytée par l'*Action Française*, dirigé par Maurras qui avait auparavant permis à Bernard de diriger *Les Guêpes*. Après la guerre et le changement d'orientation idéologique d'André Gide, ce dernier a dû avoir quelques querelles avec les dirigeants de la revue qui finirent par l'attaquer très fréquemment quand il dirigea la *Nouvelle Revue Française*.

On se reportera à l'étude de Pierre Masson, « Gide et Bernard : l'abeille et Les Guêpes », *Bulletin des Amis d'André Gide*, 2010, n°167, pp. 7-37.

⁶¹ « Je ne me servirai pas pour mes *Faux-monnayeurs* du suicide du petit Boris » (*LFM* : 376).

psychanalyse. Pour l'auteur, il est malsain d'oublier que l'objet de l'analyse est aussi sujet, notamment du langage, et il regrette que la psychanalyse freudienne méprise tant les productions du sujet⁶², comme Sophroniska méprisa, pour le plus grand malheur de Boris, son « talisman ».

Se dessine clairement le foisonnement idéologique des *Faux-monnayeurs* à travers ces recherches onomastiques. La passion pour la Grande-Bretagne, que Gide éprouvera toute sa vie, se trouve dans l'histoire de ces noms, capitaux dans le roman, qui rappellent au lecteur que le foyer de ce basculement axiologique qui a lieu en cette première moitié de XX^e siècle très tourmentée est issu du modèle anglo-saxon, fascinant et dévastateur, où religion et pragmatisme sont les deux lignes directrices. L'influence de la psychanalyse, au cœur des préoccupations humanistes à l'époque, est présente et regardée avec esprit critique et indulgence. Enfin, les apostats, qu'ils soient religieux ou littéraires, forment l'échec d'une société fondée sur le dogme à tous les niveaux (social, religieux, littéraire, etc) qui écrase l'homme et l'empêche d'exister tel qu'il est vraiment.

⁶² En réalité, la psychanalyse ne s'est sérieusement penchée sur les productions – notamment écrites – des individus qu'ultérieurement, notamment avec Lacan.

III. Le désordre comme seul ordre.

1. Le règne du point de vue

Nous observerons la manière dont Pauline Molinier et Laura Vedel évaluent les personnages qui les entourent, s'observent eux-mêmes, comment elles sont évaluées et établissent un dialogue avec le lecteur. Nous verrons ainsi quelles idéologies sont transmises dans le texte par ses deux personnages opposés en de nombreux points, bien qu'ils n'entrent, eux-mêmes, jamais en communication.

- *Pauline Molinier*

L'entourage proche de Pauline Molinier se compose de ses trois enfants, Vincent, Olivier, Georges, de son mari, Oscar, et de son demi-frère, Édouard. Dans la première partie, Pauline Molinier n'est présente qu'à deux reprises par le discours direct :

« “ Olivier, me dit-elle, ne rentrera qu'un peu tard [...] Mais je viens d'entendre rentrer Georges. Je vais l'appeler. ” » (*LFM* : 91)

« “Je vous le [Olivier] confie”, m'a-t-elle dit en riant. » (*LFM* : 100)

Ses sentiments nous sont donnés par Édouard à chaque fois :

« Pauline me pria de rester à déjeuner. » (*LFM* : 91)

« Pauline insiste pour que je vienne la voir plus souvent. Elle me prie instamment de m'occuper un peu de ses enfants. » (*LFM* : 93)

« Elle fonde sur son fils aîné de grands espoirs. » (*LFM* : 95)

« Pauline voudrait qu'il [Olivier] se présentât ensuite à Normale. » (*LFM* : 123)

Pauline apparaît comme une femme focalisée sur ses enfants. Nous ne savons rien, dans cette première partie, de ses états d'âme, en dehors de ceux liés à son dévouement maternelle.

Déjà, nous pouvons tirer quelques conclusions, qui devront être vérifiées par la suite : l'abnégation qui caractérise cette protestante devenue catholique par alliance fait d'elle un

personnage profond pour Édouard, seule lentille à travers laquelle Pauline nous est décrite. Les verbes comprennent les sèmes de l'abstraction (« confie », « fonde ») et, parfois, de l'attente d'un comportement (« pria », « insiste », « prie », « voudrait ») et le mode subjonctif, le déverbal « espoir ». Elle nous est ainsi présentée comme une personne d'une certaine densité spirituelle, notamment quant à son comportement maternel.

La position syntaxique d'objet d'Édouard à trois reprises (pp. 91-93-100)⁶³ et de sujet d'un complément circonstanciel (« pour que je ») montrent que son comportement est également transposé vers Édouard, son demi-frère cadet. Bon nombre de ses attentes resteront sans réponse ou seront déçues :

Édouard prendra en charge Olivier, mais ne saura pas voir la menace du suicide.

- Édouard ne s'intéresse qu'à Olivier. Il ne trouve en Georges qu'un intérêt romanesque, et ne prévient pas les délits et le crime à venir, même si la tentative de vol aurait dû l'avertir. Il ne s'intéresse pas à Vincent et témoigne presque d'antipathie à l'égard de Pauline, quand il écrit feindre de s'y intéresser « par complaisance pour elle » (*LFM* : 95). Il partira à Saas-Fée.
- Ses trois enfants courent à leur perte. Olivier et Vincent vers le suicide, Georges vers le délit.

Ce que ne semble guère percevoir Édouard, c'est l'appel au secours de Pauline, comme nous le suggère le verbe « prier », présent à deux reprises dans la première partie. Venant d'une nature aussi pieuse et sacrificielle que Pauline, il n'aurait pas dû prendre à la légère ses suppliques et entendre son désespoir, au lieu de se montrer complaisant et de poursuivre un but qui n'est noble qu'en apparence : celui de l'écrivain, avide de romanesque, sous un costume d'humaniste. L'importance de la narration externe et le peu de propos de Pauline rapporté au discours direct dans son journal montre bien c'est le point de vue de l'écrivain qui prévaut sur la réalité des sentiments.

⁶³ Ces trois phrases sont données à la page 97 du mémoire ci-présent.

Pauline ne réapparaît que dans la troisième partie, où sa relation maritale est mise à mal. En effet, elle admet savoir que son mari, Oscar, pratique l'adultère depuis cinq ans, mais ne lui en tient pas rigueur et évite de l'embarrasser en prétendant ne pas voir les mots reçus de filles légères. Encore une fois, c'est Édouard et Oscar qui évalueront Pauline et nous feront parvenir ces informations, le journal d'Édouard étant le médium :

Édouard : « Heureusement, Pauline est intelligente ... » (*LFM* : 225)

Oscar : « Mais Pauline est d'une jalousie redoutable. » (*Ibidem*)

Puis, toujours dans son journal, Édouard semble comprendre ce que cache Pauline, sans pour autant remettre en question sa maladresse initiale, ni avancer un quelconque soutien envers sa demi-sœur :

« Je ne soupçonnais, je l'avoue, tout ce que, sous les apparences du bonheur, elle cache de déboires et de résignation. » (*LFM* : 268)

Enfin, il transcrit le rejet que suscite Pauline auprès de ses enfants, qui se cachent d'elle et lui mentent, car ils savent qu'elle n'a aucun appui avec son mari. Le discours direct, très présent dans ce passage, nous en dit plus sur son regard sur elle-même. Rien n'indique qu'il s'agit là seulement d'une posture d'abnégation, mais qu'elle sacrifie bel et bien sa dignité sur l'échelle de la piété maritale et parentale. A l'apparente rigidité chrétienne fait place un dévouement presque christique :

« Je ne suis pas intolérante. Il y a nombre de petits manquements que je tolère, sur lesquels je ferme les yeux. [...] Oh ! du père aussi bien que des fils. »

Ainsi accuse-t-elle la trahison et l'irrévérence comme un devoir. L'introspection à laquelle elle se livre semble issue de son éducation protestante (d'ailleurs, « fermer les yeux » est ce que demande Luther à ses fidèles pour se livrer à l'examen de conscience). Elle remet en cause ce que lui inflige sa famille, mais choisit de garder une position consentante. Comme le déchirement confessionnel qu'elle a connu jadis, elle s'accorde le libre examen et, par delà, adopte une position : les dogmes de cette société plaçant la femme en victime paraissent reconnus par Pauline, mais, pour autant, elle choisit de ne pas s'y opposer et participe à ces mensonges car ils embrassent ce qu'elle a toujours connue et dont elle a besoin, les siens, comme les chrétiens eurent à faire le choix entre le catholicisme et le protestantisme, après le libre examen. Les « manquements » ne sont pas tolérables, c'est elle (« je ») qui choisit de les tolérer.

- *Laura Vedel*

Le personnage de Laura Vedel est beaucoup plus présent dans le roman. Elle apparaît dans différentes sphères relationnelles : sa relation passée avec Édouard, celle avec Vincent, son amour prétendu pour Félix, celui que ressent Bernard pour elle, sa place dans la famille du pasteur Vedel, sa situation sociale de fille-mère, promise à un homme qui n'est pas le père de l'enfant qu'elle attend.

C'est en nous présentant Vincent que le narrateur nous fait part de la situation délicate de Laura. La narration omnisciente fait *in medias res* de Laura un personnage en proie au désespoir et au remords :

« L'aveu paraissait désormais impossible à Laura, et même elle ne le pouvait envisager de sang froid. » (*LFM* : 43)

Toutefois, le narrateur n'a pas vocation à faire de Laura une victime tragique qui fait face avec résignation aux obstacles de la vie.

« [...] ne soulevaient en elle qu'indignation et cette indignation ne la quittait que pour l'abandonner au désespoir » (*Ibidem*)

Contrairement à Pauline, ce ne semble pas être le sacrifice qui définit Laura. Malmenée par un homme et par l'amour, elle manifeste de la colère et se sent indignée, c'est-à-dire qu'elle sent sa dignité violentée. Alors que Pauline, tout aussi indignée, réagit avec le choix intime de céder à son mari et ses enfants, le personnage de Laura promet un autre regard sur elle-même.

Dans le trio Passavant-Vincent-Lady Griffith, Laura suscite la pitié et le rejet, car elle est ce qui rattache Vincent à un sens de la morale que souhaite lui retirer Lilian et Passavant.

« Je [Lady Griffith] comprends très bien que tu [Vincent] aies pitié de Laura » (*LFM* : 63)

« [...] pour en finir avec Laura » (*LFM* : 144)

Le but étant de faire comprendre à Vincent que, s'il donnait les cinq mille francs à Laura, il n'aurait plus à se sentir coupable de quoi que ce soit. Ce n'est pas le mal qu'il lui a fait en l'abandonnant enceinte qui pose problème, mais le fait qu'il ne donne pas l'argent. L'argent permet toute absolution. D'ailleurs, jamais Lilian ne met le doigt sur une quelconque faute (morale) de Vincent envers Laura. Le sentiment de pitié pour Laura accompagne cette requête d'argent : Laura suscite l'apitoiement de ces personnages car elle n'a pas compris que le

sentiment d'amour ne doit rien peser face à la position sociale, Vincent ayant admis ne jamais l'avoir aimée.

Dans la seconde partie, Laura se dévalue complètement, et prétend vouloir se laisser mourir.

« Laura [...] en refusant de prendre des précautions. Elle répétait tout le temps qu'un accident était ce qui pouvait lui arriver de plus heureux. » (*LFM* : 169)

Ce désespoir de Laura suscite l'amour de Bernard, qu'il déclare à Olivier après avoir compris que Laura n'en voulait aucunement à Vincent, et pis encore, qu'elle le comprenait :

« Laura Douviers n'a pas eu un mot de reproche et de ressentiment contre lui. Au contraire, elle invente tout ce qu'elle peut pour sauver sa conduite. Bref, c'est une femme très bien, une tout à fait belle nature. » (*LFM* : 168)

« Tu vas croire que je suis amoureux d'elle ? Eh bien ! mon vieux, tu ne te tromperais pas. » (*LFM* : 169)

La pression sociale étant trop forte, après le retour de Laura dans sa famille, l'indignation cède la place au repli sur soi et à l'excuse de l'inexcusable. Cette pression bourgeoise est représentée ici par Bernard, qui s'arrange avec la morale sociale comme il le souhaite. Il trouve normal que Laura ne se fâche pas contre Vincent qui l'a laissée, mais n'approuve pas le choix de son père d'avoir, lui, pardonné l'adultère de sa mère et de l'avoir par conséquent élevé.

La pression sociale exercée sur Laura est telle qu'elle doit cacher qui elle est vraiment :

« [...] pour cacher son identité, Laura passe pour la femme d'Édouard » (*LFM* : 169)

Parallèlement, comme nous l'avons indiqué, son sentiment violent d'indignation semble persister et génère en elle une frustration qui se traduit par la névrose, d'où les pensées suicidaires :

« Laura non plus ne se sentait pas satisfaite. [...] Ce dont elle souffrait surtout et qui, pour peu que s'y attardât sa pensée, lui devenait insupportable, c'était de vivre aux dépens de ce protecteur » (*LFM* : 179)

Le sentiment amoureux de Laura est divisé en ses différents objets : Édouard (amour indépendant de toute sexualité), Vincent (désir passionné, pas de réciprocité), Félix (amour conventionnel). A chaque fois, elle désire un homme selon sa position sociale. A Saas-Fée, elle désire Édouard car il lui permet de ne pas passer pour ce qu'elle ne souhaite pas être. Le

narrateur fait de Laura une femme tourmentée par les exigences sociétales envers les femmes, « créatures aimantes et dociles, qui font les épouses les plus dévouées » (*Ibidem*).

La troisième partie efface un peu Laura, qui n'y est présente que par les points de vue successifs des membres de sa famille, eux-mêmes retranscrits dans le journal d'Edouard. Il y a donc deux lentilles au travers desquelles Laura nous est livrée.

La famille de Laura, son père et son grand-père pasteurs, prétendent ne rien voir au stratagème orchestré, mais Armand, son frère, l'a vite compris et ne le pardonne pas. Ce qu'il blâme n'est pas le fait que Laura soit tombée enceinte de Vincent, mais la tromperie qu'elle manigance en mentant à tout le monde, notamment à son mari, Félix Douviers, qui l'aime sincèrement. Armand la compare alors à Rachel, leur sœur malvoyante et qui sacrifie tout pour le bonheur de sa famille, qui ne le lui rend pas. Laura est une « garce » (*lfm* : 238) face à Rachel.

C'est aussi avec son autre sœur, Sarah, que naît la comparaison :

« [...] elle considérait la pieuse résignation de Rachel comme une duperie ; ne consentait à voir dans le mariage de Laura qu'un lugubre marché, aboutissant à l'esclavage » (*LFM* : 282)

Alors que Rachel se montre honnêtement conquise par la politique de résignation qu'elle mène face à sa famille, Laura manie les conventions pour masquer sa nature réelle, ce que Sarah refuse de faire. Sarah refuse ce que Laura feint de rechercher par-dessus tout : « la dévotion conjugale » (*Ibidem*).

2. *Le discours indirect et la polyphonie*

Contrairement au discours direct, qui n'engage que le locuteur, le discours indirect peut être véhicule d'idéologies à double détente : celle du locuteur, qui choisit actuellement les mots pour rapporter la parole initiale ; et celle de celui dont la parole est rapportée, porteur de l'essence du discours d'origine, donné et potentiellement transformé par le rapporteur de discours.

La multiplicité des personnages des *Faux-monnayeurs* tend à étendre l'usage du discours indirect. Dans l'écriture de son journal intime, Édouard l'utilise beaucoup.

D'ores et déjà, on peut distinguer deux types de discours indirect en coprésence dans le roman :

- le discours indirect lié, c'est-à-dire, la transposition du discours d'un personnage par un autre personnage, qui assume ce report. Il est introduit par un verbe et fonctionne sur le mode de la subordination à une proposition principale (ayant comme mot-tête ce verbe introducteur).

Par exemple : « Puis il m'a dit que mon erreur était de partir d'une idée, et que je ne me laissais pas assez guider par les mots. » (*LFM* : 39)

Le discours indirect lié est doué d'une pertinence axiologique car il joue sur la transformation arbitraire d'une phrase initiale : une phrase unique peut résumer (ou interpréter⁶⁴) un long discours (Arrivé, Gadet, Galmiche, 2003 : 236)

- Le discours indirect libre ajoute aux propriétés du discours indirect lié l'introduction d'un point de vue extérieur sans embrayeur discursif, brouillant ainsi l'herméneutique hors-contexte.

Par exemple : « Devait-il lui montrer la lettre ? Elle est injuste, cette lettre, abominablement injuste. » (*LFM* : 24). On se demande qui s'exprime. En narration omnisciente, on entend les interrogations d'Albéric Profitendieu lors du départ de Bernard, mais qu'en est-il du jugement de valeur effectué dans l'affirmation qui suit ? S'agit-il des pensées du narrateur, dont on a approché la complexité, ou des pensées du père de Bernard ?

Ce brouillage des voix participe de la polyphonie du texte, et de son chassé-croisé idéologique, ce que M. Bakhtine nomme le « plurilinguisme romanesque » (Bakhtine, 1978 : 122). En effet, le mélange des discours et des « strates du langage » (*ibidem*) peut laisser entrevoir la voix de l'auteur et fait intervenir une troisième instance d'orientation axiologique du roman, après le personnel romanesque et le narrateur.

La notion de « strates du langage » doit ici être expliquée afin de la rendre plus appropriée à notre corpus. Il ne s'agirait pas ici de sociolectes, géolectes ou autres, car tous les

⁶⁴ La *Grammaire d'aujourd'hui* donne l'exemple d'Œdipe, quant à l'interprétation induite par le discours indirect : « dans « Œdipe dit qu'il aime sa mère », doit-on considérer qu'il a dit « j'aime ma mère » ou « j'aime cette femme », dont l'auditeur interprète qu'elle est sa mère ? »

personnages appartiennent à une même bourgeoisie parisienne, mais, en suivant le principe de la déclinaison du paradigme des valeurs, d'un langage adopté par le narrateur pour chaque système de valeurs⁶⁵.

Pour rendre compte d'un système moral, l'auteur fait du langage du narrateur une « construction hybride » (*ibidem*), en balance constante entre le « langage courant » (*LFM* : 123), celui de la doxa et le langage particulier du personnage, objet de la narration.

Par exemple, cet extrait du réveil de Lady Griffith auprès de son amant, Vincent Molinier. Le narrateur décrit la scène, puis rapporte les pensées de la riche américaine. En italique se trouvent les éléments de la stylisation de l'auteur projetant sur le narrateur son jugement de Lady Griffith, établissant l'hybridité de son langage :

« Le soleil déjà haut, par la fenêtre ouverte, vient caresser le pied nu de Vincent, sur le large lit où près de Lilian il repose. Celle-ci, qui ne le sait pas réveillé, *se soulève*, le regarde et s'étonne de lui trouver l'air soucieux.

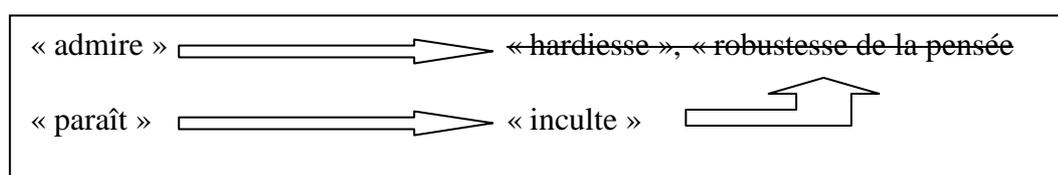
Lady Griffith aimait Vincent *peut-être ; mais* elle aimait en lui le succès. Vincent était grand, beau, svelte, *mais* il ne savait *ni* se tenir, *ni* s'asseoir, *ni* se lever. Son visage était expressif, *mais* il se coiffait mal. Surtout, *elle admirait la hardiesse, la robustesse de sa pensée ; il était certainement très instruit, mais il lui paraissait inculte*. Elle se penchait avec un instinct d'amante et de mère au dessus de ce grand enfant qu'elle prenait à tâche de former. Elle en faisait son œuvre, sa statue. Elle lui apprenait à soigner ses ongles, à séparer sur le côté ses cheveux qu'il rejetait d'abord en arrière, et son front, à demi caché par eux, paraissait plus pâle et plus haut. Enfin, elle avait remplacé par des cravates seyantes, les modestes petits nœuds tout faits qu'il portait. Décidément, Lady Griffith aimait Vincent ; *mais* elle ne le supportait pas taciturne, ou « maussade » comme elle disait. » (*LFM* : 62)

⁶⁵ D'après P. V. Zima, c'est ce qui distingue Gide, Kafka et Hesse de Proust, quant aux langages d'un roman : « C'est par rapport à la conversation en tant que langage communicatif que ce texte [la *Recherche*] se définit comme une structure socio-historique particulière ; ce qui explique pourquoi il aborde certains problèmes sociaux comme la médiation ou le déclin de l'individualisme libéral dans une perspective très différente de celle ouverte par Kafka, Hesse ou Gide. Chez ces auteurs, qui écrivaient dans des situations sociolinguistiques différentes, les problèmes sociaux ne sont pas « filtrés » par le sociolecte de la conversation, mais par d'autres sociolectes qu'il faudrait définir dans un travail complémentaire au présent ouvrage. C'est par rapport à ces sociolectes (et par rapport aux situations sociolinguistiques particulières) que les différences irréductibles entre ces auteurs doivent être expliquées. » (1988 : 159)

Le verbe « se soulève » suggère un regard, peu ou prou, ironique du narrateur sur Lady Griffith, l'objet du verbe, ici le pronom personnel « se », étant surtout dénoté par son poids⁶⁶.

Les anaphores, en « ni » et en « mais », témoignent du caractère obsessionnel de Lady Griffith pour la perfection, surtout quand elle est d'ordre physique, la plus à même d'assouvir ses désirs.

La phrase introduite par l'adverbe intensif « surtout » est construite en antithèse, soulignant l'absence totale de sincérité dans la relation de Lady Griffith à Vincent Molinier :



L'auteur, par la voix du narrateur, met en exergue la folie pour l'apparence de Lady Griffith. Elle « admire » ce qui n'existe pas, elle fait ex-ister (au sens « être au monde ») ce qui n'est pas, même à ses yeux, puisque ce qui lui « paraît » annule tout ce qu'elle admire. Ce qu'elle voit n'est pas la réalité (paraître), et elle admire l'irréalité (ce qu'elle ne voit pas).

Il s'agit donc bien d'un choix de l'auteur de mettre en avant, par le biais du narrateur-critique, l'ineptie de l'obsession pour le non-être qu'éprouve Lady Griffith. On a donc trois voix en exercice :

- celle de Lady Griffith : femme-Pygmalion, en quête de l'assouvissement de ses désirs, physiques et esthétiques.
- celle du narrateur : qui observe Lady Griffith et Vincent Molinier, juge leurs gestes et leurs sensations (« s'étonne », « l'air soucieux », « large »).
- celle de l'auteur : les anaphores, l'antithèse, les adverbes modalisateurs (« surtout », « peut-être »). On lit l'auteur dans la syntaxe, qui met en relief une ironie maximale de Gide vis-à-vis de ses personnages, pantins dont il oriente notre jugement. Le jeu sur les

⁶⁶ C'est ce que précise le Trésor de la Langue Française Informatisé : « le complément désigne une charge, un objet ou un corps pesant : l'accent est mis sur l'effort plus ou moins important déployé pour effectuer l'action. »

discours donne à l'auteur cette marge de manœuvre, dans laquelle il quitte une langue pour en faire frémir une autre, plus intime.

CONCLUSION

1. La possibilité d'une valeur sans les hommes ?

Nous avons vu que l'homme était un objet croissant d'intérêt dans le roman, d'après son nombre d'occurrences et sa détermination. La situation finale du roman en met à mort trois (Vincent, Lady Griffith, Boris), manque en tuer un (Olivier) et de nombreux personnages finissent socialement ou personnellement dans une mauvaise position (Laura, La Pérouse, les trois membres de la Confrérie, Pauline, Armand, Rachel). Mais la mort des personnages n'implique pas celle des valeurs qu'ils personnifient, seulement l'échec de l'ancrage social de ces dernières. Le jeu social éloigne les hommes de leur quête réelle : c'est leur premier échec. Édouard ne se laisse pas aller à ce qu'il est vraiment, veut se faire idéal de vertu intellectuelle, perd Olivier et n'écrit pas le livre de cet idéal. Il renonce, à la fin, à se servir de la mort de Boris (après s'être servi de sa vie), et retrouve progressivement Olivier, à mesure qu'il abandonne, presque définitivement, son roman. Cet idéal de vertu intellectuelle se trouve dans la forte saillance théorique du récit, visible notamment grâce aux très présents modes de l'infinitif et du subjonctif. Strouvilhou et Édouard en sont les dispensateurs principaux. Les discours et théories nous éloignent de la réelle valeur : Édouard, comme les religieux Vedel et Azaïs, la psychanalyste Sophroniska, ne voient pas le malheur qui assassine ceux qu'ils veulent faire rentrer dans un moule (Olivier, Armand, Rachel, Boris).

Cette critique est aussi faite aux écrivains. La diatribe de Strouvilhou, les allusions à peine voilées à Paul Valéry participent aussi (comme les infinitifs, les phatèmes, les tirades d'Édouard) de cette dimension didactique du roman. Les écrivains spéculent sur les mots qu'ils chargent de fausses valeurs, comme les hommes avec les sentiments et les rites sociaux, trop souvent hypocrites.

La question de l'homosexualité a permis de traiter en profondeur ces différentes forces en conflit. La société homosexuelle des *Faux-monnayeurs* fonctionne sur une dialectique du dehors et du dedans.

Les forces « du dedans » reproduisent le schéma établi dans le *Corydon*, suivant la tradition pédérastique antique : des forces-repoussoirs mettent en valeur un objet passif, en l'appliquant à leur système de valeur, après une dynamique de séduction. C'est ce qu'offrent les relations Bernard-Olivier, Édouard-Olivier, Passavent-Olivier. Textuellement, cela se manifeste par un subtil jeu de positions sémantiques (patient/agent), de modalités (diathétique/factitive) et de fonctions syntaxiques (objet/sujet). Les forces « du dehors » fonctionnent sur le mensonge et l'opportunisme, seuls moyens de garder intactes les forces « du dedans ».

2. Réponse à la problématique et dépassement.

Le mouvement narratif de la morale est décadent : au règne, déjà mensonger, des valeurs religieuses (de Vedel, Azaïs, Laura, Pauline, Vincent, Profitendieu) est progressivement substitué le système d'une contre-morale (les impasses des personnages cités ci-dessus sont évidentes, tout comme l'arrivisme de Passavent et l'hypocrisie d'Édouard) qui dénature activement la morale précédente. Enfin, le succès de Strouvilhou, la mise en acte de sa pensée par le suicide de Boris, semblent mettre fin à toute quête morale et, ainsi, annulent tous les *éthos* initialement posés. Cette pensée tiendrait à une conception diachronique, linéaire, du temps : le roman et ses personnages établiraient le mouvement dynamique d'un christianisme ancestral à un nihilisme qui, tout en niant certaines valeurs, en poseraient d'autres.

Une conception anhistorique de la morale fait porter un autre regard sur le temps : tous ces personnages représentent un idéal. Chaque *éthos* pose un monde. De Pauline, qui fait du « *post tenebra lux* »⁶⁷ son mode d'affirmation identitaire, au jeune nationaliste, entendu par Bernard dans le bar, dont la morale épique vise à mener une guerre offensive contre ceux qui s'en prennent à un territoire ... garant géographique d'un système de valeurs, tous garantissent un système de pensée historicisé, alors que les vraies valeurs, pour l'auteur, se situent en dehors.

C'est la réponse en creux au nihilisme de Strouvilhou. Si la négation des valeurs historiques (bourgeoises, aristocratiques) arrivent à son apogée avec Strouvilhou, il créé, néanmoins, un autre système de ... contre-valeurs. Le problème n'est plus la valeur en elle-même (ou sa

⁶⁷ « Après les ténèbres vient la lumière », issu du texte fondateur de la Réforme.

négligence), mais bien sa situation. La morale de Gide ne peut être historicisée car elle n'entre pas dans une idéologie. Sa conception de l'histoire n'est ni linéaire, ni cyclique, elle est fracturée, d'où la datation narrative très antérieure à l'écriture, d'où le journal intime, les lettres qui ouvrent la temporalité, en en saisissant qu'un extrait et en laissant ce qui l'entoure à l'imagination. Malgré tout, la destinée résiste : de la même manière que la mort est inévitable pour l'homme le plus libre, ces systèmes de pensée en marche dans la narration connaîtront tous la Première Guerre Mondiale qui les exacerbera et, déjà orchestrée par les idéologues en 1926, la Seconde Guerre Mondiale.

Dans cette éthique du « dégageant », Gide prépare la place de l'Albert Camus du « Cycle de la Révolte ». La fracture du temps narratif impuissante devant la tragédie humaine, la conscience morale anhistorique, la tentation d'Olivier de devenir la victime exemplaire en mêlant crainte et pitié, à la façon de la catastrophe tragique, trouvera un écho dans *Les Justes* (1949) et *La Chute* (1956).

BIBLIOGRAPHIE/SITOGRAFIE

I. OUVRAGES DE L'AUTEUR

1. Romans et récits

Le Voyage d'Urien [1893], Gallimard, coll. L'imaginaire, 2003.

Paludes [1895], Gallimard, coll. Folio, 1973.

Les Nourritures Terrestres [1897] (avec *Les Nouvelles Nourritures* [1935]), Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1964.

L'Immoraliste [1902], Gallimard, coll. Folio, 1995.

La Porte Étroite [1909], Gallimard, coll. Folio, 1972.

Isabelle [1911], Gallimard, coll. Folio, 1972.

Les Caves du Vatican [1914], Gallimard, coll. Folio, 1995.

La Symphonie Pastorale [1919], Gallimard, coll. Folio, 1996.

Les Faux- Monnayeurs [1925], Gallimard, coll. Folio, 1972.

Thésée [1946], Gallimard, coll. Folio, 1981.

L'Art Bitraire [1947], Fata Morgana, coll. Frontfroide, 1997.

Le Grincheux [date inconnue], Fata Morgana, coll. Frontfroide, 1993.

2. Théâtre

Le roi Candaule [1901] (avec *Saül* [1903], *Œdipe* [1930], *Perséphone* [1934], *Le Treizième Arbre* [1942]), Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1942.

Le Procès : pièce tirée du roman de Kafka [1947], Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1948.

Les Caves du Vatican (farce), Ides et Calendes, 1948.

Robert ou l'Intérêt général, Ides et Calendes, 1949

3. Recueils de poèmes

Les Cahiers et les poésies d'André Walter [1891], Gallimard-Jeunesse, coll. Poésie, 1952.

4. Scenarii

L'Oroscope ou Nul n'évite sa destinée [date inconnue], Jean-Michel Place, 1995.

Isabelle [1946], Lettres Modernes, 1996.

5. Essais, chroniques, critiques.

Le Traité du Narcisse [1891] (avec *La Tentative Amoureuse* [1893], *Philoctète : El Hadj* [1899], *Le retour de l'enfant prodigue* [1907], *Bethsabé* [1912]), Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1924.

Réflexions sur quelques questions de morale et de littérature [1897] (avec *Prétextes* [1907]), Nabu Press, 2010.

Le Prométhée mal enchaîné [1899] (avec *L'École des femmes* [1929]), Gallimard, coll. Folio, 1973.

De l'influence en littérature [1900], Allia, coll. Très Petite Collection, 2010.

Amyntas [1906], Gallimard, coll. Folio, 1994.

Dostoïevski [1908], Gallimard, coll. Les Essais, 1981.

Oscar Wilde [1910], Mercure de France, coll. Collection Bleue, 1989.

Nouveaux Prétexes [1911] (avec *Prétexes* [1907]), Mercure de France, coll. Collection Bleue, 1990.

Corydon [1920], Gallimard, coll. Folio, 1991.

Incidences [1924], Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1924.

Le Journal des Faux-monnayeurs [1926], Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1995.

Voyage au Congo [1927] (avec *Retour du Tchad* [1928]), Gallimard, coll. Folio, 1995.

Un esprit non prévenu [1929], Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1931.

Robert [1930] (avec *Geneviève* [1936], *L'École des Femmes* [1924]), Gallimard, coll. Collection Blanche, 1944.

La séquestrée de Poitiers [1930] (avec *L'affaire Redureau* [1930]), Gallimard, coll. Folio, 1977.

Retour de l'U.R.S.S. [1936] (avec *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S.* [1937]), Gallimard, coll. Folio, 2009.

Notes sur Chopin [1938], Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 2010.

Découvrons Henri Michaux, Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1941.

Interviews Imaginaires, Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1942.

Souvenirs littéraires et problèmes actuels, Les Lettres Françaises, 1946.

Le Retour, Ides et Calendes, 1946.

Paul Valéry, Domat, 1947.

Poétique, Ides et Calendes, 1947.

Rencontres, Ides et Calendes, 1948.

Éloges, Ides et Calendes, 1948.

Anthologie de la Poésie Française : présentation et préface, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1949.

Littérature engagée, Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1950.

6. Correspondances (dans l'ordre alphabétique des correspondants)

L'Enfance de l'Art. Correspondance avec Élie Allégret, 1886-1896, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 1998.

Correspondance avec Marc Allégret, 1917-1949, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 2005.

Correspondance avec Jean Amrouche, 1928-1950, Presses Universitaires de Lyon, 2010.

Correspondance avec Arnold Bennett. Vingt ans d'amitié littéraire : 1911-1931, Droz, coll. Textes littéraires, 1964.

Correspondance avec Léon Blum, 1890-1951, Presses Universitaires de Lyon, 1998.

Correspondance avec Dorothy Bussy, tome 1 : 1918-1924, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 1979.

Correspondance avec Dorothy Bussy, tome 2 : 1925-1936, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 1981.

Correspondance avec Jacques Copeau, tome 1 : décembre 1902-mars 1913, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 1987.

Correspondance avec Jacques Copeau, tome 2 : mars 1913-octobre 1948, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 1989.

Correspondance avec Maurice Denis, 1892-1945, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 2006.

Correspondance avec Valéry Larbaud, 1905-1938, Gallimard, coll. Les Cahiers d'André Gide, 1989.

Correspondance avec Jean Malaquais, 1935-1950, Phébus, coll. Littérature Française, 2000.

Correspondance avec François Mauriac, 1912-1950, Gallimard, coll. Cahiers d'André Gide, 1971.

Correspondance avec Aline Mayrisch, 1903-1946, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 2003.

Correspondance avec Jean Paulhan, 1918-1951, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 1998.

Correspondance avec Henri de Régner, 1891-1911, Presses Universitaires de Lyon, 1997.

Correspondance avec Jacques Rivière, 1909-1925, Gallimard, coll. Beaux Papiers, 1998.

Correspondance avec Eugène Rouart, tome 1 : 1893-1901, Presses Universitaires de Lyon, 2006.

Correspondance avec Eugène Rouart, tome 2 : 1902-1936, Presses Universitaires de Lyon, 2006.

Correspondance avec André Ruyters, tome 1 : 1895-1906, Presses Universitaires de Lyon, 1990.

Correspondance avec André Ruyters, tome 2 : 1907-1950, Presses Universitaires de Lyon, 1990.

Correspondance avec Jacques Schiffrin, 1922-1950, Gallimard, coll. Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 2005.

Correspondance avec Jean Schlumberger, 1901-1950, Gallimard, coll. Collection Blanche, 1993.

Correspondance avec Paul Valéry, 1890-1942, Gallimard, coll. : Les Cahiers de la Nouvelle Revue Française, 2009.

Rilke, Gide et Verhaeren : correspondance inédite, Messein, 1955.

7. Récits intimes, autobiographies et journaux.

Si le grain ne meurt [1924], Gallimard, coll. Folio, 1997.

Ainsi soit-il ou Les jeux sont faits [1951], Gallimard, coll. L'Imaginaire, 2001.

Journal : 1889-1939 [1940], Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1996.

Le Ramier [1907], Gallimard, coll. Folio, 2004.

II. OUVRAGES SUR L'AUTEUR

André Gide et la Tentation de la Modernité, Colloque International de Mulhouse, Gallimard, coll. Les Cahiers de la NRF, 2001.

André Gide, homme solaire, Colloque International du Lavandou, réseau Lalan, coll. Le Regard de la Mémoire, 2001.

« André Gide ou le contemporain capital », *Le Magazine Littéraire*, n°306, janvier 1993.

« Gide : le plus moderne des classiques », *Le Magazine Littéraire*, n°484, mars 2009.

AHLSTEDT (E.), *André Gide et le débat sur l'homosexualité*, Göteborg, Acta universitatis Gothoburgensis, 1994.

CORDLE (T.), *André Gide*, Twayne Publishers, coll. World Authors Series, 1993.

DELAY (J.), *La jeunesse d'André Gide*, Gallimard, coll. Nouvelle Revue Française, 1956.

FOUCART (C.), « André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grautoff ou la définition du politique chez Gide », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°114-115, avril-juillet 1997.

- « Deux européens : André Gide et Stefan Zweig », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°46, avril 1980.

GAGNEBIN (L.), *André Gide nous interroge : essai critique sur sa pensée religieuse et morale*, Cahiers de la Renaissance Vaudoise, 1961.

GAVILLET (M.), *Étude sur la morale d'André Gide* [1939], éditions du Revenandray, 1977.

LEPAPE (P.), *André Gide, le messager : biographie* [1997], Seuil, coll. Points, 2001.

MAILLARD (C.) et GOULET (A.), « Gide et Freud, et après ... Gide dans *l'Almanach der Psychoanalyse, 1930* », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°157, juillet 2008.

MANN (K.), *André Gide and the crisis of modern thought*, 1943, trad. Michel-François Demet, Grasset, 1999.

MARTIN (C.), *André Gide ou la vocation du bonheur, tome 1 : 1869-1911*, Fayard, 1998

MAURIAC (F.), *Conversations avec André Gide. Extraits d'un journal*, Albin Michel, 1951.

MILNE (A.-L.), « Gide's polyformous perversity, or French's modernism arrested development », *Romantic Review*, Université de Londres, n°99, janvier-mars 2008.

NEMER (M.), *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Gallimard, collection blanche, 2006.

POLLARD (P.), *André Gide, homosexual moralist*, Newhaven-Londres, Yale University Press, 1991.

SAGAERT (M.) et SCHNYDER (P.), *André Gide : l'écriture vive*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008.

SAVAGE (C.-H.), *André Gide : l'évolution de sa pensée religieuse*, Nizet, 1962.

STEEL (D.), « Gide à Cambridge, 1918 », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°125, Janvier 2000.

STEEL (D.), « Gide et Freud », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°1, janvier-février 1977.

STEEL (D.), « Gide, lecteur de Freud », *Littératures contemporaines*, n°7, 1999.

STRAUSS (G.), *La part du diable dans l'œuvre d'André Gide*, Lettres Modernes, 1985.

WINOCK (M.), *Le Siècle des intellectuels*, Seuil, 1997. Voir le chapitre « Les années Gide », pp. 157-380.

Deux sites fondamentaux pour mieux connaître André Gide et ses textes :

- www.gidiana.net
- e-gide.blogspot.com
- andre-gide.fr

III. OUVRAGES CRITIQUES SUR LE TEXTE

« Les Faux-Monnayeurs d'André Gide », *Roman 20-50. Revue d'étude du roman du XXe siècle*, Centre d'études du roman des années 1920 aux années 1950 de l'Université de Lille III, n°11, mai 1991.

CASSAGNE (P.), DOUÉRIN (M.), VANNIER (G.), *L'amitié : Éthique à Nicomaque d'Aristote, Les Faux-Monnayeurs d'André Gide, En attendant Godot de Samuel Beckett*, Armand Collin, 2001.

CHARTIER (P.), *Pierre Chartier commente Les Faux-Monnayeurs d'André Gide*, Gallimard, coll. Folio, 1991.

DEBREUILLE (J.-Y.), « La psychanalyse en question dans *Les Faux-Monnayeurs* », *Semen*, n°9, 1994.

FERRARI (S.), *Connaissance d'une œuvre : André Gide, Les Faux-Monnayeurs*, Bréal, 2001.

GOCEL (V.), « Le miroir d'Édouard », *L'Information Grammaticale*, n°49, mars 1991.

GOT (M.), *Les Faux-Monnayeurs d'André Gide*, Nathan, 1991.

GOULET (A.), *André Gide et Les Faux-Monnayeurs : mode d'emploi*, Sedes, 1991.
- *Lire Les Faux-Monnayeurs*, Dunod, 1994.

IDT (G.), *André Gide, Les Faux-Monnayeurs : analyse critique*, Hatier, 1970.

MASSON (P.), *Lire Les Faux-Monnayeurs*, Presse Universitaire de Lyon, 1990.

MOUTOTE (D.), *Réflexions sur Les Faux-Monnayeurs*, Champion, 1990.

NORDENHAUG-CIHOLOS (K.), *Gide's art of the fugue : a thematic study of Les Faux-Monnayeurs*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1974.

TILBY (M.), *Gide : Les Faux-Monnayeurs*, Grant & Cutler, 1981.

IV. OUVRAGES THÉORIQUES SUR LES SUJETS TRAITÉS :

ARRIVÉ (M), GADET (F.), GALMICHE (M.), *La grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, Flammarion, coll. Dictionnaires, 2003.

- BAKHTINE (M.), *Esthétique et théorie du roman*, Moscou, 1975, trad. par Daria Olivier, Gallimard, coll. Tel, 1978.
- BARTHES (R.), *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*, éditions du Seuil, coll. Points, 1953.
- BARTHES (R.), *S/Z*, éditions du Seuil, coll. Points, 1970.
- BAUBÉROT (J.), *Histoire du Protestantisme*, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?, 2009.
- BRUNN (A.), *L'Auteur*, Flammarion, coll. Corpus, 2001.
- CERVONI (J.), *L'énonciation*, Presses Universitaires de France, coll. Linguistique nouvelle, 1987.
- DELARUELLE (É.), « Bulletin critique », *Revue d'histoire de l'Église de France*, n°50, 1964.
- DELEUZE (G.), *Nietzsche*, Presses Universitaires de France, coll. Philosophes, 1965.
- DELEUZE (G.), *Logique du sens*, Les Éditions de Minuit, coll. Critique, 1969.
- ECO (U.), *La Guerre du Faux*, éditions Le Livre de Poche, coll. Biblio Essais, 1987.
- FOUCAULT (M.), *Les mots et les choses* [1966], Gallimard, coll. Tel, 1990.
- FOUCAULT (M.), *Histoire de la sexualité, tome 1 : la volonté de savoir*, Gallimard, coll. Tel, 1976.
- GALLON (S.), « Les valeurs d'un avaleur de valeurs : étude lexico-sociologique de la lexie *valeur* dans les dictionnaires », Association Internationale de Stylistique, novembre 2010.
<http://styl-m.over-blog.com/article-les-valeurs-d-un-avaleur-de-valeurs-i-61545662.html>
- GILSON (É.), *Le Thomisme*, VRIN, coll. Études de philosophie médiévale, 2000.
- GUILLAUME (G.), *Principes de linguistiques théoriques de Gustave Guillaume*, Presses Universitaires de Laval (Québec), Klincksieck, 1973.
- GUILLAUME (G.), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1943-1944, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française II*, Presses de l'Université de Laval (Québec) et Presses Universitaires de Lille, 1990.

- HAMON (P.), *Texte et Idéologie*, Presse Universitaire de France, coll. Quadrige, 1984.
- HAMON (P.), *L'ironie littéraire : essai sur les formes de l'écriture oblique*, Hachette, coll. Recherche littéraire, 1996.
- ISER (W.), *Der akt des lesens*, Munich, 1976, trad. par Evelyne Sznycer, Pierre Mardaga, coll. Philosophie et langage, 1985.
- JAKOBSON (R.), « Closing Statements: Linguistics and Poetics », *Style in language*, Thomas Sebeok, 1960, trad. Nicolas Ruwet, Les Éditions de Minuit, 2003.
- KERBRAT-ORECCHIONI (C.), « Problèmes de l'ironie », *Linguistique & sémiologie. Travaux du Centre de recherches Linguistiques et sémiologiques de Lyon II*, n°2, 1976.
- KERBRAT-ORECCHIONI (C.), *La Connotation*, Presses Universitaires de Lyon, 1977.
- KERBRAT-ORECCHIONI (C.), « L'ironie comme trope », *Poétique*, n°41, février 1980.
- LACAN (J.), *Le séminaire XVI : d'un Autre à l'autre (1968-1969)*, éditions du Seuil, coll. Séminaire, 2006.
- LAPIE (P.), *Logique de la volonté*, Alcan, 1902.
- LEROY (G.), « Jean Genet, au plus haut des bas fonds », *Le Magazine Littéraire*, n°503, décembre 2010.
- MALLARMÉ (S.), « Avant-dire au *Traité du verbe* de René Ghil », *Œuvres Complètes*, Gallimard, coll. La Pléiade, 1945.
- MÉZAILLE (T.), « Sémantique interprétative et stylistique », *L'Information Grammaticale*, n°51, octobre 1991.
- MOIGNET (G.), *Systématique de la langue*, Klincksieck, coll. Bibliothèque Française et Romane, 1981.
- MOLINIÉ (G.), *La stylistique*, Presse Universitaire de France, coll. Quadrige Manuels, 2004.
- MURAT (L.), *La loi du genre : une histoire culturelle du troisième sexe*, Fayard, 2006.
- PELLAT (R.), RIEGEL (M.), RIOUL (R.), *Grammaire méthodique du français*, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige Manuels, 2007.
- RASTIER (F.), « L'activité sémantique dans la phrase », *L'Information Grammaticale*, n°63, octobre 1994.

RASTIER (F.), « Deniers et veau d'or : des fétiches à l'idole », revue *Texto !*, mars 2004.
http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Rastier/Rastier_Deniers.html

RASTIER (F.), *Sémantique Interprétative*, Presse Universitaire de France, coll. Formes Sémiotiques, 2009.

RIEGEL (M.), PELLAT (J.-C.), RIOUL (R.), *Grammaire méthodique du français*, Presse Universitaire de France, coll. Quadrige, 2007.

SEDGWICK (E.), *Epistémologie du placard*, 1990, trad. Maxime Cervulle, éditions Amsterdam, 2008.

SULEIMAN (S.), *Le roman à thèse où l'autorité fictive*, Presse Universitaire de France, coll. Écriture, 1983.

YAGUELLO (M.), *Alice au pays du langage : pour comprendre la linguistique*, Seuil, 1981.

WEBER (M.), *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1905, trad. Jacques Chavy, Plon, coll. Sciences Humaines, 1964.

WILMET (M.), *Grammaire critique du français*, Duculot, 2003 (3^e édition).

ZIMA (P.), *L'ambivalence romanesque : Proust, Kafka, Musil*, éditions Peter Lang, 1988.

V. LITTÉRATURE, ÉTHIQUE ET FAUSSE MONNAIE

BALZAC, *Sarrasine* [1930], Le Livre de Poche, coll. Libretti, 2001.

BAUDELAIRE (C.), « La fausse monnaie », *Le Spleen de Paris* [1869], Le Livre de Poche, coll. Classiques de Poche, 2003.

CAMUS (A.), *Les Justes* [1949], Gallimard, coll. Folio, 1973.

CAMUS (A.), *La Chute* [1956], Gallimard, coll. Folio, 1973.

GENET (J.), *Notre-Dame-des-Fleurs* [1948], Gallimard, coll. Folio, 1976.

PROUST (M.), *A la recherche du temps perdu, tome I* [1954], Gallimard, coll. La Pléiade, 1987.

PROUST (M.), *A la recherche du temps perdu, tome II* [1956], Gallimard, coll. La Pléiade, 1988.

PROUST (M.), *A la recherche du temps perdu, tome III* [1957], Gallimard, coll. La Pléiade, 1988.

PROUST (M.), *A la recherche du temps perdu, tome IV* [1958], Gallimard, coll. La Pléiade, 1989.

NIETZSCHE (F.), *Ainsi parlait Zarathoustra* [1885], trad. Par Georges-Arthur Goldschmidt, Livre de Poche, coll. Classiques, 1972.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
1. L'axiologie chez André Gide : pourquoi Les Faux-monnayeurs ?.....	3
2. Approche du lexème « homme » : méthodes et fondements.....	7
3. Fébrilité des valeurs.....	14
PREMIERE PARTIE : L'Homme – essence, genre et idéologie.....	21
I. La dimension sociale de l'homme dans Les Faux-monnayeurs.....	28
I. 1. La fausse monnaie comme angle d'observation de l'homme en société.....	28
I. 2. Une sociologie de l'apparence : le mariage de Laura Vedel et Félix Douviers.....	31
2.1. La temporalité inscrite dans le champ du virtuel.....	32
2.2. Les modalités comme réseaux garants de l'hypocrisie sociale.....	33
2.3. L'isotopie ou la structure sémantique de l'homme.....	35
3. Conclusion : de la tentative de complétude à l'amorce de dépassement.....	37
II. La dimension générique de l'homme dans Les Faux-monnayeurs.....	43
II. 1. De l'importance du genre dans la tentative définitoire de l'homme.....	43
II. 2. Manifestations du genre dans Les Faux-monnayeurs.....	44
2.1. Le genre mis en scène dans Les Faux-monnayeurs.....	44
2.2. Commentaire : du débat sur la littérature au débat sur les hommes.....	48
2.2.1. Un débat globalisant, faisant correspondre les éléments.....	48
2.2.2. Malgré tout, l'homme se fait propagateur de fausse monnaie.....	50
III. La dimension morale de l'homme dans Les Faux-monnayeurs.....	52
III. 1. La question de la valeur épistémologique.....	52
III. 2 Les manifestations de la morale dans Les Faux-monnayeurs.....	53
2.1. La morale comme faire-valoir de l'humanité.....	53
2.2. La transmutation des valeurs amorcée par un changement de registre.....	55
2.3. La transmutation des valeurs.....	56
2.4. Commentaire : le regard de Strouvilhou sur les hommes.....	58
2.4.1. Un discours théorique sur les hommes.....	58
2.4.2. L'ironie de Strouvilhou : mise en pratique insidieuse d'une théorie.....	62
PREMIERE PARTIE : Désordre et assourdissement des valeurs.....	65
I. La valeur, entité sociale avant d'être morale.....	66
I. 1. Bouillon de morales, de l'absence à la surcharge.....	66
1.1. Absence ou présence en creux ?.....	66
1.2. Dialectique de l'antithèse : dissimulation et rapprochement d'Olivier et Bernard.....	67
I. 2. Édouard : orientation épistémologique fallacieuse ou puissante présence omnipotente.....	77
2.1. Une forte présence inquiétante.....	77
2.2. Un pantin aux mains d'un narrateur démiurgique.....	83
II. Foisonnement idéologique et société à ordonner.....	86
II. 1. La modalité déontique.....	86
2. L'idéologie dans le nom : approche de l'onomastique.....	91

III. Le désordre comme seul ordre.....	97
III. 1. Le règne du point de vue.....	97
2. Le discours indirect et la polyphonie.....	102
CONCLUSION.....	108
1. La possibilité d'une valeur sans les hommes ?.....	108
2. Réponse à la problématique et dépassement.....	109
BIBLIOGRAPHIE/SITOGRAFIE.....	112
I. Ouvrages de l'auteur.....	112
II. Ouvrages sur l'auteur.....	117
III. Ouvrages critiques sur le texte.....	119
IV. Ouvrages théoriques sur les sujets traités.....	119